

@

MAI YU LANG TOÚ TCHEN HOA KOUEÏ

**Le vendeur d'huile
qui seul possède
la Reine-de-beauté**

ou

**Splendeurs et misères
des courtisanes chinoises**

Traduit par Gustave Schlegel

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

à partir de :

MAI YU LANG TOÚ TCHEN HOA KOUEÏ

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté
ou
Splendeurs et misères des courtisanes chinoises

Roman chinois traduit pour la première fois sur le texte original
par **Gustave Schlegel (1840-1903)**

Brill, Leyde ; Maisonneuve, Paris, 1877, XVII+140 pages+texte original.

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
septembre 2011

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#)

[Introduction : Le Conteur de nouvelles chinois](#)

[Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté](#)

[Première partie](#)

[Deuxième partie](#)

[Troisième partie](#)

[Notes](#)

PRÉFACE

@

p.v On connaît déjà en Europe plusieurs romans chinois, traduits par des sinologues distingués, tels que le *Yu-kiao-li* ou [les Deux Cousines](#), traduit par M. Abel Rémusat, le *P'ing-chân-ling-yén*, [les Deux jeunes filles lettrées](#), le *Pé-che-tsing-ki* ou [les Deux Couleuvres-fées](#), traduits par M. Stanislas Julien, le *Hao-khieou-tchouen* ou [L'union fortunée](#), traduite en anglais par M. Francis Davis, (anciennement gouverneur de Hongkong) et en français par M. Guillard d'Arcy, le *Wang-kiao-louan-pé-nien-tchang-han* ou la *Vengeance éternelle de Mademoiselle Wang-kiao-louan*, traduit en anglais par M. Robert Thom, le *Hoa-tsien-ki*, ou *l'Histoire du billet fleuri*, dont il existe une traduction anglaise par M. Thoms, faite en 1824, et dont nous avons donné une nouvelle traduction hollandaise ¹ il y a quelques années, sans parler des p.vi traductions de quelques contes chinois moins considérables, dues à la plume de MM. [Stanislas Julien](#), Davis, [Théodore Pavie](#) et autres sinologues, et dont on trouve la nomenclature complète dans l'utile compilation, faite par M. A. Wylie, intitulée *Notes on Chinese Literature*.

Ces romans servent, mieux qu'une description la plus détaillée ne pourrait le faire, à faire connaître les mœurs sociales du peuple chinois à différentes époques. Car, il faut bien l'avouer, et nous le savons par expérience, on a beau résider pendant plusieurs années en Chine, on n'entre jamais dans le sanctuaire de la famille, et même si on y est admis, ce qui nous est arrivé parfois pendant nos excursions dans l'intérieur, on n'en voit que la surface ; on ne vit pas avec les personnages qui agissent, et on ne peut jamais jeter l'œil derrière les coulisses.

Une exception cependant se fait pour la vie publique, quand un

¹ Cette traduction a été revue dans le *Saturday Review* du 21 Novembre 1868, à l'occasion du plagiat que Sir John Bowring s'était permis, en voulant faire passer pour une traduction faite sur le texte original, sa version anglaise calquée sur notre traduction hollandaise du texte chinois.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

observateur attentif peut remarquer beaucoup de choses qui échappent à la plupart des voyageurs, puisqu'ils effarouchent le peuple par leur brusquerie et leur curiosité par trop brutale. Les Européens qui ont habité pendant une longue suite d'années la ville de Canton par exemple, connaissent, il est vrai, les séduisants "Bateaux-fleurs" qui, amarrés le long du quai de la "Rivière-des-perles", s'illuminent chaque nuit de mille lampions et se remplissent de femmes charmantes et de jeunes gens riches qui s'y rassemblent pour faire de la musique, pour jouer et pour souper. Tous aussi ont visité ces bateaux, mais presque toujours sans rien voir. Le barbare de l'Occident aborde-t-il, avec ses énormes favoris, et armé de sa canne inséparable, un de ces bateaux en liesse, les femmes, pauvres gazelles effarouchées, s'enfuient dans la cabine du bateau, et les hommes, dérangés dans leurs plaisirs, n'offrent plus au ^{p.VII} visiteur importun qu'une mine renfrognée et menaçante. Il y aurait du danger à s'avancer jusque dans la cabine du bateau, et la crainte de l'étranger ne serait plus assez forte pour empêcher les Chinois de lui jouer quelque mauvais tour. L'Européen s'en va donc comme il est venu, sans avoir rien vu.

Un voyageur en Chine n'a aucune chance de voir quelque chose s'il ne connaît la langue et s'il ne se soumet point aux règles de l'étiquette chinoise.

Quand nous vînmes en Canton, en l'an 1861, la haine contre les étrangers était plus forte encore qu'autrefois, en raison de l'occupation militaire de la ville par les troupes françaises et anglaises. Nous ne sortîmes donc de notre demeure qu'après un séjour de trois mois environ, quand nous sûmes suffisamment le dialecte pour pouvoir échanger quelques phrases avec les indigènes. Les splendides "Bateaux-fleurs" avaient attiré de bonne heure notre curiosité, et nous devisâmes quelque moyen de les visiter d'une façon à voir et à entendre tout. Par un beau soir d'été donc, nous abordâmes tranquillement un des bateaux les plus gais, et, sans entrer dans le grand salon, nous nous tenions cois sur la plateforme qui couvre la proue de ces bateaux, et sur laquelle, pour le moment, personne ne se

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

trouvait, hormis quelques domestiques. Une compagnie nombreuse de riches Chinois et de femmes charmantes était attablée à une table ronde, à dessus de marbre, dans le grand salon, et, quoiqu'ils nous eussent déjà aperçus, ils ne se dérangèrent point, quand ils virent que nous restions discrètement à l'entrée. Nos cigares s'étant éteints, nous demandâmes à un des domestiques présents de vouloir bien nous donner un peu de feu.

— Vous parlez chinois ? s'écria le domestique tout étonné.

— Si fait, un peu, répondîmes-nous.

p.VIII Ces quelques mots réveillèrent de son extase un vieux mandarin, jouissant de sa pipe d'opium sur un des deux divans qui flanquent l'entrée du salon.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en chinois.

— Vos serviteurs sont venus en Chine pour apprendre la langue de votre honorable pays, répondîmes-nous.

— Ah ! dit-il, vous êtes des missionnaires ?

— Vous vous trompez, lui dîmes-nous ; un missionnaire n'oserait s'aventurer dans un de ces bateaux. Nous sommes des étudiants, envoyés par notre pays méprisable en Chine, pour y apprendre la langue, et servir plus tard comme interprètes à vos nombreux compatriotes qui se trouvent dans le royaume de Java.

— Entrez donc ! Entrez donc ! s'écria le vieux gentilhomme. Comment oserais-je laisser à la porte deux "Sages de l'Occident ¹".

Ainsi introduits par le vieux gentilhomme lui-même, personne ne s'effaroucha. Avec force compliments on nous fit place à la table, et nous invita à partager le souper. Il y avait là plusieurs lettrés distingués qui, voulant se moquer un peu de nous, commencèrent à nous tâtonner

¹ Allusion à une parole de Confucius : « Parmi les hommes de l'Occident il y a un Sage (ou des Sages). »

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

sur le chapitre des livres sacrés de la Chine ; mais comme nous avions déjà passé trois ans à Emoui à les étudier, nous en sûmes assez pour répondre convenablement, ce qui nous valut un vrai déluge d'éloges. En outre, il y avait parmi les demoiselles assises à table, plusieurs femmes lettrées, qui savaient faire de la poésie, chanter et surtout causer ; de sorte que nous eûmes une conversation très agréable.

Comme chaque Européen est censé être devin par les p.IX Chinois, ces dames nous prièrent instamment d'examiner leur physionomie et leurs mains, et de leur prédire l'avenir.

Quoique peu versés dans la science de Gall, nous nous rendîmes cependant à leurs instances, et nous mîmes le comble à leur joie et à leur hilarité en prédisant aux jeunes et belles de beaux époux et des fils illustres ; et à quelques pauvrettes, moins favorisées par la nature, nous promîmes en quelques années la maîtrise d'un de ces bateaux et un joli profit à leur métier. Enchantées de notre savoir-vivre, ces dames nous invitèrent à venir leur rendre visite le lendemain chez elles ; car les bateaux-fleurs ne sont point une habitation fixe, mais sont employés seulement pour y donner des fêtes et des soupers.

Nous nous rendîmes en effet chez elles le lendemain matin, et nous eûmes la permission de tout voir et d'assister à la toilette et aux occupations de ces dames, dont une nous favorisa d'un éventail sur lequel elle avait inscrit quelques vers en notre honneur.

Maintenant, si le lecteur demande : « à quoi bon visiter des courtisanes ? » nous lui répondrons : « Il y a en Chine courtisane et courtisane. »

« Il ne faut pas confondre, dit M. Bazin (Théâtre chinois, introduction, p. XXIV), les courtisanes savantes de la Chine avec celles qui étalent publiquement le sourire, comme disent les poètes, et courent après la volupté. Pour qu'une jeune fille soit admise dans la société des courtisanes, dans le district vert et rouge où elles se traitent mutuellement de sœur, il faut qu'elle se distingue des autres femmes par sa beauté,

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

par la finesse et l'étendue de son esprit ; il faut qu'elle connaisse la musique vocale, la danse, la flûte et la guitare, l'histoire et la philosophie. Ce n'est pas tout ; il faut encore ^{p.X} qu'elle sache écrire tous les caractères du *Tao-te-king*, du livre qui contient la doctrine du philosophe *Lao-tseu*. Quand, elle a fait un séjour de quelques mois dans le pavillon des cent fleurs ; quand elle sait danser aux sons du *Seng-hoang* et chanter à demi-voix avec ses castagnettes de santal, elle devient alors la femme *libre* ; elle est affranchie des devoirs particuliers à son sexe et peut se croire au-dessus de la jeune fille qui est dans la dépendance de son père ; au-dessus de la concubine légale qui est dans la dépendance de son maître ; au-dessus de l'épouse légitime qui est dans la dépendance de son mari ; au-dessus de la veuve qui est dans la dépendance de son fils.

De plus, la courtisane chinoise diffère énormément de ses sœurs en Europe. Là, c'est la misère et la séduction qui leur font adopter cet état, et la conscience de leur mauvaise vie, jointe au mépris que le monde leur voue, empoisonnent leur existence et les rendent aussi dures et indifférentes pour ce monde, que celui-ci l'a été pour elles. Elles deviennent ce qu'on a si bien nommé des "Filles de Marbre".

En Chine, comme au Japon, les courtisanes se recrutent spécialement parmi les filles pauvres, achetées en bas âge à leurs parents indigents. Elevées dès leur plus tendre jeunesse dans les maisons de plaisir, ces filles n'ont souvent aucun regret, aucune honte de leur condition. C'est pour elles un métier comme un autre. Et comme elles ne sont point envenimées par une conscience alarmée, par la haine contre leur séducteur et par le mépris public, elles restent honnêtes femmes autant que l'on puisse l'être dans cette condition. Elles n'abandonnent que leur corps, et gardent pour elles leur âme ; elles sont, si on nous permet cette comparaison, tant-soit-peu comme ces vierges chrétiennes que les Empereurs romains ^{p.XI} livraient à la débauche, mais dont ils ne pouvaient corrompre, ni le cœur ni l'esprit.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

La courtisane chinoise lettrée donc, bien élevée, nourrie de la lecture des écrits des anciens Sages, purifiée par l'étude de la poésie et polie par la fréquentation de jeunes gens de la haute classe lettrée, est bien supérieure à la femme chinoise honnête, ignorante et bourgeoise. De là, tant de mariages d'honnêtes Chinois avec ces femmes qui ont, une fois mariées, des trésors d'affection pour leur mari, un dévouement sans bornes pour leurs enfants. Bonnes épouses et bonnes mères, elles sont souvent préférables à la femme de maison honnête, qui, reléguée dès sa septième année dans les appartements intérieurs, est livrée un beau jour, comme une marchandise, à un mari qu'elle ne connaît point, et qui ne la connaît non plus. Si elle ne peut apprendre alors à aimer son mari, si elle ne possède point des agréments de l'esprit qui le retiennent chez elle, il ne lui reste que le devoir ; et le devoir sans amour est bien triste, bien faible surtout.

La courtisane chinoise a eu de tout temps une grande et salutaire influence sur le moral des Chinois ; car c'est en sa société seule qu'il put trouver la conversation aimable et spirituelle qu'il chercherait en vain ailleurs, les rites s'opposant si formellement au mélange des deux sexes. Sans elles, le Chinois serait aussi brutal que l'étaient nos nobles ancêtres, avant que la marquise de Rambouillet eût ouvert son salon.

« L'homme, dit Eugène Pelletan dans son livre admirable *La Mère*, a besoin de faire la conversation et de trouver quelque part un rendez-vous de la parole. L'antiquité avait imaginé le banquet pour satisfaire à ce besoin, mais l'homme y avait seul droit de présence ; la conversation célibataire tomba nécessairement dans la grossièreté ou dans la débauche. p.XII

Le salon, au contraire, met la femme de la partie et lui donne la haute main à la conversation ; elle électrise la réunion par sa grâce et la tempère par sa douceur.

C'est du reste des salons de la Régence et de Louis XV que sont sortis nos salons modernes si aimables, après qu'on en a successivement banni le libertinage, la grossièreté et l'impudicité qui

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

déshonoraient les salons de l'avant-dernier siècle. Chaque maladie a sa crise par laquelle l'homme doit passer avant de retrouver sa santé ! Et de même que les salons de la Régence ont été la transition de la société célibataire brutale à la société mêlée bien élevée et honnête de nos jours, de même en Chine le boudoir des courtisanes lettrées est la transition lente à un état de société plus élevé, quand le peuple chinois aura abandonné son système de réclusion des femmes, pour leur donner leur place dans la société. Or, si jamais la Chine se résout à ce grand pas dans la civilisation, il sera dû à ces courtisanes savantes et spirituelles, qui, en montrant ce que la femme peut devenir par la liberté, en auront aplani et facilité la route.

Déjà elles ont banni de leurs réunions toute parole indécente, tout acte public malhonnête, et, si on ne savait qui elles étaient, on pourrait se croire en leur société dans la réunion la plus honnête et la plus vertueuse.

La courtisane joue donc un rôle important dans l'économie sociale des Chinois, et, conséquemment, il nous a paru intéressant de donner une description fidèle de la vie de ces courtisanes, en publiant la traduction d'un roman chinois qui, mieux que nous ne saurions le faire, en trace, sous la forme agréable d'une charmante nouvelle, une peinture fidèle et animée. En traduisant ce roman, un parallèle s'est p.XIII involontairement présenté à notre esprit avec un roman du plus célèbre romancier néerlandais, M. van Lennep, intitulé *Klaasje Zevenster* dont l'intrigue et les détails se rapprochent sous plusieurs rapports du roman chinois, l'héroïne tombant également par malheur dans une maison de débauche. Mais quoiqu'elle en sorte intacte, à l'envers de l'héroïne chinoise, le célèbre romancier n'a pas su se soulever au-dessus des préjugés populaires, et n'a su autrement donner une conclusion à son roman, qu'en faisant mourir la pauvre fille, et en plongeant, par conséquent, son noble amant dans le désespoir. Le public a senti que l'auteur, en immolant une jeune fille innocente, tombée par un hasard affreux dans une maison de perdition, au vulgaire préjugé populaire, avait commis une révoltante

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

injustice et un nouveau roman avec une autre solution a été publié sous le titre *Klaasje Zevenster is niet dood*, (Klaasje Zevenster n'est pas morte).

Nous pensons que l'auteur chinois a mieux résolu le problème. Au lieu de sacrifier sur l'autel du préjugé une jeune fille malheureuse, mais non corrompue, il l'a relevée par l'amour. Au milieu d'une vie dissolue, il montre le profond dégoût que cette vie lui inspire ; il la montre cherchant partout le moyen de s'y soustraire honnêtement ; et lorsqu'elle trouve enfin, elle, habituée au luxe effréné d'une maison renommée et à la conversation des jeunes gens les plus huppés et savants, un pauvre vendeur d'huile qui l'aime véritablement et qui le prouve par une délicatesse et un tact que l'amour seul peut inspirer, elle abandonne tout, richesses et luxe, pour se marier à lui, et se soustraire au scandale d'une existence horrible et déshonorante. Et cet auteur chinois n'avait jamais lu la Bible, mais le sentiment du cœur lui avait appris la grande leçon : p.XIV

« Alors se tournant vers la femme, Jésus dit à Simon :

— Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds ; mais elle a arrosé mes pieds de larmes, et les a essuyés avec ses cheveux.

Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a cessé de me baiser les pieds.

Tu n'as point oint ma tête d'huile ; mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante.

C'est pourquoi je te dis que ses péchés qui sont en grand nombre, lui seront pardonnés, et c'est à cause de cela qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui on pardonne moins, aime moins. »

Puis il dit à la femme :

— Tes péchés te sont pardonnés.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Si les Chinois lisent un jour le roman de Klaasje Zevenster, ils seront bien étonnés qu'un auteur chrétien oublie si bien les préceptes de sa religion qu'il aime mieux ne pas les suivre, et se conformer plutôt à un préjugé cruel et sans charité ; car son héroïne meurt lorsque, assise dans un coupé d'un wagon du chemin de fer, elle entend quelques personnages vulgaires assis dans le coupé contigu, proposer des doutes sur son honneur.

La malheureuse Marguerite Gauthier a dû subir le même sort dans *La dame aux Camélias*. — Quand viendra chez nous l'époque que nous saurons distinguer le vice d'avec le malheur, et que nous admettrons le grand et noble principe que l'Amour purifie tout ?

Avant de terminer cette préface, nous avons encore à faire quelques observations à l'adresse des savants.

La nouvelle que nous publions est la septième du recueil ^{p.XV} intitulé *Kin-kou-ki-koan* ou *Événements merveilleux des temps anciens et modernes* ¹ ; et il est assez surprenant qu'elle n'ait jamais encore été traduite dans une langue européenne, quoiqu'on ait déjà traduit et publié douze ² des 40 nouvelles que contient ce recueil, et quoiqu'elle soit une des plus charmantes et des plus travaillées qui se trouvent dans cette collection. Il est vrai que cette nouvelle traite d'un bout à l'autre un sujet assez cauteleux en général pour l'Européen, et fourmille, par conséquent, d'expressions seulement en usage dans les maisons de joie et qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire, ni chinois ni européen, parce que, comme chez nous, on a changé la signification naturelle des mots pour leur donner un sens qui n'a cours que dans ces maisons. C'est l'argot des courtisanes et de leur société. Cet argot se recrute parmi toutes sortes de mots, et nous connaissons par exemple un mot anglais, parfaitement compris dans tous les

¹ Édition illustrée de l'an 1856, imprimée à Sou-tcheou.

² Les nouvelles traduites sont les numéros 3, 5, 6, 8, 12, 14, 19, 20, 26, 29, 31 et 35. La nouvelle 34 est expliquée dans son cours de chinois par M. le marquis Hervey St. Denis, ainsi que la nouvelle 39. La nouvelle traduite aujourd'hui par nous est la septième du recueil.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

bateaux-fleurs à Canton, et qu'on y emploie toujours à l'exclusion du mot chinois qui exprime la même chose, dans le seul but de ne pas offenser les oreilles et la décence par une locution vulgaire. Le mot anglais, quoique *compris*, ne froisse pas les gens polis, puisqu'ils ne *sentent* pas tant sa portée que celle du mot chinois correspondant. Ainsi, par exemple, dans le texte chinois de notre roman, le caractère *Khan* (觀), qui signifie dans les dictionnaires *voir, regarder* ou *espérer*, a toujours la signification de *passer une nuit* avec une courtisane, et ainsi de suite. Les étudiants qui voudraient lire les romans ^{p.XVI} chinois galants seraient constamment arrêtés par ces locutions qu'ils ne pourraient trouver dans les dictionnaires, de même qu'on ne trouve dans les nôtres, l'argot de nos biches et de nos cocottes.

Nous n'avons pas traduit les noms propres des personnages de ce récit pour ne pas lui enlever son caractère original. Cependant, comme les noms des principaux personnages des romans chinois font allusion à leur caractère, leur tempérament ou leurs habitudes, nous donnons ici au lecteur une explication des noms des principaux personnages de ce roman. Le vendeur d'huile, homme de simple extraction, et d'une conduite irréprochable, se nomme *Thsin-tchoung*, c'est-à-dire Sévère Froment. Son père, homme dévot et religieux, se nomme Bénigne (*lang*). La belle courtisane porte, comme jeune fille, le nom de *Yao-khin*, le Luth d'agate. Comme courtisane, elle se nomme *Mei-niang*, Mademoiselle Belle, ou *Hoa-koueï-niang*, Mademoiselle la Reine-de-Beauté (littéralement : "le Chef des fleurs", c'est-à-dire des belles courtisanes). *Wang*, Le Roy, est, dans les romans chinois, le nom ordinaire des maîtresses de maisons de plaisir. Elle s'appelle ici *Kiou* (Nona) puisqu'elle est la neuvième fille de M. Le Roy. Madame *Liou* porte son nom, qui signifie *Massacre*, parce qu'elle assomme les gens par son flux de bouche éloquent et incisif.

Le valet artificieux du Père Leroux porte le nom d'*Astuce* (*Kiouen*) ; tandis que la servante galante s'appelle Chloranthe (*Lan-hoa*). Le fils de grand seigneur tyrannique, qui insulte lâchement la courtisane sans défense, s'appelle Forfante (*Wou*) ; et comme il était le huitième fils, on le nomme Octave (*Pà*) ; et ainsi de suite.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Nous faisons précéder notre traduction de cette nouvelle chinoise, d'une introduction mettant en scène le ^{p.XVII} *Conteur de nouvelles* comme on le trouve en Chine, et dont, à ce que nous sachions, aucune description n'a été donnée jusqu'ici. Ce silence tient peut-être à la cause suivante. Les Chinois nomment ces conteurs, peu respectés par le monde, *Kiang-kou-jin*, "Conte-anciennes-choses-homme", c'est-à-dire *Faiseurs de contes* (qui content des fagots). Les missionnaires chrétiens, ayant eu la maladresse de prêcher l'évangile dans les rues, et de raconter au peuple des histoires tirées de la Bible, les Chinois les assimilèrent immédiatement à leurs *Kiang-kou-jin* et leur donnèrent ce nom ; sobriquet dont les missionnaires ne sont naturellement guère contents, puisqu'il dégrade leur ministère en les plaçant au même rang que les *Conteurs de nouvelles* indigènes.

Le conte que nous faisons narrer par notre *Conteur de nouvelles*, est également tiré du *Kin-kou-ki-koan* ¹. Nous avons pris la liberté de traduire ce conte plus librement, puisque les conteurs-de-nouvelles ne lisent point les nouvelles, mais les racontent ; c'est-à-dire qu'ils en retranchent ou y ajoutent pour faire le récit plus compréhensible à leur auditoire, généralement illettré. Ceci soit dit pour les critiques qui trouveraient que notre version française de ce petit conte n'est point la traduction complète du texte chinois.

GUSTAVE SCHLEGEL.

¹ C'est la 34e nouvelle de ce recueil.

INTRODUCTION

LE CONTEUR DE NOUVELLES CHINOIS

@

p.001 Par un beau soir du mois de mai de l'an 1860, je revenais dans ma chaise à porteurs d'une visite que j'avais faite chez un de mes amis demeurant à l'autre extrémité de la ville d'Emoui. Tout en causant des oiseaux et de leurs habitudes, étude à laquelle nous portâmes un intérêt égal, le temps s'était passé insensiblement, et le soleil, rayonnant comme un globe d'or fondu, baissait déjà considérablement, entourant les pins et les masses de granit, dont les montagnes des environs d'Emoui sont couvertes, d'une auréole resplendissante.

Enlevé comme une plume sur les épaules tannées et robustes de deux coulis chinois dans une de ces chaises à porteurs si admirablement légères, j'eus bientôt laissé derrière moi les rizières et les arbres, et je me trouvai dans la première rue de la ville, à cette heure presque sombre. Bientôt cependant, mes yeux s'accoutumèrent à l'agréable demi-jour, si bienfaisant à la pupille contractée par la forte lumière du soleil tropique. p.002 Nonobstant, je pressai l'allure de mes deux coulis, ne tenant pas à rester plus que le temps nécessaire dans l'odeur inexprimable qui règne dans toutes les villes chinoises, quand, près d'une de ces descentes en marches de granit qui abondent dans la ville d'Emoui, à cause du terrain accidenté sur lequel elle est bâtie, je vis un attroupement d'une cinquantaine ou soixantaine de Chinois, qui barraient toute la route. Seulement cette troupe était tranquille et attentive au lieu d'être bruyante, comme les attroupements le sont généralement.

Touchant avec ma canne l'épaule de mon porteur de devant, je lui demandai la cause de cet attroupement :

— Oh ! Excellence, me dit-il ; c'est un conteur de nouvelles, et nous aurons de la peine à passer ici, car le peuple ne se

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

dérange pas volontiers dans ces occasions, ne voulant point perdre le fil de l'histoire. Mais je prendrai, avec la permission de Votre Excellence (le bas peuple en Chine ressemble en cela aux Vénitiens), une autre route qui nous mènera, par un petit détour, à la jetée de la rade.

— Au contraire, répondis-je, dépose ta chaise, et attends-moi.

Mes coquins, heureux d'une si bonne occasion de profiter du charme du narrateur, firent glisser, d'un seul coup d'épaule, la chaise par terre ; je m'élançai dehors par le devant et je m'approchai, à l'aide de quelques coups d'épaules, du groupe attentif et silencieux.

Après avoir percé les derniers rangs, composés de Chinois de la plus sale espèce, je me trouvai devant un petit temple d'ancêtres, nommé *Bio* dans le dialecte d'Emoui. Devant l'entrée de ce temple étaient placées, dans un cercle, une demi-douzaine de banquettes en bois commun et uni, sur lesquelles étaient assis les auditeurs plus respectables. Au milieu de ce cercle se trouvait une petite table basse, surmontée d'une petite ^{p.003} banquette où escabeau, sur lequel le narrateur était assis et déclamaient ses contes ; un domestique était occupé en attendant à verser du thé dans de petites tasses qu'il offrait à l'auditoire assis.

La physionomie du conteur mérite une description plus détaillée. Sa tête, grisonnée par l'âge, et probablement aussi par la misère, soutenait un petit bout de queue, blanche comme la neige, dans laquelle un fil, dont la couleur paraissait autrefois avoir été rouge, était tressé. Un nez aquilin était enfoncé entre deux pommettes saillantes, et surmontait une laide bouche, encore assez bien garnie de dents. Un regard fauve et perçant dominait dans ses yeux, éclairés par intervalles d'une lueur intelligente. Un vieil habit bleu ceignait son corps, tandis qu'un pantalon large, noir, flottait autour de ses grêles jambes. Combien de veilles d'étude continue, près d'une méchante lampe en étain, ressemblant aux lampes romaines, avait-il passées peut-être, afin de pouvoir suffire aux exigences d'un examen ? Découragé par des revers répétés, ayant peut-être perdu son patrimoine dans la poursuite

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

ardente d'un grade, il en est arrivé à gagner péniblement sa vie en racontant journalièrement ces historiettes qu'il lisait pour son délasserment dans ses jours d'aisance.

Au moment où j'arrivais, il venait justement d'achever la lecture d'un conte quelconque, et, armé d'une longue tige de fer assez épaisse, il enfilait les pièces de monnaie de cuivre trouées, dont une est due par chaque auditeur pour chaque chapitre qu'il a raconté. S'approchant de moi qui, moyennant quelques mots chinois, m'étais facilement glissé jusqu'au premier rang, je lui observai que je n'avais pas de cuivre, mais que je lui donnerais une piastre, s'il voulait raconter tout de suite un nouveau conte pas trop long. Un sourire avide erra autour ^{p.004} de ses lèvres et avec un : "C'est bien ! c'est bien ! Excellence !" il remonta, avec une agilité surprenante pour son âge, sur sa table et son escabeau, et tirant d'un vieux sac un petit livre in-18, il y feuilleta quelques instants.

— En voilà un qui est bon ! s'écria-t-il tout à coup.

Le silence se fit immédiatement, et sans autres préliminaires, il commença son récit en ces termes :

L'histoire que je vais vous raconter maintenant se passa durant le règne de l'Empereur Houng-wou, de la dynastie de Ming, c'est à-dire à peu près cinq cents ans avant l'époque actuelle.

Dans ce temps là, il y avait dans la ville de Canton un homme qui s'appelait Tien-tchou et dont le surnom était Ming-i. Son père, nommé Tien-pe-lou, ayant été nommé Inspecteur d'instruction dans la ville de Tching-tou, il se rendit avec lui en ce lieu.

Ce Ming-i était un jeune homme joyeux et bien fait, excellant sur tous les jeunes gens de son âge en toutes sortes de choses. Écrivant aussi bien qu'il peignait, et jouant le luth aussi bien que le jeu des Dames. Aussi les étudiants l'aimaient-ils comme eux-mêmes, et se divertissaient tout le jour en sa compagnie.

Lorsqu'il eût été une année à Tching-tou, son père voulut le

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

renvoyer à Canton ; mais sa mère, qui l'aimait tendrement, ne pouvait se résoudre à le quitter. Comme les appointements de Pelou étaient très minimes et les frais de voyage très coûteux, il se consulta avec quelques bacheliers du collège s'il ne vaudrait pas mieux chercher, sur la place même, une école pour son fils. Ceci ayant un double avantage, puisqu'il pourrait étudier alors lui-même, et gagner en outre un peu d'argent, afin de pourvoir un jour aux frais de son ^{p.005} retour. Comme ces bacheliers aimaient beaucoup Ming-i, et qu'ils désiraient qu'il restât à la ville, ils cherchèrent partout une place pour lui ; et ayant appris qu'il y avait près de la ville un riche seigneur, nommé Tchang, qui cherchait un gouverneur pour ses enfants, il lui recommandèrent Ming-i. Monsieur Tchang lui offrit alors cette place et l'engagea à commencer ses leçons avec la nouvelle année, immédiatement après la Fête des Lanternes.

Ce jour étant arrivé, Ming-i se rendit à la maison de M. Tchang, accompagné de son père et d'une foule de jeunes bacheliers célèbres de ses amis.

Le sieur Tchang avait été autrefois commissaire des transports, et se trouvait conséquemment dans des circonstances très aisées. En voyant arriver à sa maison le vieux professeur avec tous ces jeunes gens éminents, il se réjouit beaucoup, et les invita tous à rester à dîner avec lui.

Le dîner étant fini, on se sépara, et Ming-i alla se coucher dans la chambre qui lui était destinée comme salle d'étude.

Lorsque la Fête des fleurs ¹ approchait, Ming-i éprouva le désir d'aller voir ses parents, et demanda permission à M. Tchang d'aller leur rendre visite. Celui-ci lui donna non seulement la permission d'y aller, mais il lui fit présent en outre de deux onces d'argent. Ming-i, ayant mis ces deux pièces dans la manche de son habit, se mit en route.

Chemin faisant, il passa devant un endroit rempli de pêcheurs tout en fleurs. Pendant toute la route qu'il parcourut, le paysage était très

¹ Voyez la [note XVIII](#) à la fin du volume.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

ombragé et rustique, et Ming-i avait le cœur rempli de tant de joie, qu'il s'arrêta un instant pour jouir de ce spectacle. Il aperçut alors dans le bocage de p.006 pêcheurs, une belle fille qui cherchait à se cacher parmi les fleurs. Comme il pensait que c'était une honnête dame, il n'osa point la fixer, mais continua immédiatement son chemin ; ne pouvant s'empêcher pourtant d'affecter une allure gracieuse et coquette. En faisant cela, il baissa le bras, et, sans s'en apercevoir, il laissa tomber l'argent qu'il avait mis dans sa manche. La jeune dame s'en aperçut tout de suite, et ordonna à sa suivante d'aller ramasser cet argent et de le rendre à son propriétaire. Ming-i l'accepta en souriant et continua sa route après l'avoir remerciée.

Le lendemain, il prit expressément le même chemin, et passant par l'endroit, il vit la jeune dame et sa suivante debout devant la porte de sa maison. Lorsqu'il passa devant cette porte, la suivante le montra du doigt et dit à sa maîtresse :

— Voilà qu'arrive le monsieur qui a perdu hier son argent.

La jeune dame se retira alors un peu dans la porte, mais Ming-i, s'apercevant que la suivante parlait de l'accident de la veille, il s'approcha de quelques pas :

— Je vous suis bien obligé, Mademoiselle, dit-il, de la bonté que vous avez eue hier de faire ramasser l'argent que j'avais perdu ; et je viens expressément aujourd'hui pour vous en remercier.

La jeune dame, ayant entendu ces paroles, lui fit demander par sa suivante d'entrer quelques instants dans le salon, afin de lui dire bonjour. Enchanté de cette proposition, il arrangea son bonnet et ses habits, et entra par la porte, où il fut accueilli par la jeune dame et introduit dans le salon.

Après les saluts et politesses usuelles, la jeune dame ouvrit la bouche et lui demanda s'il n'était pas gouverneur dans la maison du commissaire Tchang. p.007

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Précisément, lui répondit Ming-i ; et je me rendais justement hier de l'école à ma maison, lorsqu'en passant par ici, je laissai tomber cette bagatelle, que vous avez eu la bonté extrême de me faire rendre par votre suivante, pour lequel service je vous présente mes remerciements sincères.

— La famille de Tchang, lui répliqua la jeune dame, est aussi ma famille ; et je regarde son gouverneur comme s'il était le mien. Cela ne vaut donc point la peine de me remercier pour une bagatelle comme l'est la restitution de votre argent.

— M'est il permis, reprit Ming-i, de demander quel est le nom de votre famille honorée et quelle relation il y a entre vous et mon patron ?

— Le nom de ma pauvre famille, dit la jeune dame, est Ping, une ancienne famille de la ville de Tching-tou. Je suis la fille d'un certain Sië de Moun-hiao et j'étais mariée à un fils de la famille Ping, appelé Khang. Mon mari étant mort malheureusement très vite après notre mariage, je me suis établie ici dans cet endroit pour y passer mon veuvage. Par mon mariage je suis parente de votre excellent patron, et vous, Monsieur, êtes de la sorte aussi de la famille.

Lorsque Ming-i eût entendu qu'elle était veuve, il n'osa rester longtemps. Ayant donc bu ses deux tasses de thé, il se leva et lui dit adieu. Mais la jeune dame lui dit :

— Restez donc encore quelques instants chez moi, Monsieur, et passez ici votre soirée. Car si votre excellent patron apprend que vous avez été ici, et que je ne vous ai point retenu et bien régalé, il se fâchera.

Elle donna alors l'ordre de préparer tout de suite le souper, et, après quelques moments, ils étaient assis tous les deux à une table bien servie. Pendant le dîner, elle l'excita à boire, ^{p.008} et insensiblement sa conversation devint plus libre et elle y mêla quelques mots légers. Ming-i, qui attribua cela à un degré de parenté intime entre elle et son

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

patron, se contenait quoiqu'il sut à peine réprimer la titillation de ses désirs, et n'osait point se laisser aller entièrement.

— J'ai entendu parler de vos manières élégantes et de vos talents éminents, lui dit la jeune dame ; mais vous avez aujourd'hui l'air aussi morose qu'un maître d'école. Moi je sais aussi un peu chanter, quoique je n'aie point de talent. Mais comme je viens de rencontrer aujourd'hui un connaisseur de musique, je n'oserais être trop modeste, mais je dois vous faire parcourir mes essais et chanter quelques chansons avec vous ; m'estimant heureuse, si vous n'en jugiez point avec trop de dédain.

Ayant appelé sa suivante pour chercher ses écrits choisis des célébrités de la dynastie de Thang, elle les montra à Ming-i. Celui-ci, les ayant regardés attentivement, vit que c'étaient tous des manuscrits de la dynastie de Thang, et des poésies et écrits manuscrits, faits, pour la plus grande partie, par Youen-tchîn, Thou-mou et Kao-pien ¹, et ayant l'air d'être fraîchement écrits. Ming-i les regardant affectionnément, et ne pouvant se résoudre à les déposer de ses mains, s'écria :

— C'est un rare trésor ! Vous, Madame, cultivez de telles choses qui sont de la main des poètes de l'antiquité !

La belle dame le remercia modestement ; et absorbés par une conversation spirituelle, la dixième heure de la nuit avait sonné sans qu'il s'en fussent aperçus. Ming-i refusa alors de boire encore du vin, mais la belle dame l'ayant prié d'entrer ^{p.009} dans sa chambre à coucher, elle arrangea les oreillers, et lui dit :

— Je demeure déjà depuis longtemps toute seule ici ; mais voyant ce soir que vous êtes tellement aimable et poli, je ne saurais faire autrement que vous aimer un peu, et je vous offre donc ma compagnie.

¹ Le premier vécut de 779 à 831 ; le second de 803 à 852 et le troisième environ à la même époque. Ce dernier était gouverneur de la province de Sze-tchouen.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Je n'aurais jamais osé vous en prier, s'écria Ming-i ; quoique ce soit mon plus ardent désir.

Se déshabillant alors tous les deux, ils s'approchèrent du lit de repos, heureux comme des poissons frétilant dans l'eau et entièrement livrés à leur amour. Couchée sur son oreiller, elle lui recommanda instamment d'être prudent et de ne pas causer légèrement, disant :

— Si ton excellent patron vient à le savoir, ma réputation et ma vertu, comme la tienne seront irrévocablement perdues.

Le lendemain elle lui fit présent d'un presse-papier en jade, figurant un lion couchant ; puis, l'accompagnant jusqu'à la porte, elle lui dit :

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, venez ici, mais n'imitiez point les gens sans cœur ni foi.

— Ne vous mettez donc point en peine de me recommander cela, lui répondit Ming-i.

Revenu à l'école, il trompa son patron en disant :

— Ma mère pense toujours à moi, et désire que je vienne coucher chaque nuit à la maison. Comme je n'oserais désobéir à ses ordres, je viendrai dorénavant chaque matin à l'école, et je retournerai le soir à ma maison.

Son patron, croyant qu'il disait la vérité, lui accorda sa demande... Ainsi Ming-i, étant chez M. Tchang, prétendit coucher chez lui, tandis qu'il raconta chez lui qu'il couchait p.010 à l'école ; et de cette manière il passait chaque nuit dans la maison de la belle dame.

Une demi-année s'était écoulée, sans qu'on s'en fût aperçu. Ming-i et sa belle regardaient les fleurs, contemplaient la lune, buvaient et chantaient, épuisant toutes les jouissances humaines. Ces deux chantaient en s'accompagnant mutuellement, faisant des vers comme par exemple vingt-quatre rimes sur les "Fleurs tombantes" ou bien cinquante rimes sur la "Nuit clair-de-lune". Rivalisant d'adresse et d'élégance, se perfectionnant à cet exercice d'antagoniste, ils firent une prodigieuse quantité de vers ; mais comme je craindrais d'ennuyer mes

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

auditeurs, je n'oserais les déclamer ici. Ming-i accompagnait la belle dame à sa grande joie ; et, en effet, c'étaient un jeune homme de talent et une belle femme, qui rivalisaient en bon goût. Nous renonçons donc à peindre leur joie. Malheureusement, les bonnes choses ne durent pas éternellement, et le terme de leur fin devait approcher.

Un beau jour, le commissaire Tchang, passant accidentellement au collège, dit aux vieux professeur Pelou :

— Votre fils retourne chaque nuit chez lui, et c'est une grande peine pour lui de trotter de telle sorte. Pourquoi donc ne reste-t-il pas coucher chez moi ? Cela serait plus commode.

— Depuis qu'il a ouvert son école, lui répondit Pelou, il a toujours couché chez vous. Mais comme ma bonne femme a été malade ces derniers jours, je l'ai retenu quelque jours ; mais depuis ce temps il n'est plus revenu coucher chez nous. Comment pouvez-vous donc parler de telle sorte ?

Le commissaire Tchang, supposant qu'il y avait quelque mystère là-dessous, et craignant de faire du tort à Ming-i, se tut et partit. Mais lorsque Ming-i lui dit le soir qu'il allait retourner chez lui, le commissaire Tchang ne souffla mot, mais p.011 ordonna à un domestique de l'école de le suivre et de voir où il allait. Celui-ci fit ce qui lui était ordonné ; mais, arrivé à moitié chemin, il perdit Ming-i tout à coup de vue. Le domestique le poursuivit vite et le chercha, mais ne le trouvant nulle part, il rebroussa chemin, et raconta l'aventure à son maître. Celui-ci dit :

— Il est jeune et libertin, et sera probablement allé dans un lieu mal famé.

— Mais, répondit le domestique, il n'y a pas un seul lieu mal famé sur toute cette route.

— Retourne alors au collège de son père et prends y des informations, reprit le commissaire.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Il fait déjà nuit, répliqua le domestique, et je crains que les portes de la ville ne soient fermées, et que je ne puisse retourner.

— Reste donc pour coucher dans sa maison, dit M. Tchang ; et reviens demain matin chez moi.

Le matin étant venu, le domestique retourna avec la nouvelle que Ming-i n'était pas retourné. « Où diable, peut-il donc être allé ? » se demanda le commissaire. Justement en cet instant de doute et d'étonnement, Ming-i arrivait :

— Où as-tu dormi la nuit dernière ? lui demanda-t-il.

— Mais chez moi ! répliqua Ming-i.

— Comment est-ce possible ! reprit le commissaire. Je t'ai fait suivre hier soir lorsque tu te retournais. T'ayant perdu de vue à moitié chemin, mon domestique est allé tout droit au collège pour prendre des informations, mais tu n'y étais point. Comment peux tu donc raconter de pareilles choses ?

— C'est que j'ai rencontré mi-chemin un de mes amis, répondit Ming-i, avec lequel j'ai tant causé, que je ne suis p.012 arrivé que très tard dans la nuit chez moi ; et à cause de cela, ce brave homme ne m'a pas trouvé lorsqu'il est venu s'informer après moi.

— Votre serviteur a passé la nuit dans la maison de Monsieur, interrompit le domestique ; et il n'est revenu que ce matin. Monsieur votre père, m'ayant entendu, était très alarmé et se préparait tout de suite à vous chercher. Comment donc pouvez vous affirmer que vous avez passé la nuit chez vous ?

Ming-i, ne sachant plus trouver aucun subterfuge, changea de couleur.

— S'il y a une autre cause, lui dit le commissaire, raconte la moi donc sincèrement.

Ming-i, comprenant qu'il ne pouvait plus longtemps cacher l'affaire,

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

lui raconta toute l'histoire de la rencontre fortuite de Sië de la famille Ping, ajoutant : que si elle n'avait pas été une parente du commissaire il n'aurait jamais osé agir si inconvenablement.

— Mais je n'ai pas de famille dans cet endroit, s'écria le commissaire. En outre il n'y a personne dans ma famille qui porte le nom de Ping. C'est certainement un artifice diabolique, et je te conseille de prendre plus garde à toi et de ne plus y retourner.

Ming-i lui répondit affirmativement, mais dans son cœur il ne le crut point. Vers le soir il retourna vers sa belle et lui raconta que leur manège avait été découvert.

— Je le savais déjà d'avance, s'écria la belle fille. N'ayez point de regrets, mon cher Monsieur, mais le sort obscur est accompli.

Elle but alors une quantité de vin avec lui, et ensuite ils complétèrent leur amour. Mais à la pointe du jour, elle lui dit en sanglotant : p.013

— Dorénavant nous serons séparés à jamais !

Produisant alors un étui à pinceaux en agathe, pour laver l'encre, elle le lui offrit en disant :

— C'est un objet de la dynastie de Thang. Gardez-le soigneusement comme un souvenir.

Après ces mots ils se séparèrent en versant de chaudes larmes.

De l'autre côté le commissaire Tchang, convaincu que son gouverneur sortirait la nuit, envoya quelqu'un le chercher et, en effet, il n'était pas à l'école. Le commissaire se dit alors :

— Cette affaire doit s'éclaircir, mon gouverneur, et c'est une chose qui me regarde comme patron. Je ne saurais négliger d'en informer son père.

Il se rendit alors au collège et raconta toute l'affaire à Pelou. Celui-ci, furieux, ordonna tout de suite à un domestique du collège de se

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

rendre avec le domestique de l'école de Tchang dans sa chambre et d'aller chercher Ming-i. Celui-ci, ayant justement fait ses adieux à sa belle, retournait à la maison de M. Tchang en murmurant :

— Elle a parlé d'une séparation éternelle ; mais c'est certainement parce qu'elle craint de ternir sa réputation. Je me contraindrai pendant quelque temps, mais après j'y retournerai, et alors peut-être je la rencontrerai encore.

Absorbé dans ces réflexions, l'ordre de son père lui fut communiqué, et il fut obligé d'y obéir et de retourner. A peine Pelou l'eût-il vu, qu'il s'écria :

— Tu n'étudies plus tes livres, mais au contraire tu ne fais que rôder chaque nuit.

Ming-i, voyant le commissaire Tchang aussi présent, ne sut répondre. Pelou, voyant qu'il ne disait mot, se jeta sur sa canne et lui en frappa la tête en criant : p.014

— Veux-tu dire la vérité ?

Dans ce dilemme, Ming-i confessa toute l'aventure de sa rencontre fortuite, et il produisit le livre de vers qu'ils avaient faits ensemble, avec le presse-papier et l'étui à pinceaux dont elle lui avait fait cadeau, s'écriant :

— Pouvait-on s'empêcher d'être touché par une si belle femme, et quel crime y a-t-il là-dedans pour ton fils ?

Pelou prenait alors tous ces objets et les considérait attentivement. Le jade avait une teinte comme s'il avait été enterré pendant quelques siècles dans la terre, tandis qu'on vit gravé sur l'étui, en caractères anciens, les mots : "Objet de luxe pur de Kao de la ville de Pho-hai". Dépliant les poésies, et les ayant regardées attentivement, il s'adoucit et dit au commissaire Tchang :

— Ces objets sont rares et miraculeux, tandis que les vers sont élégants et gracieux. Ce n'est pas un miracle commun !

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Il faut que j'aille moi-même, avec mon fils dénaturé, à cet endroit, afin de chercher ses traces.

Ils sortirent alors de la ville, et arrivés près du bocage de pêcheurs, Ming-i s'écria :

— C'est ici !"...

Y pénétrant cependant, Ming-i cria tout effaré :

— La maison n'y est plus !...

A ces mots, Pelou et le commissaire levèrent la tête simultanément, mais ils ne virent que l'eau blanche et les montagnes verdoyantes. L'endroit était rempli de pêcheurs, et parmi les broussailles se trouvait un simple tombeau. Branlant alors la tête, le commissaire Tchang dit :

— C'est cela ! c'est cela ! On raconte de cet endroit que c'est le tombeau d'une courtisane de la dynastie de Thang, nommée Sië-thao. La génération suivante, se rappelant le vers de Tching-kou : "Des fleurettes de pêcheurs entourent la tombe de Sië-thao" p.015 y ont planté une centaine de pêcheurs, afin d'en faire une promenade printanière. Celle que votre fils excellent a rencontrée, doit être Sië-thao.

— Quelle raison avez vous pour croire cela ? demanda Pelou.

— Elle disait, répondit le commissaire, qu'elle avait été mariée à Khang, fils de Ping. Il est évident que c'est la ruelle Ping-khang. Encore elle a parlé de la rue Moun-hiao. Il n'y a nulle part dans la ville une rue de ce nom. Mais les caractères moun-hiao, placés ensemble, forment le caractère kiao... c'est-à-dire la rue Kiao. Or, la ruelle Ping-khang, dans la rue Kiao, était l'endroit où demeuraient les courtisanes de la dynastie de Thang... Encore elle a prononcé le nom de Sië. Si ce n'est Sië-thao, qui donc pourrait-elle être ?... En outre, il y a sur le pinceau le caractère Kao, qui était le nom du gouverneur de la province de Sze-tchouen, Kao-pien. Lorsqu'il était au pays de Chou, Sië-thao était sa favorite, et c'est lui,

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

sans doute, qui lui a donné ces deux objets. Quoique Thao soit morte depuis longtemps, son esprit est resté le même. Ne cherchons donc plus à pénétrer cette affaire.

Pelou, comprenant que les paroles du commissaire devaient être vraies, et craignant que son fils ne fut encore ensorcelé par elle, prit le parti de le renvoyer à Canton. Ming-i ayant obtenu plus tard le grade de docteur, raconta souvent son aventure et produisit les deux bijoux comme preuve. Mais, quoiqu'il pensât souvent à elle, il ne la rencontra jamais plus.

Le narrateur s'arrêta et, descendant de son escabeau, il fit le tour de ses auditeurs pour réclamer de leur libéralité sa petite aubaine pour l'historiette qu'il venait de leur raconter. Ses auditeurs ébahis, s'entre-regardant avec un sourire moitié ^{p.016} sceptique, moitié craintif, contribuèrent volontiers pour quelques-unes de ces petites monnaies rondes, percées d'un trou carré, qu'ils portent enfilées à un brin de paille à leur ceinture. Le voyant s'approcher de moi, je pris la piastre promise que je lui glissai dans la main. Le pauvre diable, qui n'en avait pas recueilli une autre de tout le reste de son auditoire, me sourit avec une bouche fendue d'une oreille à l'autre ; et avec un contentement avare, qui faisait briller ses petits yeux obliques profondément enfoncés dans leurs orbites osseuses, il me promit une grande quantité d'histoires semblables si je voulais seulement avoir la bonté de le faire venir dans ma maison. Je lui dis de venir le lendemain.

Renfermant après soigneusement ses vieux livres dans un sac d'une couleur indécise, il reporta à l'aide de son domestique les banquettes dans le temple, d'où il les avait empruntées, et s'esquiva rapidement dans une petite ruelle où il se perdit bientôt dans l'obscurité palpable qui règne la nuit dans les rues chinoises.

La foule se dispersa lentement, en commentant sur ce qu'elle avait entendu. Remonté dans ma chaise, je la suivis par quelques routes étroites et tortueuses, et j'arrivai bientôt à la jetée, construite en blocs de granit immenses, hardiment jetés dans la mer, et bravant ses

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

fureurs journalières. La lune qui se montrait justement derrière les montagnes opposées, jeta une lumière tremblotante sur la mer ondulante, et sur les formes fantasques des jonques chinoises et les corps sombres des bâtiments européens.

Je m'élançai dans ma gondole qui m'attendait, et bientôt j'eus atteint ma maison et mon lit, où l'image de la belle Siè-thao me poursuivit encore longtemps. p.017

Le lendemain, mon vieux Conteur de Nouvelles vint m'apporter quelques volumes des nouvelles qu'il contait le plus souvent ; et m'ayant recommandé la septième Nouvelle, intitulée : "Le Vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-Beauté", comme la plus délicieuse du recueil, je la lus avidement ; puis, l'ayant traduite, je l'offre ici au lecteur bienveillant, espérant qu'il en jouira autant que j'en ai joui en la lisant dans le texte original.

@

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Mai yu lang tou tchen hoa kouei

LE VENDEUR D'HUILE
QUI SEUL POSSÈDE LA REINE-DE-BEAUTÉ

OU

SPLENDEURS ET MISÈRES
DES COURTISANES CHINOISES

PREMIÈRE PARTIE

@

Les jeunes gens rivalisent pour se vanter de leurs faits galants ¹ ;
Dans les maisons de plaisir ² il y a beaucoup d'iniquités ³.
A-t-on de l'argent et point de bonne mine, il est difficile de tomber d'accord ;
A-t-on une bonne mine et point d'argent on ne réussit guère.
Mais même quand on a de l'argent et une bonne mine,
Il faut savoir encore leur plaire et découvrir leurs désirs.
Celui qui est aimant et prévenant est un gentil garçon ;
Et de cette manière, qui pourra rivaliser avec nous ?

Cette pièce de poésie porte le nom de *La Galanterie du Sikiang* ⁴ ;
c'est un sommaire des artifices et des stratagèmes de la galanterie. Un
adage constant dit : "Les Courtisanes aiment les gentils garçons ; les
Maquerelles aiment l'argent."

p.022 C'est pour cette raison que celui d'entre les jeunes gens qui a
une figure comme Poan-ngan ⁵ et de l'argent comme Tang-t'oung ⁶, vit
naturellement en paix avec l'hôtesse et en harmonie avec les
demoiselles ⁷, et il est le grand roi du "Camp des fleurs resplendissant"
et le président assermenté du "Club des canards-mandarin" ⁸.

Quoiqu'il en soit ainsi, il y a pourtant encore un "Classique bi-
métrique" ⁹, nommé Pang-tsin ¹⁰. Pang, c'est le talon des souliers ¹¹ ;
Tsin, c'est la doublure des vêtements.

¹ Littéralement : vent et lune.

² Litt. : l'arène.

³ Litt. : de vagues et de flots.

⁴ Litt. : "La lune du Sikiang" ; le Sikiang est une province de la Chine.

⁵ L'Adonis chinois. Voyez la [note I](#) à la fin du volume.

⁶ Le Crésus chinois. Voyez la [note II](#) à la fin du Volume.

⁷ Litt. : il vit en paix avec la supérieure et en harmonie avec les inférieures.

⁸ Ces deux locutions désignent les demeures des courtisanes.

⁹ Allusion au célèbre San-tsse-king, ou "Classique tri-métrique", le livre élémentaire des écoles chinoises.

¹⁰ Cette locution signifie en langue vulgaire cajoler ou câliner, et veut dire qu'on doit s'attacher à une femme comme la doublure est attachée à une hausse de soulier, ou à un habit.

¹¹ Les Chinois renforcent la hausse des souliers par une doublure en cuir.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Or, si les jeunes filles excellent un peu dans quelque chose, et qu'on sache donner à cela du relief, c'est comme si elles excellaient complètement ; si elles ont quelque imperfection, il faut savoir la couvrir et la sauver par un subterfuge. Il faut aussi savoir parler doucement et être calme, communiquer la chaleur et écarter le froid, les prévenir dans ce qui leur plaît et éviter ce qui leur répugne, et mesurer ses passions sur leurs passions. N'y aurait-il ainsi point d'amour ? Or ceci se nomme Pang-tsin ¹. Dans les maisons de joie, ceux-là seuls qui savent cajoler obtiennent tout à meilleur marché ; et quoiqu'ils n'aient point bonne mine, ils ont pourtant bonne mine ; et quoiqu'ils n'aient point d'argent, ils ont pourtant de l'argent ².

p.023 Par exemple, voilà Tching-youen-ho ³ qui était un mendiant de l'asile Pi-t'ien ; à cette époque sa bourse et sa caisse étaient entièrement vides, et sa figure n'était plus comme autrefois. Li A-sien le rencontra un jour qu'il tombait de la neige et elle se sentait émue par un sentiment de commisération.

Elle l'enveloppa de sa mante brodée, lui donna des mets délicieux à manger, et se maria avec lui. Est-ce-là aimer son argent et raffoler de son extérieur ? Cela venait seulement de ce que Tching-youen-ho avait été prévenant et aimant, et qu'il excellait dans l'art de cajoler ; et c'est pour cette raison qu'A-sien ne put le chasser de son cœur. Voyez seulement ! Un jour qu'A-sien était malade, elle avait envie de manger du bouillon d'entrailles de cheval. Tching-youen-ho prit de suite un cheval pommelé, l'abattit et apprêta un bouillon de ses entrailles, qu'il lui offrit. Pour ce seul trait, comment A-sien ne se serait-elle pas souvenue de son amour ? Après, Tching-youen-ho obtint le grade de Tchoang-youen ⁴ et Li A-sien fut élevée au rang de "Dame du royaume

¹ Cajoler.

² Leur câlinerie leur tient lieu de bonne mine et d'argent.

³ Ce Tching-youen-ho, qu'on dit avoir vécu à l'époque de la dynastie de Ming, avait mangé tout son avoir avec sa maîtresse Li A-sien, de sorte qu'il fut réduit à la mendicité.

⁴ Le premier de la liste des docteurs que l'Empereur fait entrer dans l'Académie des Han-lin est nommé Tchoang-youen.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

de Khien-hien ¹". Du Nénuphar renversé ² p.024 tomba un essai de dix-mille mots ³ et l'asile Pi-tien ⁴ se changea en un pavillon de jade blanc. Les couvertures de soie du lit couvrirent la galanterie (antérieure) ; et de plus, la maison de joie ⁵ obtint une bonne renommée.

Oui ! il en est ainsi :

Si la fortune se retire, l'or jaune perd sa couleur ;

Mais en bonne occasion, le fer même tourne en argent. ⁶

*

On raconte que lorsque le Grand Ancêtre de la grande dynastie de Soung eut fondé son empire, il eut pour successeur le Grand Aïeul ⁷, qui légua l'empire à Tsin, Jin, Ying, Chin et Tché, ce qui fait sept générations d'empereurs ⁸ qui tous ne s'occupèrent point de guerre, mais cultivèrent les lettres ; de sorte que le peuple vivait en paix et que l'empire était florissant. Mais à l'époque de l'Empereur Hoeï-tsong ⁹, qui se fiait à Tsai-king ¹⁰, Kao-hiu, Yang-tsien, Tsou-mien ¹¹ et consorts, p.025 celui-ci établissait une grande quantité de parcs et de jardins et ne songeait qu'aux dissipations et aux plaisirs, ne s'occupant nullement des affaires du gouvernement, de sorte que le peuple ne fit que gémir

¹ Li A-sien était native du Khien-hien, actuellement le Loung-tcheou, dans le département de Foug-thsiang-fou.

² Le nénuphar renversé (Lien-hoa-Ló) est une espèce d'anneau auquel sont suspendues des franges de soie rouge, portant chacune quelques caractères. Les mendiants chinois le tiennent suspendu à une corde et le font tourner ; et les passants arrêtent une des franges pour voir quels caractères s'y trouvent, et desquels ils tirent des présages sur une entreprise quelconque. Cet instrument rappelle la Poupée des sorts qu'on a en Europe, et dans laquelle les sons sont inscrits dans les plis de la robe.

³ Allusion à Youan-hong, qui vivait sous les Tsin. Un jour qu'il voyageait à cheval, il écrivit, sans quitter son pinceau, une proclamation qui formait 14 pages et contenait 10.000 caractères.

⁴ Pi-tien signifie le Champ des pauvres.

⁵ La maison de joie qu'A-sien avait habitée.

⁶ C'est-à-dire qu'un homme riche perd son importance dans des circonstances adverses ; tandis qu'un misérable en acquiert dans des circonstances favorables.

⁷ Le fondateur et le second souverain d'une dynastie sont nommés le grand Ancêtre et le grand Aïeul.

⁸ Ces sept empereurs régnèrent de l'an 960 à l'an 1100 de notre ère.

⁹ Il régna de 1101 à 1125 de notre ère.

¹⁰ Ministre de Hoeï-tsong, mort en 1126.

¹¹ Mauvais ministres et conseillers de l'Empereur.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

et s'irriter. Les brigands de Kin ¹ profitèrent de cela, pour se soulever ; et, prenant cet empire de fleurs et de soie ² ils le manièrent jusqu'à ce qu'il fut mis en pièces ³. De telle sorte, que trois empereurs disparurent dans le trouble ⁴. L'Empereur Kao-tsong passa la rivière sur un cheval couvert de boue ⁵ et se tenait coi dans un petit coin. L'empire fut divisé en partie septentrionale et méridionale, et fut alors pacifié à la fin. Pendant ces temps, le peuple avait à souffrir beaucoup de misères et de malheurs pendant quelques dizaines d'années. Oui ! on peut dire :

Ils vivaient sous la presse des soldats et des chevaux ;
Ils avaient leur demeure parmi les files d'épées et de lances ;
On tuait et massacrait comme si c'était un jeu,
Et le brigandage et le pillage étaient leur gagne-pain.

*

Pendant cette période il n'y a qu'un seul homme qui soit connu ; il demeurait dans le village de Ngan loh ⁶, en dehors de la p.026 ville de Piën-liang ⁷. Son nom de famille était Sin ⁸ et son petit nom Chen ⁹. Sa femme était une certaine Youen. Cet homme et sa femme tenaient une boutique de comestibles ; et quoiqu'ils subsistassent surtout de la vente de bois et de riz, pourtant on y trouvait aussi du charbon de bois, du thé, du vin, de l'huile, du sel et autres articles, en quantité suffisante. Il se trouvait dans des circonstances assez aisées, avait quarante ans sonnés, et seulement une fille unique dont le petit nom

¹ Une tribu de Toungoux qui désola la Chine sous le règne de Hoeï-tsong. On les nommait Jou-tchi. Leur chef, s'étant proclamé empereur, il donna à sa dynastie le nom de dynastie d'or, *Althoun* (en chinois *Kin*).

² C'est-à-dire : Ce monde corrompu et dissolu.

³ Litt. : "en sept fractions et huit tombades".

⁴ Dans la 4^e lune de l'an 1127, Kin-tsong ainsi que Hoeï-tsong furent enlevés avec leur familles par les Kin victorieux. Kao-tsong fut obligé de fuir devant les Kin en l'an 1129 et de passer le Kiang, suivi seulement de quelques officiers fidèles. (Voyez l'Histoire générale de la Chine par le P. Mailla, tome VIII, pp. 454 et 473).

⁵ Par la course effrénée qu'il avait faite pour échapper à ses ennemis.

⁶ Les joies de la paix.

⁷ Actuellement la ville de Khai-foung-fou, latitude 34° 52' 05", longitude 112° 13' 00".

⁸ Amer.

⁹ Probe, honnête.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

était Yao-Kin ¹. Dès sa plus tendre jeunesse elle était gracieusement formée, et de plus, elle avait l'esprit intelligent. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, son père l'envoya à l'école du village pour apprendre.

Chaque jour elle récitait mille mots, de sorte qu'à sa dixième année elle sut chanter des vers et composer des poésies. Elle a fait des couplets sur les sentiments dans le boudoir ; couplets qu'on nous a transmis. Ces couplets disent :

La portière rouge est immobile et les agrafes d'or pendent ;
Le Canard-à-parfum ² est terne, et le pavillon fleuri est frais.
Quand je dérange les traversins j'ai peur d'effrayer le canard-
mandarin ³ dormant ;
Et voulant relever la mèche de la lampe, j'ai pitié des deux boutons
de fleur ⁴.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, elle savait toucher le luth, jouer aux Dames, écrire, et peindre, et il n'y avait rien dans lequel elle n'excella. Quant aux travaux de p.027 femme, son aiguille volait et son fil courrait à passer l'imagination. Ceci était un talent qu'elle avait reçu du Ciel en naissant, et elle n'aurait pas pu l'obtenir par l'apprentissage ou par l'habitude. Comme Sin-chen n'avait lui-même point de fils, il voulait chercher un gendre pour nourrir sa fille, lequel viendrait dans sa maison comme soutien de sa vieillesse. Mais comme sa fille était intelligente et habile et savait beaucoup, il était difficile de lui trouver un parti égal. Ainsi, quoiqu'il y en eût beaucoup qui la demandassent en mariage, il ne l'avait pourtant encore promise à personne.

Mais malheureusement il arriva que les brigands Kin tombèrent comme une troupe de bêtes sauvages sur la ville de Piën-liang qu'ils assiégèrent de quatre côtés. Quoique les troupes fidèles fussent

¹ Litt. le luth d'agate.

² Une cassolette à parfum en forme d'un canard.

³ Il y avait un canard-mandarin brodé sur les traversins.

⁴ Cette locution désigne les deux lumignons qui se forment quand une mèche brûle trop longtemps.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

nombreuses, le premier ministre parla toujours de paix, et ne voulut point permettre qu'elles se battissent en bataille rangée, de sorte que la puissance des brigands Kin devint plus grande encore. Ils prirent la capitale et enlevèrent les deux empereurs ¹. Alors chaque individu du peuple hors de la ville perdit l'esprit et le courage. On prit les vieillards par la main et les enfants sur le bras, et on abandonna sa maison pour sauver sa vie.

Je vous raconterai maintenant que Sin-chen, prenant avec lui sa femme, Madame Youen, et sa fille de douze ans, il prit comme tous ceux qui fuyaient également le désastre ², son paquet sur le dos et se sauva avec la foule. Ils étaient misérables comme un chien dans une maison de deuil, et pressés comme un poisson qui a échappé aux filets. Ils ^{p.028} souffraient par suite de la faim, de la peine et de la misère.

Pendant une pareille course, où trouver une maison ou un village ? On invoquait le Ciel, la Terre et les Ancêtres, espérant seulement ne pas rencontrer les brigands Tatares.

Vraiment, il en est ainsi :

Mieux vaut être un chien en temps de paix,
Que d'être un homme en temps d'anarchie. ³

Pendant qu'ils courraient ainsi, qui se serait douté qu'on rencontrerait les Tatares ; mais, au contraire, on donna dans une division de soldats du gouvernement défaits et en déroute. Voyant une si grande multitude fuyant le désastre, et plusieurs d'entre eux ayant sur le dos leurs paquets, ces soldats se mirent à crier perfidement :

— Les Tatares viennent !

et ils allumèrent du feu sur le bord de la route. A cet instant il était presque nuit ; le peuple, épouvanté, tomba en confusion et s'esquiva en désordre, sans que l'un fit attention à l'autre. Les soldats déroutés

¹ C'est-à-dire Kin-tsong et Hoeï-tsong. Cet enlèvement eut lieu en l'an 1127.

² C'est-à-dire de la prise de la ville.

³ Proverbe chinois.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

profitèrent de cette occasion pour voler et piller, et quand on ne voulait point leur abandonner ses hardes, ils vous massacraient immédiatement. Voilà en effet : "calamité sur calamité et malheur sur malheur" ¹.

Je vous raconterai maintenant que la fille de Chen, Yao-khin, poussée et bousculée par les soldats en désordre, tomba les jambes croisées. Lorsqu'elle se fut relevée, elle ne vit plus son père ni sa mère. N'osant point les appeler ou crier, elle se cacha dans une vieille tombe située sur le bord de la route, ^{p.029} où elle passa la nuit. Quand le jour fut venu, elle en sortit, et regardant autour d'elle, elle ne vit rien que le vent et la poussière aussi loin que sa vue put embrasser, et ensuite les cadavres des morts au travers de la route. Mais elle ne sut point du tout où les gens, qui fuyaient le désastre hier en même temps qu'elle, s'étaient dirigés.

Songeant alors à ses parents, Yao-khin pleura amèrement sans s'arrêter. Elle voulait les chercher et s'informer d'eux, mais elle ne reconnaissait plus son chemin. Elle se dirigea donc seulement vers le sud en pleurant et en défaillant à chaque pas. Elle n'avait pas encore parcouru une distance de deux milles ² qu'une autre douleur perça son sein : son estomac souffrait de la faim. Regardant autour d'elle, elle vit une maisonnette en terre, et pensant qu'il s'y trouvait certainement du monde, elle voulut s'y rendre pour demander un peu de soupe et de riz. Mais étant arrivée près de là, ce n'était qu'une maison vide, délabrée et ruinée, dont les habitants avaient tous fui le désastre. Yao-khin s'assit alors au pied du mur de terre et se mit à se lamenter et à pleurer.

Un vieux dicton dit que sans habileté on ne peut achever un récit. Or, juste à point, il se trouva qu'un individu longea le pied du mur. Cet individu se nommait Pou ³, avait le petit nom de Kiao ⁴, et était

¹ Proverbe chinois.

² Deux tiers d'un kilomètre environ.

³ Pou signifie littéralement "Devin".

⁴ C'est-à-dire Malcontent.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

précisément un proche voisin de Sin-chen. A vrai dire, c'était un fainéant et un croque-lardon qui n'observait point ses devoirs : un vrai parasite et écornifleur. Le monde l'appelait ordinairement Beau-frère Poú. p.030 Lui aussi avait été bousculé et séparé de ses compagnons par les troupes du gouvernement ; et il marchait maintenant tout seul. Entendant des sanglots et des pleurs, il vint regarder tout inquiet et agité. Yao-khin le connaissait depuis sa jeunesse ; or, au moment qu'elle se désolait de ses malheurs, elle leva les yeux, mais ne vit point un parent. Voyant cependant un proche voisin, il est évident que c'était comme si elle voyait un parent. Elle s'empressa de cesser ses pleurs, se leva pour le saluer, et lui demanda :

— Mon oncle ¹ Poú, n'avez-vous pas vu mon père ou ma mère ?

Poú-kiao pensa alors en lui-même : « Hier j'ai été volé de mes effets par les soldats du gouvernement, de sorte que je n'ai plus rien dans la bourse ². C'est le Ciel qui fait naître cette écuelle de vêtements et de riz pour m'en faire don. C'est en effet une rare marchandise que je puis héberger. » Fabriquant donc immédiatement un mensonge, il dit :

— Ton père et ta mère te cherchent sans avoir pu t'apercevoir, de sorte que cela leur a occasionné bien de la douleur et de la peine. Ils nous ont devancés, et m'ont chargé de la commission suivante : « Si tu vois par hasard notre fille, tu dois certainement la prendre avec toi et nous la ramener. » Ils me promirent de me récompenser largement pour cela.

Quoique Yao-khin fut intelligente, elle se trouvait pourtant en ce moment dans une position irrémédiable. Le noble peut être trompé de cette façon... Elle ne se doutait donc absolument de rien, suivit Poú-kiao et alla avec lui. Oui ! c'est ainsi : p.031

Le cœur sent que ce n'est pas un compagnon ;
Mais l'affaire presse, et on le suit.

¹ Terme de respect que Yao-khin emploie.

² Litt. "Je n'ai plus mon ceinturon", ceinturon dans lequel les Chinois mettent leur argent.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Poú-kiao avait sur lui quelques provisions sèches, dont il lui donna un peu à manger, en l'exhortant ainsi :

— Ton père et ta mère ont marché péniblement toute la nuit, de sorte que nous ne les rencontrerons guère sur la route. Nous passerons donc directement la rivière et nous nous rendrons à Kien-khang-fou ¹, où nous pourrions justement les rencontrer. Pendant que nous serons ensemble en route, je te ferai passer, tout le temps, pour ma fille, et tu m'appelleras tout ce temps ton père. Si nous n'agissons pas ainsi, on dira que je reçois et cèle des enfants égarés, et il ne faut point risquer cela.

Yao-khin y consentit ; et marchant ainsi ensemble par les routes, ou ensemble en bateau sur les eaux, ils se nommaient mutuellement père et fille. Arrivés à Kien-khang-fou, ils apprirent en route que le quatrième prince de Kin, Wou-tsoú, venait avec sa soldatesque pour passer le fleuve.

Ils virent donc clairement qu'ils ne pourraient rester tranquillement à Kien-khang. Puis, ils apprirent encore que le roi Khang ² venait de monter sur le trône et s'était déjà établi à Hang-tcheou ³, ayant changé le nom de cette ville en celui de Lin-ngan. Il loua donc de suite un bateau pour se rendre à Jun-tcheou ⁴. Ils passèrent par Sou ⁵, Tchang ⁶, Kia ⁷ et ^{p.02} Hou ⁸, et arrivèrent directement sur le territoire de Lin-ngan, où ils se logèrent temporairement dans une hôtellerie. Comme Poú-kiao avait emmené cette Yao-khin de Pien-king ⁹ jusqu'à Lin-ngan, pendant une distance de plus de trois mille milles ¹⁰, le peu

¹ C'est-à-dire : Nanking.

² C'est le neuvième fils de l'Empereur Hoeï-tsong, qui monta sur le trône de la Chine en 1127 sous le titre de Kao-tsong.

³ Latitude de la ville : 30° 20' 20" ; longitude 117° 47' 34".

⁴ Actuellement Tchín-kiang, lat. 32° 14' 23", long. 117° 04' 10".

⁵ C'est-à-dire Sou-tcheou-fou, lat. 31° 23' 25" ; long. 118° 8' 55".

⁶ Latitude 31° 50' 36" ; longitude 117° 32' 47".

⁷ Kia-hing-fou, lat. 30° 52' 41" ; long. 118° 12' 41".

⁸ Latitude 30° 52' 48" ; longitude 117° 36' 24".

⁹ Même ville que Piên-liang, dont nous avons tantôt parlé.

¹⁰ 13 ½ milles, ou li chinois, font une lieue commune de 25 au degré,

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

menu argent qu'il avait caché sur lui, se trouvait par conséquent totalement épuisé. Il se dépouilla donc de ses vêtements supérieurs qu'il portait, pour solder les frais d'hôtellerie, et il ne lui restait pour le moment autre chose que la marchandise vivante Sin Yao-kin dont il voulait maintenant se débarrasser. Apprenant qu'il y avait près du lac Si-hou ¹ une maison de joie tenue par une certaine Dame Wang-kiou ², qui cherchait une fille adoptive, il mena de suite Madame Kiou à l'hôtellerie pour voir la marchandise et en fixer le prix.

Madame Kiou, voyant que mademoiselle Yao-khin était extrêmement belle, fixa son prix à cinquante onces d'argent ³, et Pou-kiao, ayant pesé l'argent, mena Yao-khin à la maison de madame Wang. Or, ce Pou-kiao était au fond un individu intelligent. En présence de madame Kiou il dit donc :

— Yao-khin est la fille de mon propre sang ; mais malheureusement j'ai dû arriver à votre maison de joie ; enseignez-la donc avec indulgence, alors elle vous obéira de son propre gré. Vous ne devez point vous fâcher contre elle.

Mais à Yao-khin il dit seulement :

— Madame Kiou est une de mes proches parentes. Je te logerai donc pour quelque temps dans sa maison, en ^{p.033} attendant que j'aie découvert à mon aise la résidence de ton père et de ta mère, quand je reviendrai pour te prendre avec moi.

De cette façon Yao-khin était fort contente d'y demeurer.

On peut être contristé en voyant la fille la plus intelligente du monde Tomber dans les filets de la fumée et des fleurs ⁴.

A peine Madame Wang-kiou avait-elle pris possession de Yao-khin, qu'elle changea les habits qu'elle portait sur le corps contre des

¹ Lac près de la ville de Hang-tcheou, célèbre par sa beauté.

² Litt. Nona Leroy.

³ 379 francs.

⁴ C'est-à-dire : de la prostitution.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

vêtements neufs et fins ; et elle la logea dans un endroit retiré d'un étage détourné. Elle la favorisait la journée entière d'excellent thé et de mets délicieux, et la câlinait avec de bonnes paroles et de belles promesses. Cependant Yao-khin, une fois venue là, se tranquillisa ; mais après y être restée pendant quelques jours, voyant que Poú-kiao n'envoyait point de ses nouvelles, elle se mit à songer à son père et à sa mère, et ses yeux se remplirent de deux rivières de perles de larmes. Elle interrogea Madame Kiou en disant :

- Pourquoi mon oncle Poú ne vient-il pas me voir ?
- Qui est ton oncle Poú ? dit Madame Kiou.
- Celui qui m'a menée à votre maison, c'est mon oncle Poú, répondit Yao-khin.
- Il m'a dit qu'il était ton propre père, reprit Madame Kiou.
- Il se nomme Poú, répliqua Yao-khin, et mon nom est Sin.

Puis elle lui raconta minutieusement comment elle avait fui le désastre de Piên-liang, comment elle avait été séparée de son père et de sa mère, et avait rencontré Poú-kiao en route ; comment celui-ci l'avait conduite à Lin-ngan, et les propos que Poú-kiao lui avait tenus pour la duper. p.034

- C'est donc ainsi ! s'écria Madame Kiou, et tu es une fille abandonnée, un crabe sans pattes. Je te le dirai candidement : ce monsieur Poú t'a vendue à ma maison et a reçu pour toi cinquante onces d'argent. Ma maison est une maison publique et je me fais un gagne-pain des têtes fardées ¹. Mais quoiqu'il y ait dans ma maison trois ou quatre filles adoptives, il n'y en a pas une qui se distingue par sa beauté. Je suis donc bien contente que tu sois belle et bien formée, et je te traiterai conséquemment comme ma propre fille. J'attendrai jusqu'à ce que tu sois devenue grande, et je

¹ C'est-à-dire des courtisanes.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

te garantis que tu seras bien habillée, que tu dîneras bien, et
que tu auras assez pour toute ta vie.

Lorsque Yao-khin entendit ces paroles, elle comprit qu'elle avait été trompée par Poú-kiao, et se mit à crier et à pleurer. Madame Kiou lui fit force remontrances, et après bien du temps, elle cessa enfin. Madame Kiou changea dès lors son nom Yao-khin en celui de Wang-meï ¹, et tout le monde dans la maison la nomma Meï-niang ². On lui apprit à jouer de la flûte, à pincer le luth, à chanter et à danser, et elle excellait dans tous ces arts. Lorsqu'elle eût atteint sa quatorzième année, sa beauté resplendissante était peu ordinaire. Les fils de plusieurs richards et nobles de la ville de Lin-ngan soupiraient après sa figure. Ils préparaient de riches cadeaux pour lui demander une entrevue. Ceux qui aimaient des beaux modèles d'écriture, et qui, ayant appris que tout ce qu'elle écrivait était élevé, lui demandaient des pièces de poésie et des écrits de sa main, ne quittaient pas un seul jour sa porte. p.035 Elle se fit une réputation haute comme le ciel, et on ne l'appelait plus Mademoiselle Meï, mais on la nommait Mademoiselle Hoa-koueï ³. Les jeunes gens du lac Si-hou firent sur elle quelques couplets ⁴, dans lesquels on ne parlait que des perfections de Mademoiselle Hoa-koueï.

Qui, d'entre les jeunes filles, peut se vanter de la beauté extrême
de Wang-meï ?

De plus, elle sait écrire, elle sait peindre, elle sait faire de la poésie.
Elle sait jouer de la flûte, pincer la guitare, chanter, danser, et bien
d'autres choses encore.

Si on compare le lac Si à Si-tsze ⁵ et puis Si-tsze à elle, la
comparaison n'est pas encore exacte.

Celui qui sera assez heureux pour pouvoir baigner son corps ⁶,
voudra mourir avec plaisir !

¹ Belle (Meï) Leroy (Wang).

² La belle demoiselle, ou Mademoiselle 'Belle'.

³ Hoa-koueï-niang, litt. "Mlle le chef des fleurs", c'est-à-dire la reine des belles courtisanes.

⁴ Litt. : Ils tressaient une paire de branches suspendues.

⁵ Voyez la [note III](#) à la fin du volume.

⁶ Expression délicate pour coucher avec une femme.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

*

Comme Wang-meï avait une haute réputation, quelqu'un vint parler de s'amuser avec elle ¹ lorsqu'elle eût quatorze ans accomplis. Mais comme d'un côté Wang-meï ne voulait point, et que de l'autre côté Madame Wang-kiou regardait sa fille comme de l'or et vit qu'elle n'y consentait point dans son cœur, c'était en effet comme si elle avait reçu un décret impérial, et elle n'osait point du tout s'y opposer.

Donc un an se passa encore, et Wang-meï atteignait sa quinzième année. Or, dans les maisons publiques il y a toujours eu quelques règles pour l'époque du badinage. A la 13e année c'est le plus tôt, et on nomme cela "Essayer la fleur" ². Cela arrive seulement p.036 quand la commère ³ est avide d'argent, et ne se soucie point de la douleur et de la peine ⁴. Les jeunes gens qui font cela, n'en retirent qu'un vain nom, et n'ont pas une jouissance complète dans leurs ébats. A quatorze ans, on le nomme "arranger la fleur" ⁵. C'est alors l'époque de la puberté ; le jeune homme peut donner et la jeune fille peut recevoir, de sorte qu'on peut le considérer comme l'âge convenable. A quinze ans, on le nomme "Cueillir la fleur" ⁶. Dans les familles ordinaires, on l'estime encore comme jeune ; mais les gens des maisons de joie disent que c'est déjà passé le temps. Or, comme Wang-meï n'avait pas encore été déflorée à cette époque, les jeunes gens du Si-hou firent encore quelques couplets sur elle :

Wang-meï est comme le papaya qui a une vaine beauté ⁷ ;

Elle a quinze ans, et elle n'a pas encore pris un seule fois le bain ⁸
avec un homme.

¹ Litt. de la *peigner* et de *badiner* (Sou-loung) avec elle ; c'est-à-dire lui ôter sa virginité.

² T'an-hoa.

³ Pao-eul. Pao est le nom d'une espèce d'oie ; cette locution désigne la maîtresse d'une maison de plaisir.

⁴ Que la jeune fille souffre.

⁵ Tiao-hoa.

⁶ Tsé-hoa.

⁷ Le fruit du papaya est très beau à voir, mais on ne peut le manger. Les Chinois le nomment *moú-koua*, le melon boiseux.

⁸ Locution délicate qui signifie "faire l'amour".

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Avoir le nom, et non le fait, qu'est-ce que cela signifie ?

Si ce n'est point une fille-de-pierre ¹, c'est une demoiselle de la seconde fois ².

Mais si elle est bien et qu'elle ait seulement honte,

Comment donc a-t-elle pu résister si longtemps à l'envie ?

Madame Wang ayant entendu parler de cela, et craignant que cela ne gâtât la réputation de sa maison, vint presser sa fille de recevoir des visiteurs ; mais Wang-meï était déterminée et ne voulait point, disant :

— Vous voulez que je me mêle aux p.037 hôtes ! eh bien ! à moins que je n'aie vu mon propre père et ma propre mère, et qu'ils veuillent m'y autoriser, cela ne pourra se faire.

Madame Wang était intérieurement irritée ; mais elle ne pouvait pourtant se résoudre à la rendre misérable, et elle se résigna donc encore pendant quelque temps.

Or, il arriva qu'il y eut un certain M. Kin ³, second fils d'un riche seigneur, qui offrait de payer trois cent onces d'argent ⁴ pour badiner avec mademoiselle Meï. Lorsque Madame Kiou reçut cette somme énorme, elle imagina une ruse et conféra de la sorte avec le seigneur Kin :

— Si vous voulez que cela réussisse, il n'y a pas d'autre moyen que de faire de telle et telle manière.

Le seigneur Kin y consentit. Au jour fixé, au quinzième jour de la huitième lune, il dit seulement qu'il venait chercher Wang-meï pour aller contempler le lac. Il l'invita à descendre en bateau avec trois ou quatre de ses compères qui étaient tous du complot, pour y jouer au morra, et pour faire des rondeaux ⁵. Bon gré mal gré ⁶, ils versèrent du

¹ Une fille qui n'est pas femme ; une hermaphrodite.

² Souvent les jeunes filles dans les maisons de joie sont vendues deux fois comme vierges, après un an de repos d'intervalle.

³ Kin (M. Or).

⁴ 2.274 francs.

⁵ C'est un jeu littéraire que les Chinois aiment beaucoup ; un des convives fait un vers, et puis l'autre doit faire tout de suite le second, sous peine d'être obligé de vider une coupe de vin.

⁶ Il y a une faute dans le texte qui a tso-hao, tso-khié (歉), "faire bien, faire timide" au lieu de tso-hao, tso-tai, "faire bien, faire mal", c'est-à-dire bon gré mal gré.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

vin à mademoiselle Meï jusqu'à ce qu'elle fut devenue ivre comme un sac ¹. Puis ils la portèrent dans la maison de madame Wang et la couchèrent hors de connaissance sur un lit.

A cette époque, la température était douce et tiède, et elle n'avait donc pas mis beaucoup d'habits. Madame la souleva ^{p.038} de ses propres mains et la déshabilla jusqu'à nudité complète ; puis elle l'abandonna aux soins du seigneur Kin... ²

Mademoiselle Belle sentant dans son sommeil la douleur, se réveilla et voulut se retourner, mais elle fut retenue par le seigneur Kin. Elle voulut se débattre contre lui, mais hélas ! ses mains et ses pieds étaient faibles, de sorte qu'il usa librement d'elle. Enfin quand le vert fut terni et le rouge eut fui ³, la pluie cessa et les nuages se dissipèrent ⁴. Oui ! c'est ainsi :

Quand un bouton-de-fleur s'épanouit justement sous la pluie,
Les sourcils de Diane ⁵ ne sont plus comme céans dans le miroir ⁶.

A l'heure du cinquième coup du tambour ⁷, Mademoiselle Meï étant désenivrée, comprit que Madame l'avait déshonorée par trahison. Elle se désola alors qu'étant si belle, elle était si malheureuse d'avoir essuyé cette violence. S'étant levée, elle alla dehors ⁸ et s'habilla ; puis elle se dirigea vers un banc de bambou moucheté, près du lit, et tournant son visage vers le mur intérieur, elle se coucha ; mais en secret ses larmes tombaient. Le seigneur Kin courut encore près d'elle, mais il fut égratigné par elle à la tête et aux joues à en avoir plusieurs marques de ses ongles. Le seigneur Kin n'était ^{p.009} nullement content de cela ;

¹ Litt. comme de la boue.

² Nous supprimons ici un passage trop peu délicat.

³ Quand la verdure de la virginité fut effeuillée et le sang répandu.

⁴ La pluie et les nuages signifient le commerce entre les sexes. Voyez la [note IV](#) à la fin du volume.

⁵ On nomme des sourcils bien arqués des "Sourcils de Tchang-ngo", la déesse de la lune. La nouvelle lune est nommée Ngo-meï-youe "la lune des sourcils de Ngo" à cause de sa forme courbe.

⁶ Ce couplet fait allusion à la figure bouleversée d'une jeune fille après la première nuit.

⁷ A trois heures du matin.

⁸ Kiai-cheou, "lâcher la main", en latin *mingere*.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

attendant donc jusqu'à ce que le ciel s'éclaircit, il cria à Madame :

— Je pars !

Quand Madame voulut l'arrêter, il était déjà sorti par la porte et avait disparu. Or, généralement, quand un jeune homme qui a couché ¹ se lève le matin, Madame vient à la chambre pour les féliciter, et tous dans la rue ² viennent leur offrir leurs félicitations. Il faut alors boire pendant quelques jours le vin de réjouissance. La plupart des jeunes gens restent un ou deux mois, et pour le moins ils restent un demi-mois ou une vingtaine de jours. Mais comme ce seigneur Kin, qui sortait par la porte à la pointe du jour, c'était un événement qui n'avait pas encore eu lieu ! Aussi Madame s'écria-t-elle plusieurs fois :

— C'est drôle !

Elle jeta un vêtement sur elle, se leva, monta au premier, et vit seulement mademoiselle Meï couchée sur un banc, et qui pleurait à pleins yeux. Madame Kiou la conjura de se lever, et s'accusa elle-même plusieurs fois par des

— J'ai tort !

Mais mademoiselle n'ouvrait point la bouche, de sorte que Madame Kiou ne put rien faire que de redescendre l'étage. Mademoiselle Meï pleura la journée entière et ne toucha ni au thé ni au riz. Depuis elle prétendit être malade et ne voulut point descendre en bas, ni se montrer à aucun des hôtes. Madame Kiou brûla intérieurement de colère et avait envie de la saisir et de la maltraiter ; mais elle craignait son caractère emporté et sa désobéissance, tandis qu'elle glacerait au contraire son cœur et ses entrailles. Ensuite elle voulut la laisser faire ; mais, après tout, elle désirait qu'elle gagnât de l'argent ; et si elle n'accueillait point des hôtes, cela ne lui servirait à rien de la nourrir jusqu'à cent ans. Elle ^{p.040} hésita ainsi pendant plusieurs jours, sans qu'elle trouvât un expédient praticable, quand soudain elle se rappela

¹ Avec une novice.

² C'est-à-dire les courtisanes qui demeurent dans la même rue.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

qu'elle avait une sœur putative ¹, nommée Madame Lieou-sse-ma, qu'elle fréquentait beaucoup dans le temps : « Elle sait parler et raisonner, et quand elle parlait avec mademoiselle Mei c'était toujours à point. Pourquoi ne l'inviterais-je pas pour venir lui parler ? Si elle peut obtenir qu'elle change d'idée, je brûlerai largement ² pour ce marché profitable ³. »

Immédiatement elle appela un petit garçon ⁴ pour aller inviter Madame Lieou à venir s'asseoir à l'étage de devant afin de lui raconter ce qu'elle avait sur le cœur.

— Je ⁵ suis un Soui-ho ⁶ féminin et un Lou-kia ⁷ femelle, s'écria Madame Lieou, et je sais parler à rendre les Arhan ⁸ amoureux et à faire songer Tchang-ngo ⁹ au mariage. Je prends cette besogne entièrement sur moi ¹⁰. p.041

— Si vous pouvez obtenir cela, répondit madame Kiou, moi, votre sœur aînée, je voudrais volontiers frapper mon front devant vous ¹¹. Allez prendre maintenant quelques tasses de thé afin d'éviter que votre bouche ne devienne sèche pendant que vous êtes à parler.

— J'ai par nature une bouche comme la mer, répondit madame Lieou, et même si je parlais jusqu'à demain, elle ne serait pas encore desséchée.

¹ Deux amis ou amies intimes se nomment en Chine frères ou sœurs putatifs.

² C'est-à-dire du papier d'offrande et de l'encens.

³ Les marchands chinois offrent de l'encens au ciel, quand ils ont fait une affaire profitable.

⁴ Ordinairement un des enfants illicites nés dans la maison.

⁵ Litt. cette vieille personne.

⁶ Soui-ho était un savant éloquent de la dynastie de Han (Voyez le *Foung sou thoung*, ou Explication des coutumes populaires).

⁷ Lou-kia était un des lettrés les plus savants de son temps, et tellement éloquent qu'il sût inspirer, par ses écrits et ses discours, l'amour des lettres à l'empereur Kao, soldat rude et illettré. Il vivait vers l'an 200 avant l'ère chrétienne. (Voyez l'Histoire générale de la Chine, T. II p. 511-514)- Ces deux orateurs peuvent se comparer à nos Cicéron et Démosthène.

⁸ Les 18 principaux disciples de Bouddha.

⁹ La Diane chinoise (Voyez la note 4 à la page 38.).

¹⁰ Litt. Cette besogne est entièrement sur le corps de cette vieille personne.

¹¹ Faire le Kotao ou cogner la tête trois fois contre la terre, comme on le fait pour l'empereur ou les Dieux.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Madame Lieou ayant bu quelques tasses de thé, retournait vers l'arrière-étage, mais vit que la porte de l'étage était hermétiquement fermée. Madame Lieou frappa légèrement un coup et cria :

— Ma nièce ¹ !

Mademoiselle Meï, entendant que c'était la voix de madame Sse-ma, ouvrit de suite la porte. Après s'être mutuellement saluées, madame Sse-ma s'assit devant la table et mademoiselle Meï s'assit à côté d'elle pour lui tenir compagnie. Madame Sse-ma vit qu'elle avait étendu sur la table un rouleau de taffetas fin, sur lequel elle avait tracé la tête d'une belle femme, mais n'avait pas encore appliqué les couleurs, Madame Sse-ma le louait en disant :

— C'est bien dessiné ! c'est vraiment d'une main habile ! Ma sœur Kiou ne sait pas quelle bonne chance elle a eue d'avoir rencontré une fille aussi ingénieuse que vous. Car vous êtes, et avenante, et adroite. Si on amassait quelques milliers d'onces d'or jaune, et qu'on allât parcourir tout Lin-ngan, pourrait-on trouver votre pareille !

— Cessez de vous moquer de moi, répondit mademoiselle p.042 Meï ; quel vent vous a amenée aujourd'hui ici, ma tante ?

— Il y a longtemps que je serais venue vous voir, répliqua madame Lieou, mais comme j'ai mon ménage sur le dos, je n'en ai pas pu trouver le loisir. Mais ayant entendu qu'on vous congratulait sur votre initiation ², j'ai dérobé un instant libre pour venir expressément féliciter ma sœur Kiou.

Lorsque mademoiselle Meï entendit prononcer ce mot Initiation ³ la rougeur se répandit sur toute sa figure ; elle baissa la tête, et ne répondit rien. Madame Lieou comprit qu'elle avait honte, et avançant sa chaise d'un pas, elle prit la main de mademoiselle Meï, et dit :

¹ Dans les maisons de joie chinoises, les filles se nomment mutuellement sœurs ; elles nomment la maquerelle mère et les maîtresses des autres maisons tante ; celles-là les nomment nièces.

² Sou-loung. (Voyez la note 5 à la page 35).

³ Litt. ces deux mots Sou-loung.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

— Mon enfant, les filles ne sont point des œufs à coque molle : comment cela se fait-il donc que vous soyez si terriblement délicate ? Si on a une telle peur de la honte comme vous, comment pourra-t-on alors gagner beaucoup d'argent ?

— Pourquoi désirerais-je de l'argent ? répliqua mademoiselle Meï.

— Mon enfant, répliqua madame Sse-ma, même si vous ne désirez point de l'argent, pourtant Madame vous a vue grandir jusqu'à l'âge de puberté, et on ne pourrait dire qu'elle n'ait point déboursé ses capitaux. Un vieux dicton dit : "Qui se confie à la terre, mange de la terre ; qui se confie à l'eau, mange de l'eau." ¹ Quoiqu'il y ait dans la maison de ma sœur Kiou plusieurs têtes fardées ², laquelle pourrait vous suivre sur les talons ³. Dans tout son jardin de melons, on vous regarde ^{p.043} vous seulement comme le Roi des melons ⁴. La manière dont ma sœur Kiou vous traite ne pourrait être comparée à celle dont elle traite les autres. Vous êtes une personne intelligente et ingénieuse et vous devriez donc distinguer l'important d'avec le futile. Je viens d'apprendre que, depuis que vous avez été initiée, vous n'avez point voulu accueillir un seul hôte. Qu'est-ce que cela signifie ? Si toutes avaient la même disposition que vous, toutes les personnes de la maison ressembleraient à des chenilles. Qui les nourrirait de feuilles-de-mûrier ? Madame vous a élevée d'un degré, et vous devez donc aussi combattre pour elle jusqu'au (dernier) soupir, et ne pas faire au contraire de telle sorte que toutes les filles vous montrent au doigt.

¹ Le laboureur vit de la terre, comme le pêcheur de l'eau.

² Les courtisanes.

³ Marcher sur tes traces ; c'est-à-dire être comparée à vous.

⁴ Litt. l'habit doublé des melons (Koua-tchoung). Il y a ici une allusion délicate, une pucelle étant désignée en Chinois par *Koua*, un 'melon'.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Pourquoi craindrais-je d'être montrée au doigt ? répliqua mademoiselle Meï.

— Hélas ! reprit madame Lieou, être montrée au doigt n'est qu'une bagatelle ! mais ne connaissez-vous point la méthode qu'on suit dans les maisons de joie ?

— Quelle est donc la méthode qu'on suit ? demanda mademoiselle Meï.

— Nous autres des maisons de joie, répondit madame Lieou, nous vivons par les filles, nous nous habillons par les filles et nous pourvoyons à nos besoins par les filles. Si nous avons le bonheur de nous procurer une belle personne, c'est en effet comme si un grand seigneur avait acheté un bon champ ou une belle propriété. Quand elle est encore jeune, Ah ! qu'on voudrait que le vent la fit grandir par son souffle ! Après qu'elle a été déflorée, c'est comme si la moisson est mûre. Chaque jour on espère que la main touchera le profit de ^{p.044} la beauté, afin de pouvoir s'en servir. A la porte de front, elle va au devant des nouveaux, et à la porte de derrière, elle reconduit les anciens ¹. Monsieur Paul ² apporte du riz et Monsieur Pierre ³ apporte du bois, et c'est un remue-ménage des allants et venants. C'est ainsi que cela se passe dans une maison de sœurs ⁴ famées.

— Je dois dire à ma honte, répliqua mademoiselle Meï que je ne veux point faire une pareille chose.

— Est-ce que cela dépendra de vous de ne pas faire une pareille chose, dit madame Lieou, en se cachant la bouche avec la main et en éclatant de rire. Dans chaque maison, Madame est la maîtresse. Quand les demoiselles n'obéissent point à ses instructions, incessamment, d'un coup de lanière,

¹ C'est-à-dire qu'elle ne cesse de recevoir des galants.

² Litt. M Tchang.

³ Litt. M. Li. Tchang et Li sont des noms ordinaires, comme notre Pierre et Paul.

⁴ C'est-à-dire de courtisanes.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

elle vous les fustige jusqu'à ce qu'elles sont à moitié mortes ¹ ; puis elle ne craint plus qu'elles ne suivent point sa route ². Ma sœur Kiou ne vous a pas encore tracassée, mais c'est seulement parce qu'elle a eu pitié de votre intelligence et de votre beauté. Depuis votre jeunesse elle vous a tendrement élevée, voulant ménager votre pudeur et préserver votre honnêteté. Mais elle vient justement de me raconter un tas de choses. Entre autres, elle disait que vous ne savez point distinguer entre le mal et le bien ; que vous jetez en l'air une plume d'oie, sans savoir qu'elle est légère, et que vous mettez sur votre tête une meule, sans savoir qu'elle est lourde. Elle n'en est intérieurement nullement contente, et m'a chargée de venir vous faire des p.045 remontrances. Or, si vous êtes entêtée, que vous n'obéissiez point et que vous irritiez sa colère, elle changera tout d'un coup de figure. Elle vous injuriera, puis elle vous battra, jusqu'à ce que vous voudrez monter au ciel. Dans toute chose, il faut craindre le commencement. Or, si vous avez été battue une première fois, vous aurez le matin une volée et le soir une volée.

Alors vous ne pourrez supporter tant de douleur et d'amertume, et pourtant il vous faudra recevoir des hôtes. N'est-ce pas là réduire à rien la valeur d'une réputation de mille pièces d'or ! En outre, on se moquera de vous entre les sœurs. Fiez-vous à mes paroles : quand un seau de puits est tombé dans le puits d'un autre, vous ne pouvez pas l'en retirer. Ne vaut-il pas mieux que mille plaisirs et dix mille joies tombent dans le sein de Mademoiselle, et qu'elle soit gaie et joyeuse ?

¹ Litt. ni vivant, ni mort.

² C'est-à-dire qu'elles ne fassent sa volonté.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Votre servante ¹ est fille d'une maison décente, et est tombée par méprise dans le vent et la poussière ², répliqua mademoiselle Meï ; et si je pouvais obtenir que vous, ma Tante, vous voulussiez effectuer que je me marie ³, cela vaudrait mieux que de construire une pagode à neuf étages ⁴. Mais si vous désirez que je me mette à la porte pour étaler le sourire, reconduire les anciens et aller au devant des nouveaux, j'aime mieux immédiatement mourir, et certes je ne le ferai point de bon gré.

— Mon enfant, reprit madame Lieou, le mariage est une affaire excellente. Comment pourrais-je donc dire que ce ne p.046 soit pas convenable ? Mais il y a plusieurs espèces différentes de mariages.

— Quelle différence y a-t-il entre les mariages ? demanda mademoiselle Meï.

— Il y a, répondit madame Lieou, des mariages sincères et il y a des mariages hypocrites ; il y a des mariages amers, et des mariages joyeux ; il y a des mariages opportuns, et il y a des mariages inévitables ; il y a des mariages indissolubles, et il y a des mariages dissolubles. Mon enfant, écoutez patiemment mon exposition ! Qu'est-ce qu'on appelle un mariage sincère ? En général, à un garçon de talent, il faut certainement une belle fille, et à une belle fille, il faut certainement un garçon de talent ; alors cela fait un beau couple. Mais dans les bonnes choses ⁵ il y a beaucoup d'afflictions et, en général, on les recherche sans pouvoir les obtenir. Mais quand par bonheur les deux se rencontrent, et que lui la désire et qu'elle l'aime, de sorte qu'on ne pourrait

¹ Litt. Votre esclave.

² C'est-à-dire dans la fange de la prostitution.

³ Tsoung-liang, litt. suivre le bien.

⁴ Mademoiselle Meï veut dire que Madame Lieou ferait une meilleure œuvre en la mariant, qu'en construisant une pagode.

⁵ Par Hao-sse (bonnes choses) on entend le mariage, la grossesse, la naissance d'un fils, etc.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

les séparer ; quand l'un veut la prendre et que l'autre veut se marier avec lui et qu'ils sont comme un couple de phalènes ¹ qu'on a prises et qui ne se lâchent point, même quand elles sont mortes, alors on peut l'appeler un mariage sincère.

Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage hypocrite ? Il y a une espèce de jeunes gens qui aiment les filles ; mais les filles n'aiment point ces jeunes gens et, au fond, elles ne veulent point se marier avec eux. Mais par ce mot de mariage, elles les enjôlent et enflamment leurs cœurs, de sorte qu'ils prodiguent et dépensent leur argent. Mais quand il p.047 faut aller se marier, alors elles avancent des raisons pour ne point le faire. Il y a aussi une autre espèce de jeunes gens fous qui, quoiqu'ils comprennent clairement que le cœur et les entrailles d'une fille ne leur répondent point, veulent pourtant se marier avec elle et l'amener chez eux. Ils jettent une masse d'argent pour exciter l'ardeur de Madame. Ils ne se soucient point que la fille ne veuille point, mais la font entrer de force chez eux. Mais comme elle n'est pas de bonne volonté, elle ne se tient expressément point aux règles domestiques.

Si c'est peu, elle sera prodigue et dissolue ; mais en grand, elle prendra publiquement des galants. Le maître de la maison ne peut la garder ; mais au plus long, dans un an, et au plus court, dans un demi-année, il la lâche comme ci-devant pour redevenir courtisane et recevoir des hôtes.

Dans ce cas, ces deux mots se marier ² ne sont qu'un thème pour empoigner de l'argent. Voilà ce qu'on appelle un mariage hypocrite.

— Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage amer ? Par exemple un jeune homme aime une fille ; mais la fille n'aime

¹ Litt. un couple de phalènes du ver-à-soie, (*Bombyx mori*).

² Tsoung-liang "suivre le bien".

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

point ce jeune homme. Pourtant elle est déshonorée par lui de force. Madame, craignant des malheurs, y consent elle-même. La fille n'étant point la maîtresse de son corps, part en dévorant ses larmes ; une fois entrée dans la porte d'un seigneur, c'est la profondeur de la mer. Les règles domestiques sont en outre sévères, de sorte qu'elle ne peut point dresser la tête. Elle est mi-concubine, mi-esclave et elle passe ses jours en endurant la mort. Voilà ce qu'on appelle un mariage amer.

— Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage joyeux ?
p.048 Quand une fille, juste à l'époque qu'elle doit choisir un époux, fait fortuitement la connaissance d'un jeune homme, et qu'elle voit que son caractère est placide et agréable et que ses revenus sont riches et suffisants et que, en outre, sa femme légitime est gaie et bonne et n'a ni fils ni fille, de sorte qu'elle peut espérer que quelque jour, après être entrée par sa porte, elle pourra lui enfanter un fils, et qu'elle aura alors le privilège d'être maîtresse de maison,— quand elle fait un tel mariage, on peut calculer qu'auparavant elle aura de la paix et du repos, et qu'après elle gardera l'autorité. Voilà ce qu'on appelle un mariage joyeux.

— Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage opportun ?
Quand une fille a assez de ses galanteries et de ses désordres ¹, et que, profitant du temps où elle a une grande réputation, et où il y a une foule de venants, elle en choisit un suivant ses propres désirs, un qui répond complètement à ses idées, et qu'elle se marie avec lui, alors : "Une forte marée recède avec véhémence." ² Tournez alors au plus tôt la tête, et ne risquez point l'oubli et le mépris des hommes. Voilà ce qu'on appelle un mariage opportun.

¹ Litt. du vent, des fleurs, de la neige et de la lune.

² Proverbe chinois.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

— Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage inévitable ? Quand une fille n'a au fond pas l'intention de se marier ; mais soit qu'un magistrat l'y force, soit qu'un despote l'opprime et la trompe, ou bien si elle a trop de dettes pour pouvoir en opérer le remboursement, alors elle chasse ses soupirs, et sans demander s'il est bon ou méchant, elle se marie à lui quand elle peut se marier. Voilà la manière d'acheter le repos, de chercher la paix et ^{p.049} de se cacher tranquillement. Voilà ce qu'on appelle un mariage inévitable.

— Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage indissoluble ? Quand une fille est presque vieille et qu'elle a éprouvé la galanterie ¹ jusqu'au bout, si elle rencontre alors, au bon moment, un vieux célibataire âgé, et que leurs inclinations soient semblables et que leurs principes s'accordent — s'ils ramassent alors le fil et roulent la corde ² et que leurs têtes blanchissent jusqu'à leur vieillesse, on peut appeler cela un mariage indissoluble.

— Qu'est-ce qu'on appelle maintenant un mariage dissoluble ? Par exemple, si vous désirez quelqu'un et que moi je l'aime, de sorte que vous le suiviez avec ardeur, pourtant ce n'est là qu'un transport momentané, et il n'y a point de projet durable. Car, soit que son père ne la puisse souffrir, soit que sa femme légitime soit jalouse ³, il la renverra après quelques scènes à la maison de Madame, et réclamera le prix originel. Il y en a aussi dont la fortune s'étant éboulée et dissipée, qui ne peuvent plus l'entretenir. Alors, ne pouvant supporter la misère qu'elles souffrent, elles sortent encore comme auparavant pour poursuivre leur profession. Voilà ce qu'on appelle un mariage dissoluble.

¹ Litt. le vent et les nuages.

² Cette locution signifie se marier. Voyez la [note V](#) à la fin du volume.

³ Le texte a fautiveusement *Tchi-ki*, commencer à haïr, au lieu de *Tou-ki*, jalouse.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Si maintenant je voulais me marier, reprit Mademoiselle Meï, quelle serait la bonne manière ?

— Mon enfant, répondit madame Lieou, la vieille vous apprendra un moyen absolument parfait. p.050

— Si vous voulez me favoriser de vos instructions, répliqua Mademoiselle Meï, je n'oublierai point votre obligeance jusqu'à la mort.

— En fait de mariage, reprit Madame Lieou, il faut être pure en franchissant la porte ¹. Mais votre corps a déjà été touché et manié par un homme, de sorte que si vous vous mariez cette nuit à quelqu'un, on ne peut dire que vous soyez une vierge ². C'est une énorme méprise ³ et vous n'auriez pas dû tomber en cet endroit ; mais voilà ce que le destin vous a attiré. Madame vous a prodigué tous ses soins ; or, si vous ne l'aidez point pendant quelques années, de sorte qu'elle puisse profiter de vous d'un millier de poignées d'argent, pourra-t-elle vous laisser partir ? Ensuite il y a encore quelque chose ! Si vous désirez vous marier, il faut choisir un bon maître. Or, d'un homme dont la bouche pue et dont les joues sont pourries, il est difficile de dire qu'il serait praticable de le suivre. Or si, comme maintenant, vous ne voulez point recevoir un seul hôte, comment pourrez-vous apprendre lequel il faut suivre, et lequel il ne faut point suivre. Dans le cas que vous refusiez obstinément de recevoir des hôtes, Madame n'aura d'autre ressource que de chercher quelqu'un qui voudra payer de l'argent, et de vous vendre à lui pour devenir sa concubine. Cela s'appelle aussi un mariage !

Or, si ce maître est un vieillard, ou un homme à vilaine figure, ou bien un bœuf-de-village qui ne connaît pas un seul

¹ C'est-à-dire de son mari.

² Litt. Une fille à fleur jaune. On les appelle aussi Hoang-tsoui-niu "une fille à bec jaune" — un blanc-bec.

³ Litt. on a erré une dizaine de mille méprises.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

caractère, vous n'engraisseriez point de toute votre vie. Il vaudrait mieux alors qu'on vous jette à l'eau ; car alors il y a encore le bruit ^{p.051} Pho-toung ¹ qui résonne, et vous arrachez encore aux gens sur la rive le cri : "Quelle pitié !" Selon mon ignorante opinion, il vaut mieux vous plier aux désirs des autres et, suivant le désir de Madame, recevoir des hôtes. Avec vos talents et votre beauté, les gens ordinaires, je pense, n'oseront point s'associer avec vous. Ce seront donc pour le moins des princes, des nobles ², des gens huppés ou opulents, et ceux-là ne peuvent vous déshonorer. En premier lieu vous pourrez profiter de votre jeunesse pour jouir de l'amour et de la galanterie ³. En second lieu, vous pourrez assister Madame à relever ses affaires domestiques et, en troisième lieu, vous pourrez vous-même amasser et accumuler un pécule privé, afin que vous n'ayez point besoin d'implorer quelque jour les autres. Si, après cinq ou dix ans, nous rencontrons quelqu'un qui comprenne votre cœur et qui vous plaise, et avec lequel vous puissiez converser agréablement, alors la vieille sera votre entremetteuse, et je vous marierai de la bonne façon. Madame vous donnera aussi votre congé ; et n'en profiterons-nous donc pas toutes les deux ?

Lorsque Mademoiselle Meï entendit ces paroles, elle sourit un peu, mais sans dire mot. Madame Lieou, comprenant que le cœur de Mademoiselle Meï était agité et touché, dit encore :

— Chacun de mes mots est une bonne parole ; et si vous faites ce que la vieille vous a dit, plus tard vous m'en serez encore reconnaissante.

Ayant proféré ces paroles, elle se leva. Madame Wang, cachée derrière la porte de l'étage, avait entendu chaque mot. Donc, lorsque

¹ Onomatopée pour le bruit que fait un corps lourd en tombant dans l'eau.

² Litt. des petits-fils de rois, des ducs et des vicomtes.

³ Litt. du vent, des fleurs, de la neige et de la lune.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Mademoiselle Mei faisait sortir Madame Lieou de la porte, elle se cogna contre le visage de ^{p.052} Madame Kiou ¹. La honte couvrit sa figure entière, elle recula et rentra.

Madame Wang reconduisit Madame Lieou à l'étage de devant où elles s'assirent. Madame Lieou dit alors :

— Ma nièce était tout à fait entêtée. Mais après que je lui eus parlé à tort et à travers ², ce morceau de fer dur s'est fondu à vue d'œil en un liquide ardent. Il faut chercher maintenant vite un recompteur ³, car elle sera à coup sûr docile, et alors je reviendrai vous offrir mes félicitations.

Madame Wang la remercia plusieurs fois et apprêta ce même jour un diner pour la régaler ; elles ne se quittèrent qu'après complète ivresse : Plus tard les jeunes gens du lac Si-hou ont fait encore quelques couplets dans lesquels il n'est question que du discours de Madame Lieou.

Madame Lieou, votre bouche et votre langue sont bien dangereuses !

Vous êtes un Soui-ho féminin et un Lou-kia femelle ⁴.

Je ne croyais point que vous eussiez un si grand talent ;

Soit que vous parliez longuement ou que vous parliez peu, il n'y manque pas la moindre chose.

Quand on serait dans les rêves de l'ivresse, vous nous désenivriez à force de parler,

Et un homme intelligent deviendrait bête par vos paroles.

Ouais ! une demoiselle d'un caractère vertueux a été persuadée par vous à changer son cœur !

*

¹ Litt. coupant le visage, elle se cogna contre Madame Kiou.

² Litt. à gauche et à droite.

³ *Foû-tchang-ti tchou-ri*, "Re-compter-le-maître-petit." On nomme ainsi dans les maisons de joie en Chine, le second galant qu'une novice reçoit, et qui vérifie pour ainsi dire le travail du premier.

⁴ Voyez les notes 6 et 7 à la page 40.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Je vous raconterai maintenant que Mademoiselle Meï, après avoir entendu le raisonnement de Madame Lieou, comprit ^{p.053} qu'il s'y trouvait du vrai ; et depuis cette époque, quand il y avait des hôtes qui demandaient à la voir, elles les recevait gaîment. Après avoir été initiée pour la seconde fois ¹, les hôtes venaient comme à un marché, et quoiqu'elle les renvoyât par trois et par cinq, elle n'eut pourtant pas un moment de loisir. Sa renommée et son prix augmentaient en importance et pour chaque nuit elle recevait dix onces d'argent ². Et encore on se disputait pour l'avoir. Madame Wang y gagnait beaucoup d'argent et son bonheur et sa joie étaient sans bornes. Mademoiselle Meï cependant se rappelait toujours qu'elle voulait choisir quelqu'un qui pourrait remplir son cœur et satisfaire son esprit. Mais il était difficile de l'obtenir promptement. Oui ! il est vrai :

Il est facile de trouver un trésor inestimable ;
Mais il est difficile d'obtenir un jeune homme aimant.

@

¹ Litt. après la révision de son compte.

² 75,80 francs.

SECONDE PARTIE

@

Ce récit contient deux épisodes ¹, et je vais vous raconter maintenant qu'il y avait dans la ville de Lin-ngan, en deçà de la porte des "Flots-purs" ², un certain Père Tchou ³ qui tenait un magasin d'huile. Trois ans auparavant il avait adopté un petit garçon qui avait également fui le désastre de Pien-king ⁴. Son nom de famille était Thsin ⁵ et son petit nom ^{p.054} Tchoung ⁶. Sa mère était morte de bonne heure et son père s'appelait Thsin-lang. Lorsqu'il eût dépassé sa treizième année, il le vendit, et lui-même se rendit au monastère de l'Inde où il entra comme brûleur d'encens. Comme le Père Tchou était âgé et n'avait point de postérité, et que, en outre, sa femme était morte, il considérait Thsin-tchoung comme son propre fils, changea son nom en Tchou-tchoung ⁷, et lui apprit le commerce de l'huile dans son magasin. Dans les premiers temps, le père et le fils se trouvèrent parfaitement bien dans le magasin ; mais comme après le père Tchou attrapa une maladie de douleurs dans les reins, il dormait ou restait assis pour la plupart du temps ⁸, et ne pouvait plus se fatiguer. Il engagea donc encore un compagnon nommé Hing-kiouen pour assister dans le magasin.

La lumière et les ténèbres sont comme un trait ; et, sans qu'on s'en aperçut, plus de quatre années s'étaient écoulées. Tchou-tchoung avait atteint sa dix-septième année, et était devenu d'une beauté exemplaire. Mais quoiqu'il fût déjà majeur ⁹, il n'avait pas encore pris femme. Or, dans la maison du père Tchou se trouvait une servante

¹ C'est-à-dire l'histoire de Wang-meï et celle de Thsin-tchoung.

² *Thsing-pho-mun*.

³ *Tchou-chí lao*, le dix-fois vieux Leroux, c.-à-d. le Père Leroux.

⁴ Voyez ci-dessus, page 26.

⁵ *Thsin*, Froment.

⁶ Sévère.

⁷ Sévère Leroux.

⁸ Litt. Il dormait dix (parties) et restait assis neuf (parties du jour).

⁹ Litt. quoiqu'il portât déjà le bonnet (viril).

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

nommée Lan-hoa ¹ qui avait déjà plus de vingt ans d'âge. Ayant regardé le jeune monsieur Tchou avec amour, elle avait déjà plusieurs fois jeté l'hameçon pour l'accrocher ; mais qui aurait pensé que Tchou-tchoung fut un garçon honnête. Puis, comme Lan-hoa était laide, Tchou-tchoung n'avait jamais jeté les yeux sur elle. C'était donc : p.055

Les fleurs tombantes ont un dessein ;

Mais l'eau courante est sans passions. ²

Or, comme Lan-hoa vit qu'elle ne pouvait point accrocher le jeune monsieur Tchou, elle chercha ailleurs un protecteur et elle accrocha ce compagnon Hing-kiouen. Or ce Hing-kiouen était un mauvais sujet ³ qui n'avait pas de femme, de sorte qu'il mordit à la première amorce. Le couple alla clandestinement satisfaire à ses passions dans un endroit obscur, et ne s'arrêta point à une première fois. Mais comme elle était piquée et que le jeune monsieur Tchou offensait ses yeux, elle songea à chercher quelque chose qui le ferait chasser de la maison. King-kiouen et Lan-hoa formèrent donc une alliance offensive et défensive ⁴ pour s'efforcer à lui dresser un piège. Conséquemment Lan-hoa feignit devant le Père Tchou d'être tout à fait pure, et raconta que le jeune monsieur Tchou avait plusieurs fois fait des plaisanteries avec elle, et que ce n'était nullement honnête. Or, le père Tchou, qui avait autrefois touché à Lan-hoa, ne put se défendre d'être saisi d'un sentiment de jalousie. De son côté, Hing-kiouen détourna l'argent provenant du trafic dans le magasin et raconta devant le père Tchou que le jeune monsieur Tchou jouait au dehors et qu'on ne pouvait pas se fier à lui ; qu'il y avait déjà eu plusieurs fois un déficit dans l'argent du comptoir, et que c'était lui qui l'avait volé. D'abord, le père Tchou n'en voulut rien croire ; mais comme ils revenaient plusieurs fois à la charge, le Père Tchou, qui était un homme hébété par l'âge et irrésolu, appela tout de p.056 suite Tchou-tchoung à venir devant lui et le réprimanda et gourmanda.

¹ Chloranthe.

² C'est-à-dire, que les fleurs se laissent tomber dans l'eau afin d'en être caressées ; mais l'eau froide les emporte dans son étreinte glacée, et les effeuille.

³ Litt. un qui regarde des quatre côtés (Wang-sse).

⁴ Litt. avaient des correspondances à l'intérieur et des conventions au dehors.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Tchou-tchoung était un garçon intelligent ; il comprit que c'était une conspiration entre Hing-kiouen en Lan-hoa et que, s'il voulait entrer dans des explications, il ne provoquerait pas de scandale ¹, et que, mille contre un, le vieux ne voudrait point l'écouter, mais l'accuserait d'être un être méchant. Il inventa donc une ruse et dit au père Tchou :

— Le commerce dans le magasin est faible et mince et n'exige point deux hommes ; je voudrais donc laisser Hing-kiouen tenir le magasin, tandis que moi, je prendrai de grand cœur le joug pour sortir vendre de l'huile. Je vous rapporterai alors chaque jour tout ce que j'aurai gagné par la vente ; et ne serait-ce point un double commerce ?

Le Père Tchou se décidait déjà dans son cœur à le lui permettre, mais Hing-kiouen lui dit :

— Ce n'est pas qu'il veuille sortir pour porter le joug, mais il a déjà volé, depuis plusieurs années, un pécule privé, et a amassé une somme suffisante dans ses poches ². Mais il est piqué que vous ne l'ayez point encore fiancé et il en tient rancune. Il ne désire point rester ici pour vous aider, mais il cherche un prétexte pour sortir d'ici, chercher lui-même une épouse, et devenir chef de ménage.

— Je l'ai toujours considéré comme mon propre fils, s'écria le père Tchou en soupirant, et il a au contraire de pareilles intentions rebelles. Le ciel auguste ne l'aidera point ! Finissons ! Finissons ! Il n'est point l'os et le sang de mon propre corps et, au fond, il ne tient point à moi. Qu'il s'en aille, et que ça soit fini ! p.057

Il prit de suite trois onces d'argent ³ qu'il donna à Tchou-tchoung et le flanqua à la porte, en lui permettant cependant d'emporter tous ses vêtements d'été et d'hiver et ses couvertures de lit. Ceci était un bon

¹ Litt. de vrai et de faux.

² Litt. sur sa personne.

³ 22,74 francs.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

trait du père Tchou. Tchou-tchoung, comprenant qu'il ne voudrait plus le recevoir chez lui, fit quatre grandes révérences, et se sépara de lui en sanglotant. Oui ! c'est ainsi :

Le pieux Ki se suicida à cause de paroles calomnieuses ¹ ;
Chin-sang perdit la vie à cause d'une parole diffamante ² ;
Quand cela se passe ainsi avec un propre fils,
Peut-on s'étonner qu'un fils adoptif ³, souffre injustement ?

*

Autrefois, lorsque Thsin-lang était devenu brûleur d'encens dans le monastère de l'Inde, il n'en avait point fait part à son fils. Donc, lorsque Tchou-tchoung fut sorti de la porte du père Tchou, il loua une très petite chambrette sous le pont de la "Paix universelle" ⁴. Y ayant déposé ses couvertures et autres effets, et ayant acheté un grand cadenas pour fermer la porte, il se rendit dans les grandes rues et les petites ruelles pour aller aux informations et recherches après son père. Mais après avoir couru pendant plusieurs jours consécutifs, il n'en avait obtenu aucune nouvelle, et se vit donc forcé d'en rester là. Pendant les quatre années qu'il avait demeuré dans la ^{p.058} maison du père Tchou il avait été pur de cœur et fidèle, de sorte qu'il n'avait pas un brin d'épargnes privées. Il avait seulement les trois onces d'argent qu'on lui avait jetées au moment de partir, et ce n'était pas suffisant comme capital. Quel gagne-pain se ferait-il donc ? Après avoir considéré la question des deux côtés, il vit qu'il n'était rompu qu'au commerce de l'huile.

— Plusieurs gens du quartier des huiliers me connaissent intimement. Je prendrai donc le joug des vendeurs d'huile ; c'est un chemin sûr et honnête !

¹ Voyez la [note VI](#) à la fin du volume.

² Voyez la [note VII](#) à la fin du volume.

³ Litt. une chenille de mûrier. Une espèce de sphex dépose souvent ses œufs dans la chrysalide de cet insecte, de sorte qu'au lieu d'une phalène, il en sort de jeunes sphex. Les Chinois disent conséquemment que le sphex adopte comme enfant cette chenille, et de là l'expression Ming-ling pour désigner un fils adoptif.

⁴ Tchoung-ngan, c'est-à-dire à tous la paix.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

De suite il s'acheta un appareil de colporteur d'huile. Tous dans le quartier des huiliers savaient que le jeune monsieur Tchou était un garçon honnête, et qu'il était en outre encore très jeune et avait toujours été dans le commerce ; tandis qu'il devait maintenant porter le joug et aller dans la rue, seulement parce que le compagnon avait semé la discorde, de sorte qu'il avait dû sortir de la maison. Ils n'en étaient nullement contents et voulaient l'assister de grand cœur. Ils lui choisirent donc de l'huile clarifiée de la meilleure et de la plus pure qualité, et lui cédèrent ouvertement encore un peu au dessus de la mesure ¹. Comme Tchou-tchoung l'obtenait à si bon marché, lui-même, en le revendant à d'autres, était aussi un peu accommodant, de sorte qu'il vendait son huile bien plus facilement qu'un autre. Chaque jour il lui restait un peu de profit, et comme il était en outre très modéré dans sa nourriture et ses dépenses, il amassait un peu d'argent pour s'acheter quelques meubles et des habits pour se vêtir ; car il n'avait nullement le caractère dépensier. Il n'avait qu'une seule chose au cœur qui n'était pas encore en règle : il soupirait après son père. p.059
« Jusqu'ici, pensa-t-il, on m'a nommé Tchou-tchoung et qui sait donc que je porte le nom de Thsin. Supposé que mon père vienne me chercher et s'informer après moi, il n'aura aucun indice. »

Il reprit donc immédiatement le nom de Thsin.

Or, je vous dirai quelque chose : supposons qu'un individu du premier rang ou quelqu'un qui vient de faire une promotion, veuille reprendre son propre nom de famille, il prépare un mémoire qu'il présente à sa Majesté, ou bien qu'il soumet au Département des Rites, au Grand Collège, au Collège national ², ou à un pareil bureau, afin d'émender les registres, pour que chacun le sache. Mais quand un vendeur d'huile reprend son nom de famille, qui donc le saurait ? Mais lui a aussi une manière. Il prend ses seaux d'huile, et sur l'un il trace un gros caractère Thsin, tandis qu'il écrit sur l'autre les deux caractères

¹ Litt. la sonde ; sonde qui sert à sonder la quantité d'huile dans une barrique.

² Le premier de ces deux collèges fut institué en l'an 124 avant J.-Chr., par l'empereur Wou-ti, et le second en l'an 482 de notre ère par l'empereur Kao-ti (Biot, *Instruction publique en Chine*, pp. 103 et 238).

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Pien-Liang ¹ ; et ces seaux sont sa marque, qui font que chacun le sait quand il l'a vu une fois. De cette manière chacun sur le marché de Linnan sut son propre nom, et tous l'appelaient "Thsin, le vendeur d'huile".

On était maintenant dans la seconde lune ² et la température n'était ni chaude ni froide. Thsin-tchoung, ayant appris que les religieux du monastère des Félicités brillantes ³ voulaient faire une œuvre méritoire pendant neuf jours et neuf nuits, et avaient conséquemment besoin de beaucoup d'huile, il alla porter sa charge d'huile au monastère pour leur vendre p.060 de l'huile. Lorsque les religieux entendaient le nom de Thsin, le vendeur d'huile, dont l'huile était supérieure et à meilleur marché, ils lui donnèrent à lui seul la préférence, de sorte que, pendant ces neuf jours consécutifs, Thsin tchoung ne fit que courir au monastère des Félicités brillantes. Oui ! c'est ainsi :

Un homme chiche et mesquin ne gagne point d'argent ;
Un homme honnête et loyal ne perd point son capital.

*

Un certain jour, qui était le neuvième, Thsin-tchoung avait vendu toute son huile dans le monastère. Ce jour-là la température était pure et claire, de sorte qu'il y avait une fourmilière de promeneurs ⁴. Thsin-tchoung allait le long du fleuve pour regarder la pièce d'eau des *Dix Vues* ⁵. Les pêches étaient rouges et les saules verts ; tandis qu'on jouait de la flûte dans les embarcations peintes sur le lac. Il se promenait de long en large en se réjouissant, ne pouvant se rassasier de regarder, et jouissant pleinement. Après avoir fait un tour, se trouvant las et fatigué, il retourna vers le côté droit du monastère des Félicités brillantes. Arrivé à un endroit plus spacieux, il mit bas sa

¹ Sa ville natale.

² Le mois de mars.

³ Tchao-king.

⁴ Litt. les promeneurs étaient (nombreux) comme des fourmis.

⁵ *Chi-king-thang*.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

charge et s'assit sur un bloc de rocher, pour reposer ses jambes. A côté de lui se trouvait une maison qui faisait face au lac et dont la porte treillissée était dorée. Au dedans se trouvait une clôture peinte en vermillon, dans laquelle était un bosquet de bambou à feuilles effilées, de sorte qu'on ne pouvait savoir comment était le vestibule et la maison. Il vit d'abord que la cour de la porte était propre et bien arrangée, et il n'aperçut dedans que trois ou quatre individus, portant p.061 des chaperons, qui allaient en sortir, et qui étaient suivis par une jeune fille qui les accompagnait. Arrivés à l'entrée de la porte, ils levèrent les deux mains pour la saluer, en disant :

— Adieu !

Cette jeune fille étant rentrée, Thsin-tchoung fixa ses prunelles sur elle pour la regarder. Cette fille avait un air gracieux et élégant, ses formes étaient légèrement pleines, comme il n'en avait jamais vu de ses yeux. Il en était en effet tout hébété pendant quelques instants ¹. Son corps entier devint mou et troublé ; mais comme il avait toujours été un jeune homme honnête, il ne savait point qu'il y existât des mauvais lieux ², de sorte que son cœur était dans l'embarras et le doute, ne sachant pas le moins du monde quelle maison cela pouvait être ³. Juste au moment qu'il était plongé dans ces réflexions, il vit encore sortir de l'intérieur une dame d'un âge moyen, accompagnée d'une petite servante à boucles pendantes, qui allaient se poster à la porte et regardaient oisivement. Cette dame ayant aperçu le porteur d'huile, dit :

— Tiens ! je voulais justement aller acheter de l'huile, et cela tombe bien que voilà un porteur d'huile qui se trouve ici. Pourquoi ne lui en achèterais-je pas un peu ?

La petite servante, prenant une cruche d'huile, sortit et accourut vers le porteur d'huile en criant :

— Vendeur d'huile !

¹ Litt. un demi après-midi (c'est-à-dire pendant 3 heures).

² Litt. des ruelles de fumée et de fleurs.

³ Thsin-tchoung s'étonne qu'une fille honnête oubliât à ce point les rites, jusqu'à sortir de sa chambre en compagnie de quelques messieurs.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Thsin-tchoung revint à lui à l'instant même et répliqua :

— Je n'ai pas d'huile ; mais si Madame a besoin d'huile, j'en porterai demain.

Cette servante connaissait quelques caractères, et ayant vu écrit le mot Thsin sur le seau d'huile, elle dit à Madame :

— Ce vendeur d'huile se nomme Thsin.

Or, Madame ^{p.062} avait entendu dire dans le monde qu'il y avait un Thsin-tchoung, vendeur d'huile, qui était très honnête et loyal dans son commerce, elle fit donc tout de suite la recommandation suivante à Thsin-tchoung :

— J'ai chaque jour besoin d'huile pour ma maison ; donc si tu veux en porter ici, je deviendrai ta chalande ;

à quoi Thsin tchoung répondit :

— Comme Madame veut bien me favoriser, je n'oserai rester en défaut.

Cette dame et sa servante étant rentrées, Thsin-tchoung pensa en lui-même : « Je ne sais point ce que cette dame est à cette jeune demoiselle ¹. Comme je viendrai chaque jour à sa demeure pour y vendre de l'huile, je ne parle point de faire mon profit d'elle, pourvu que je puisse me rassasier à voir le visage de cette demoiselle. Ce serait ma part de bonheur de ma vie antérieure ².

Il voulait justement prendre sa charge et partir, lorsqu'il vit deux porteurs de chaise, portant un palanquin à rideaux de soie bleue, et suivis par deux petits valets, arriver au grand trot comme s'ils volaient. Arrivés à l'entrée de la porte, ils déposèrent le palanquin, et les petits valets se précipitèrent dans l'intérieur. « Voilà qui est curieux ! se dit Thsin-tchoung. Il faut que je voie quelle personne ils viennent chercher. » Après quelques instants, il vit deux servantes, dont l'une

¹ C'est-à-dire Wang-meï qu'il avait entrevue l'instant avant.

² Selon la doctrine de la métempsycose on passe par trois existences successives : la vie antérieure, présente et future.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

portait un sac ¹ de couleur rouge-orang-outan ² et l'autre un étui pour cartes de visite fait de bambou tacheté ³ à ciselures de fleurs, et qu'elles donnèrent aux porteurs de chaise pour les mettre sous ^{p.063} le siège du palanquin. Quant aux deux petits valets, l'un portait dans ses mains une boîte à luth, et l'autre portait quelques rouleaux à dessins dans les mains, et une flûte de jade verdâtre au bras. Ils suivaient la demoiselle de tantôt qui allait sortir. La demoiselle étant montée dans le palanquin, les porteurs de chaise le soulevèrent et se dirigèrent vers la chaussée ⁴ ; les servantes et les petits valets suivant à pied le palanquin.

Thsin-tchoung put donc l'entrevoir encore une fois, ce qui augmenta les doutes dans son cœur. Ayant pris sa charge d'huile sur les épaules, il s'éloigna en gambadant ⁵. Il n'avait pas fait quelques pas, qu'il vit près du fleuve une taverne. Thsin-tchoung ne buvait ordinairement point de vin, mais ayant vu ce jour-là cette demoiselle, il était joyeux et aussi triste dans son cœur. Il déposa donc sa charge et entra dans la taverne. Ayant choisi un petit siège et s'étant assis, le cabaretier lui demanda :

— L'ami ! voulez vous inviter des convives, ou bien boirez-vous seul ?

— Apporte-moi du vin de première qualité, répondit Thsin tchoung : je boirai seul trois tasses. Aussi un ou deux plats de nouveaux fruits de la saison ; je n'ai besoin ni de viande ni de légumes.

Pendant que le cabaretier versait le vin, Thsin-tchoung m demanda :

— A qui est la demeure en dedans de cette porte à treillis doré ?

— C'est un jardin appartenant à Monsieur Thsi, répondit le cabaretier. Mais maintenant Madame Wang-kiou y demeure.

¹ Anglicé *carpet-bag*.

² Litt. rouge-Sing-sing. Le Sing-sing est un singe fabuleux énorme, à figure humaine.

³ Litt. de bambou Sïang-fi (Voyez la [note VIII](#) à la fin du volume).

⁴ Litt. la route de planches (Voyez la [note IX](#) à la fin du volume).

⁵ Litt. comme une chèvre.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— p.064 J'y ai vu toute à l'heure une jeune demoiselle monter dans un palanquin, dit Thsin-tchoung ; qui est-elle ?

— Ça, répliqua le cabaretier, c'est une courtisane renommée, appelée Mademoiselle Wang-meï. Tout le monde la nomme Mademoiselle la Reine-de-Beauté ! A vrai dire c'est une Pienkingaise ¹ qui est descendue jusqu'ici. Elle joue de la flûte, pince la guitare, chante et danse ; joue au luth, aux échecs, écrit et peint : et elle est versée dans tout cela. Ceux qui la fréquentent sont tous des gros-bonnets ². Elle demande dix onces, argent comptant, pour passer avec elle une seule nuit. Vous comprendrez donc que les petites gens ne peuvent point s'approcher d'elle. Dans les premiers temps elle demeurait en dehors de la porte de la Fontaine d'or ³ mais comme les appartements de sa maison étaient étroits et restreints, un fils du seigneur Thsi, qui est très bien avec elle, lui a prêté, il y a une demi-année, ce jardin, pour y demeurer.

Lorsque Thsin-tchoung lui entendit dire que c'était une Pienkingaise, il tressaillit au souvenir de son village, et il eut dans son cœur une double perspective ⁴. Après avoir bu plusieurs tasses, et avoir payé le compte de vin, il plaça sa charge sur ses épaules et se mit en route. En chemin, il se faisait intérieurement un tableau et dit : « Voilà dans le monde une telle fille, si belle de visage, qui est tombée dans une maison de prostitution ; n'est-ce pas dommage ? »

Il sourit en lui même et dit encore : p.065 « Si elle n'était pas tombée dans une maison de prostitution, moi, le vendeur d'huile, comment aurais-je pu la voir ? »

Il réfléchit encore une fois, et son égarement augmentant encore, il dit : « L'homme vit pendant une génération, la plante vit pendant un

¹ Litt. une Pien-king-personne. Nous disons Parisienne, Bordelaise, etc. J'ai donc pris la liberté de franciser la locution chinoise.

² Litt. de grosses têtes (*Ta-theou-ri*).

³ *Young-kin*, l'or jaillissant.

⁴ D'abord parce qu'elle était belle, et en second lieu parce qu'elle était sa payse.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

automne. Si je pouvais obtenir d'embrasser et de coucher une seule nuit avec une pareille beauté, la mort même serait douce à mon cœur. »

Il réfléchit encore une fois et reprit : « Bah ! En portant le jour entier cette charge d'huile, je ne fais rentrer que quelques sous ¹ par jour ; pourquoi donc songerais-je à une chose aussi incongrue ? C'est comme une grenouille lépreuse, demeurant dans un sombre fossé, qui songerait à manger la chair des oies célestes — comment pourrait-elle y mettre les dents ?

Il réfléchit encore une fois et reprit : « Ceux qui la fréquentent sont tous des nobles et des princes ; et moi, le vendeur d'huile, même si j'avais de l'argent, je pense qu'elle ne voudrait pas me recevoir. »

Il réfléchit encore une fois et dit : « J'ai entendu dire que les maquereelles n'aiment que l'argent, et que, quand un mendiant aurait de l'argent, elles le recevraient également. A plus forte raison donc moi, qui suis un commerçant et un homme pur et honnête. Si j'avais de l'argent, craindrais-je donc qu'elle ne me reçut pas ! ² Mais la question est seulement : d'où viendront ces quelques onces d'argent ? »

Pendant la route entière, ses pensées étaient confuses et embrouillées, et il ne fit que parler et discourir en lui-même. p.066 Vous direz : y a-t-il entre ciel et terre un homme aussi fou ; un petit commerçant ne possédant pour tout capital que trois onces d'argent, et qui veut pourtant prendre dix onces d'argent pour aller se divertir avec une courtisane renommée ? N'est-ce pas là un rêve de printemps ? Mais un vieil adage dit : "Qui a une ferme volonté, réussit à la fin." Donc après y avoir songé et réfléchi mille fois, il imagina un projet, et se dit : « Dès demain je commencerai : chaque jour je déduirai de mon capital le surplus, que j'amasserai et accumulerai. Si j'amasse chaque jour un condorin ³, j'aurai, au bout d'un an, le chiffre de trois onces et

¹ Litt. quelques grammes (*fan-wen*).

² Le texte dit : "Je craindrais qu'elle ne me reçut pas" ; mais il y a dans la phrase l'idée d'une interrogation.

³ Une once d'argent a cent condorins ; un condorin équivaut donc à 7 centimes.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

six mace ¹. Après trois ans passés, l'affaire sera complète ; mais si j'amasse chaque jour deux condorins, cela durera seulement un an et demi, et si je fais un peu plus encore, ce sera presque dans un an. » Tout en poursuivant ces réflexions, il était arrivé, sans s'en apercevoir, à sa maison. Il ouvrit la serrure et entra par sa porte ; mais comme il venait de songer, pendant toute la route, à tant de choses frivoles, et quand, en revenant, il vit son propre lit, il se sentit misérable et point du tout joyeux. Il ne voulait point manger son souper, mais se mit immédiatement au lit ; mais pendant toute cette nuit il se roulait et se retournait, et soupirait et languissait après cette beauté. Où donc aurait-il pu trouver le sommeil !

Seulement à cause d'un visage arrondi ² et d'un extérieur fleuri,
Il arriva à avoir le cœur d'un singe et l'esprit d'un cheval ³.

Il le supporta jusqu'à l'aube et se leva alors. Il prépara ^{p.067} sa charge d'huile, fit cuire son riz matinal et, ayant déjeuné, et cadenassé sa porte, il mit sa charge sur ses épaules et se rendit d'un trait à la maison de Madame Wang-kiou. Ayant franchi la porte, il n'osait pourtant point entrer directement ; mais il avança la tête et jeta ses regards à l'alentour. Madame Wang venait justement de se lever de son lit ; sa tête était encore échevelée, et elle donnait justement l'ordre au domestique pour aller acheter du riz et des légumes. Thsin-tchoung reconnut sa voix et cria :

— Madame Wang !

Madame Kiou alla jeter un regard dehors, et voyant que c'était Thsin, le vendeur d'huile, elle dit en souriant : « Ce bon, fidèle et loyal garçon n'a vraiment pas manqué à sa parole. »

Puis elle lui cria de porter sa charge dedans. Ayant pesé une cruche, du poids d'environ cinq livres, elle lui en paya un prix honnête, et Thsin-tchoung ne barguignait pas non plus ; de sorte que Madame

¹ Une once a dix mace. Trois onces et six mace font 27 francs 28 centimes.

² Litt. visage de lune (Anglicé : moon-faced).

³ C'est-à-dire palpitant et animé comme le cœur d'un singe et l'esprit d'un cheval.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Wang dit toute joyeuse :

— Cette cruche d'huile suffira seulement pendant deux jours pour les besoins de ma maison. Portes-en donc encore après un jour d'intervalle, car je n'irai pas en acheter ailleurs.

— C'est bien ! lui répondit Thsin-tchoung ;

il prit sa charge sur les épaules et sortit ; fâché seulement de n'avoir point aperçu la Reine-de-Beauté, mais, par contre, content d'avoir gagné une pratique.

« Si je n'ai pas pu la voir la première fois, je la verrai la prochaine fois, et si je ne la vois point la prochaine fois, je la verrai la troisième fois. Mais il y a une chose : Si, pour porter spécialement pour la maison de Madame Wang, je fais tant de chemin, ce n'est pas la manière précise de faire le commerce. Ce monastère des Félicités brillantes est dans ma route, et quoiqu'aujourd'hui on ne fasse point d'œuvre méritoire dans le monastère, il serait pourtant dur de dire, qu'on n'y ait pas toujours besoin d'huile. J'y porterai donc ma ^{p.068} charge et je m'informerai. Si je puis avoir chaque occupant de cellule comme pratique, je n'aurai besoin que de courir sur cette route de la porte de "L'Étang-des-Monnaies" ¹, tout en pouvant vendre entièrement ma charge d'huile. »

Lorsque Thsin-tchoung vint porter sa charge jusqu'au monastère et s'enquit, les religieux de chaque cellule trouvaient que Thsin, le vendeur d'huile, venait précisément à propos. La quantité n'était pas égale, mais chacun acheta de son huile. Thsin-tchoung fit avec chaque occupant de cellule l'arrangement qu'il viendrait aussi, tous les deux jours, porter l'huile pour leurs besoins ; ce jour étant un jour pair ².

En commençant par ce jour, Thsin-tchoung parcourait aux jours impairs ³ les autres rues et carrefours pour trafiquer. Mais aux jours

¹ Tsien-thang.

² Les jours pairs sont le 2, 4, 6, etc. du mois.

³ Les jours impairs sont le 1, 3, 5, etc. du mois.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

pairs, il courut vers la route de la porte de l'Etang-des-monnaies, et une fois sorti de la porte de l'Etang-des-monnaies, il se dirigeait d'abord vers la maison de Madame Wang, où, sous prétexte de vendre de l'huile, il allait voir la Reine-de-Beauté. Il y avait des jours qu'il la voyait, et il y avait des jours qu'il ne la voyait point. Quand il ne l'avait point vue, il se lançait dans un champ de rêves, mais quand il l'avait vue, ses rêves augmentaient de volume. Oui ! c'est ainsi :

L'immensité des Cieux et l'Eternité de la terre ont un terme quand
elles finissent ;
Mais un tel regret et une telle passion n'ont point d'époque finale.

p.069 Je vous raconterai maintenant que Thsin-tchoung étant venu plusieurs fois à la maison de Madame Wang, il n'y avait pas un seul dans la maison, grand ou petit, qui ne le connût comme Thsin, le vendeur d'huile.

Le temps et la lumière vont avec vitesse et célérité, et insensiblement plus d'un an avait passé. Un jour plus et l'autre jour moins, il avait fini par choisir de l'argent fin de bon aloi ; quelquefois il avait mis de côté trois condorins, et une autre fois deux condorins ; mais pour le moins, il avait mis de côté un condorin. Quand il avait amassé quelques mace, il les battait ensemble en un gros morceau. En mettant de côté chaque jour, et en amassant tous les mois, il avait à la fin un grand morceau d'argent. Comme il l'avait amassé et réuni pièce par pièce, lui-même ne savait point combien il avait. Or un jour, que c'était un jour impair, et qu'il tombait une forte pluie, Thsin-tchoung ne sortait point pour trafiquer. Voyant ce gros morceau d'argent, il était intérieurement très content et joyeux.

« Je profiterai de mon loisir pour aller prendre une balance et
le placer une fois dessus pour voir combien il y a. »

Il prit son parapluie huilé et courut à la boutique en face chez un essayeur d'argent pour lui emprunter une balance pour peser de l'argent. Cet orfèvre ne le dédaignait pas peu et pensait : « Combien d'argent un vendeur d'huile peut-il avoir pour vouloir le mettre sur la

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

balance ? Je lui donnerai seulement un peson de cinq onces, et encore je crains qu'il ne se serve du faux nœud ¹. » p.070

Thsin-tchoung prit son paquet d'argent et l'ouvrit : c'étaient tous des morceaux d'argent brisés ².

En général un lingot semble peu, et des morceaux brisés semblent beaucoup. L'orfèvre était de basse classe, et sa perspicacité était très peu profonde. Lorsqu'il vit tant d'argent, il changea de mine et pensa : « On ne peut ni juger les gens d'après leur mine, ni mesurer l'eau de la mer avec un boisseau. » Déconcerté et confus, il dressa sa balance, et produisit une grande quantité de grands et de petits poids. Thsin-tchoung vida son paquet entier et le pesa, et il n'y avait pas un gramme de plus ou de moins que juste la quantité de seize onces ; et, placé sur la balance, cela faisait une livre ³. Thsin-tchoung pensa intérieurement : « En déduisant les trois onces de mon capital, et en prenant du restant pour les frais d'une nuit d'amour ⁴, il en restera encore. » Puis, ayant réfléchi, il dit : « De l'argent tellement émietté et brisé, n'est pas beau à dépenser ; et en le produisant, les gens me mépriseront. Mais il me semble que cela vient juste à propos que je me trouve dans cette boutique d'essayeur ; pourquoi ne le lui ferais-je pas fondre en lingots, alors cela sentira son grand seigneur ⁵. »

Immédiatement il pesa dix onces et les fit fondre en un grand lingot d'argent pur. Puis il prit une once et huit mace ⁶, qu'il fit fondre en un petit lingot d'argent *syccé* ; ensuite il convertit le reste, au montant de quatre onces et p.071 deux mace ⁷, en un petit morceau. Puis, ayant mis de côté son capital, il s'acheta pour quelques mace d'argent des

¹ Dans le peson chinois on ne déplace point le contre-poids, mais on soulève le peson par des nœuds ou ficelles attachées, à différentes distances, à la barre.

² On sait que les Chinois ne possèdent point de monnaie en or ou en argent, ces métaux s'emploient au poids et on les hache en petits morceaux au fur et à mesure qu'on en a besoin, et qu'on pèse avec une balance ou un peson.

³ 121 francs, 28 centimes.

⁴ Litt. de saules et de fleurs.

⁵ Litt. cela sentira la coiffure royale (Koan-mien).

⁶ 13,64 francs.

⁷ 31,83 francs.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

souliers brodés, des bas propres et un chaperon à ornements grecs ¹ nouvellement plissé. Revenu à la maison, il prit ses habits et les lava bien proprement, acheta quelques bâtons de benjoin pour les parfumer et, ayant choisi un jour bien pur et beau, il se leva de grand matin pour faire sa toilette.

Quoiqu'il ne soit point un hôte riche, noble et brillant,
C'est pourtant un aimable garçon joyeux,

*

Lorsque Thsin-tchoung eut fait sa toilette bien proprement et convenablement, il cacha son argent dans sa manche. Ayant cadencé la porte de sa chambre, il se dirigea tout droit vers la maison de Madame Wang. En cet instant il n'était pas peu exalté ; mais arrivé à l'entrée de la porte, le sentiment de honte jaillissait de nouveau. Il réfléchit et dit :

— Toujours j'ai porté ma charge dans sa maison pour vendre de l'huile, et aujourd'hui je me change tout d'un coup en un coureur de filles. Comment oserai-je ouvrir la bouche ?

Juste au moment de son embarras, il entendit crier une porte. Madame Wang vint courir dehors, et voyant Thsin-tchoung, elle lui dit :

— Monsieur Thsin, pourquoi ne faites-vous pas aujourd'hui votre commerce ? Vous êtes si crânement toiletté aujourd'hui ; qu'allez-vous donc faire ?

Les choses étant arrivées à ce point, Thsin-tchoung put p.072 seulement s'avancer avec un front d'airain ², et faire son salut, de sorte que Madame ne put se dispenser de lui rendre sa civilité !

— Je n'ai rien autre chose, lui dit Thsin-tchoung ; que d'être venu à dessein pour présenter mes respects à Madame.

¹ Litt. au caractère Wan 卐 (dix-mille) ; caractère qui a la forme de ce qu'on appelle chez nous l'ornement grec, et qui n'est que le *Svastica*, ou signe de Bonheur, des Hindous.

² Litt. en vieillissant ses joues.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Cette commère était une vieille d'une longue expérience ¹, et quand elle voyait un visage, elle savait distinguer le teint ². Donc, lorsqu'elle vit que Thsin-tchoung s'était tellement toiletté et qu'il disait qu'il venait lui présenter ses respects — « à coup sûr, dit-elle, il a aperçu une des filles de ma maison, avec laquelle il veut passer une nuit, ou bien la voir dans une chambre. Or, quoiqu'il ne soit point un Dieu ³, c'est pourtant des légumes quand on l'aura logé dans un panier, et c'est un crabe quand on l'aura pris dans une corbeille. Si je lui filoute sa monnaie, et que je prenne son argent pour m'acheter des oignons et des légumes, ça vaut tout autant. » Elle s'avança donc les joues entièrement remplies de souris et dit :

— Monsieur Thsin-tchoung, vous avez certainement quelque bon motif pour que vous veniez présenter vos respects à la vieille.

— J'ai quelque chose à dire, répliqua Thsin-tchoung, que je ne sais point si je dois avancer ou rétracter ; mais je n'ose desserrer les dents.

— Quel empêchement y a-t-il à le dire, reprit Madame Wang venez donc dedans, dans la salle de réception, me le raconter un peu.

p.073 Quoique Thsin-tchoung fut venu, comme vendeur d'huile, près de cent fois à la maison de Wang, pourtant les chaises de la salle de réception n'avaient pas encore fait connaissance avec ses parties postérieures. Mais aujourd'hui, à la première visite qu'il faisait, Madame Wang, arrivée à la salle de réception, ne put se dispenser de le placer comme hôte. Elle se tourna vers l'intérieur et cria pour le thé. Après quelques instants, une servante apporta du thé, et levant les yeux, voilà que c'était Thsin, le vendeur d'huile. Ne pouvant concevoir pour quelle raison Madame le traitait ainsi, elle baissa la tête en ricanant et en comprimant son rire. Madame Wang s'en apercevant, l'apostropha :

¹ Litt. de longues années.

² C'est-à-dire Elle savait lire dans le visage des gens.

³ Litt. un seigneur Boddhisatva tout-puissant.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Qu'est-ce que tu trouves à rire ? Ce n'est pas la manière de se comporter envers un hôte !

La servante comprima son rire, enleva les tasses de thé et partit. Puis Madame Wang commença à parler en lui demandant :

— Monsieur Thsin-tchoung, qu'est-ce que vous avez à dire à la vieille ?

— Je n'ai rien autre chose à dire, répondit Thsin-tchoung, hormis que je voudrais prier une des demoiselles de la maison de Madame de boire une tasse de vin avec moi.

— Il serait dur de dire, répliqua Madame Wang, que vous ne voudriez boire qu'un peu de vin et, à coup sûr, vous voudrez voir ¹. Vous êtes un honnête homme ; depuis quand donc avez vous été pris par ces transports voluptueux ?

— Je les ai chéris en effet, dit Thsin-tchoung, et cela ne date point d'un seul jour.

— Les quelques demoiselles de ma maison vous sont toutes p.074 connues, reprit Madame Wang ; mais je ne sais point laquelle vous désirez.

— De toutes les autres, répondit Thsin-tchoung, je ne veux point, et je désire seulement passer une nuit avec Mademoiselle la Reine-de-Beauté.

Madame Wang se dit : « Il se moque de moi. » Elle changea donc de mine et répliqua :

— Vous prononcez des paroles sans les mesurer, n'est-ce pas pour vous moquer de la vieille dame ?

— Je suis un honnête homme, répondit Thsin-tchoung ; comment oserais-je dire des sottises ?

¹ C'est-à-dire coucher.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Un tonneau à fumier a deux anses ¹, reprit Madame Kiou. Vous ne savez point peut-être le prix du corps de la belle enfant de ma maison ? Même en ruinant votre commerce d'huile ², vous n'auriez pas assez d'argent pour coucher une demi-nuit avec elle. Ne vaudrait-il pas mieux en choisir une autre pour satisfaire à vos transports ?

Thsin-tchoung retira la tête, et tirant la langue, il dit :

— Voilà bien se moquer des gens en voulant leur vendre ! Oserais-je demander combien de milliers d'onces il vous faut pour le prix d'une nuit avec Mademoiselle la Reine-de-Beauté de votre maison ?

Lorsque Madame Kiou vit qu'il plaisantait, sa colère se changea en gaîté ; elle fit un sourire et dit :

— Est-ce que j'exige tant ! j'exige seulement dix onces sycee ³, les autres dépenses pour le régal et les menus frais n'y étant point compris. p.075

— S'il en est ainsi, dit Thsin-tchoung, ce n'est pas une grosse affaire.

Il ôta de sa manche un gros lingot poli d'argent sycee luisant, qu'il donna à la commère en disant :

— Ce lingot pèse dix onces et est de bon aloi et de plein poids. Je prie Madame de le prendre.

Puis il prit encore un petit lingot qu'il donna également à la commère, disant encore :

— Ce petit lingot pèse deux onces, pour lequel je vous prie de préparer un petit festin, espérant que Madame voudra bien arranger pour moi cette heureuse affaire. Je ne l'oublierai ni

¹ Proverbe chinois. Chaque pot a deux anses (Montaigne).

² Litt. en renversant le fourneau de votre trafic d'huile.

³ Nom particulier de l'argent pur. Le mot *Sycee* signifie *de Soie-fine*, comme nous dirions *d'un beau grain*.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

pendant ma vie, ni après ma mort, et après je vous serai obéissant et soumis.

Lorsque Madame Kiou eut vu ce lingot tout en argent, elle ne put plus se résoudre à le lâcher de ses mains ; mais craignant, qu'ayant noyé son capital dans un instant d'exaltation, il n'en eût plus tard des regrets dans son cœur, elle voulait qu'il dît son dernier mot, afin que tout fût en règle, et elle dit donc :

— Ces dix onces d'argent, vous qui êtes un courtier, vous ne les avez pas amassées facilement. Il faudrait donc réfléchir trois fois avant d'agir ¹.

— Ma volonté est déjà décidée, répondit Thsin-tchoung ; et je ne veux point que vous, ma vieille dame, vous vous en inquiétiez.

Madame Kiou prit donc ces deux lingots d'argent, et les plaça dans sa manche, en disant :

— Voilà qui est en règle ! Mais il y a encore un tas de difficultés.

— Madame est la maîtresse de la maison, répliqua Thsin-tchoung ; quelles difficultés y aurait-il donc ? p.076

— Ceux qui fréquentent la belle fille de ma maison, répondit Madame Kiou, sont tous des princes et des nobles, des richards et des puissants ; et ceux qui causent et plaisantent avec elle sont des lettrés savants. Il n'y a pas de boutons blancs ² qui la fréquentent. Ne verrait-elle donc point que vous êtes le courtier, M. Thsin ? et comme tel voudra-t-elle vous recevoir ?

— J'ai la confiance que Madame voudra bien arranger cette affaire par quelque tour ou artifice, dit Thsin-tchoung. Alors je n'oserai oublier votre grande faveur.

¹ Proverbe chinois.

² Le bouton blanc sur le chapeau est le signe distinctif des emplois du Gouvernement les plus minimes.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Lorsque Madame Kiou vit qu'il était complètement déterminé, elle fronça les sourcils et un expédient lui vint à l'esprit. Elle ouvrit donc la bouche et dit :

— La vieille a déjà trouvé un expédient pour vous ; mais aurez-vous de la chance ? Si cela réussit, vous n'avez pas besoin de vous réjouir, et si cela ne réussit point, il ne faut point vous fâcher. La Belle a été hier dans la maison de l'Académicien Li ¹ pour boire du vin avec lui, et n'est pas encore revenue. Aujourd'hui c'est le seigneur Hoang ² qui s'est engagé à la mener promener sur le lac. Demain c'est une compagnie de voyageurs élégants de Tchang-chan ³ qui l'ont invitée à faire ensemble des vers. Après-demain c'est le fils de M. Han, le Président ⁴, qui a déjà envoyé plusieurs jours d'avance les frais d'un festin, qui sera ici. Venez donc voir le jour qui suit le dernier. J'ai encore à vous dire quelque chose ! Pendant ces quelques jours vous ne devez p.077 pas venir chez moi vendre de l'huile, afin de maintenir d'abord votre crédit. J'ai encore quelque chose à vous dire ! Vous vous êtes habillé entièrement en habit et robe de toile, et vous ne ressemblez nullement à un visiteur de la haute classe. Quand vous reviendrez, vous les changerez pour des vêtements de fine lustrine. Nous ferons ainsi afin que les filles ne découvrent point que vous êtes Monsieur Thsin. La vieille dame voudra bien mentir pour vous.

— J'ai tout compris, dit Thsin-tchoung.

Après ces mots il prit congé et sortit par la porte. Il cessa pendant ces trois jours son commerce, et n'alla point vendre d'huile. Il entra dans un mont-de-piété et s'acheta un habit de lustrine fait, moitié neuf et pas trop usé, dont il se revêtit. Puis, il alla se promener oisivement

¹ Prune.

² Jaune.

³ Actuellement la ville de Kin-hoa, près de Hang-tcheou.

⁴ Président d'un des six ministères à Peking.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

dans les rues et carrefours, pour s'exercer et s'accoutumer à une tenue élégante. Oui ! c'est ainsi :

Quand on ne connaît pas encore les us et façons du parc-à-fleurs ¹,
Il faut d'abord s'approprier les habitudes et les manières des
Confucianistes.

*

Je ne dirai point comment il passa ces trois jours ; mais le quatrième jour il se leva de très bonne heure, et se rendit à la maison de Madame Wang. Comme il était parti trop tôt, la porte n'était pas encore ouverte. Il songea donc à faire un tour, puis à revenir. Mais comme sa toilette était cette fois si extraordinaire et étrange, il n'osa point aller au monastère des Félicités brillantes, craignant que les religieux ne le montrassent au doigt. Il se dirigea donc vers la pièce d'eau des Dix-Vues, et s'y promena pendant un long espace ^{p.078} de temps. Lorsqu'il fut de retour, la porte de Madame Wang était déjà ouverte ; mais devant la porte étaient encore postés un palanquin et des chevaux, tandis, qu'en dedans de la porte, il y avait un grand nombre de valets qui étaient assis là oisivement. Quoique Thsin-tchoung fut honnête, pourtant il était au fond de son cœur rusé et fin. Il n'entra donc point par la porte, mais il fit tristement signe à un des palefreniers, et lui demanda :

- De quelle maison sont ce palanquin et ces chevaux ?
- Ce sont les gens de la préfecture de Han qui viennent chercher le jeune Monsieur, lui répondit le palefrenier.

Thsin-tchoung comprit alors que c'était le fils de M. Han qui avait passé la nuit et qui, en ce moment, n'avait pas encore pris congé. Il se retourna donc et se rendit à une auberge, et après avoir pris un peu de thé et de riz déjà préparé, et s'être assis pendant un instant, il revint à la maison de Wang pour prendre des informations. Il vit alors que le palanquin et les chevaux devant la porte étaient déjà partis.

¹ C'est-à-dire les maisons-de-joie.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Au moment où il entrait par la porte, Madame Wang vint à sa rencontre et lui dit :

— La vieille est très coupable : mais aujourd'hui encore il n'y a rien à faire. Le fils de M. Han vient justement de l'emmener avec lui à la "Ferme orientale" ¹ pour jouir de la vue des premiers abricotiers. Comme c'est un habitué, la vieille n'a pas osé s'opposer à lui et le retenir. Je les ai entendus dire aussi qu'ils veulent aller demain au monastère de la Retraite spirituelle ² pour y chercher un professeur de jeu de dames, et p.079 jouer aux dames avec lui. Le seigneur Thsi a aussi déjà promis deux ou trois fois de venir, et comme celui-là est le propriétaire de ma maison, je ne puis non plus le refuser. Quand il vient, il reste quelquefois trois jours ou cinq jours avant de s'en aller ; de sorte que moi-même je ne saurais en fixer le jour. Monsieur Thsin, si vous voulez toujours la voir, il faut encore vous refréner patiemment et attendre quelque temps. Mais, en cas contraire, je vais vous rendre votre noble cadeau de l'autre jour, duquel je n'ai pas encore touché un milligramme.

— Je crains seulement que Madame ne veuille point m'aider, dit Thsin-tchoung. Car si je ne perds rien au délai, je veux attendre avec plaisir pendant dix mille années.

— S'il en est ainsi, reprit Madame Wang, la vieille veut bien vous guider.

Thsin-tchoung voulait justement se lever pour prendre congé, quand Madame Wang dit encore :

— Monsieur Thsin, la vieille a encore quelque chose à vous dire : la prochaine fois que vous viendrez prendre des informations, il ne faut pas venir de si bonne heure ; mais

¹ Toung-tchang,

² Ling-yin, 靈隱.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

arrivez environ à quatre heures ¹ et je vous donnerai alors l'avis véritable s'il y a des hôtes ou s'il n'y en a point. Plus tard vous viendrez, mieux cela vaudra. Ceci est un excellent expédient de la vieille, et vous ne devez pas vous fâcher contre moi à tort.

Thsin-tchoung répéta plusieurs fois :

— Comment oserais-je ! comment oserais-je ! p.080

Ce jour-là Thsin-tchoung n'alla point trafiquer ; mais le lendemain il arrangea sa charge d'huile et alla en d'autres endroits faire son commerce, et ne passa point par la route de la porte de l'Étang-des-Monnaies. Mais chaque jour, après avoir terminé son commerce, il faisait, vers le soir, une toilette propre et élégante, et se rendait à la maison de Madame Wang-kiou pour prendre des informations. Mais il ne put rien faire, et il courut en vain pendant plus d'un mois.

Un jour cependant, le quinze de la 12^e lune ², après qu'une grande chute de neige avait justement cessé, et qu'un vent d'ouest avait passé dessus, la neige accumulée s'était transformée en glace, et il faisait bien froid. Pourtant il était content que la terre fut sèche et friable. Donc, après que Thsin-tchoung eut trafiqué pendant la plus grande moitié du jour, il fit comme auparavant sa toilette et alla encore aux informations. Madame Wang-kiou vint au devant de lui, le visage souriant à la lui pincer, et dit :

— Aujourd'hui vous avez déjà quatre-vingt-dix-neuf pourcent de chance ³.

— Qu'est-ce qui manque donc à ce seul pourcent ? ⁴ demanda Thsin-tchoung.

¹ Litt. vers la moitié de la planchette Chin. Chin est la 9^e des 12 heures doubles chinoises, et dure de 3 à 5 heures de l'après-midi. En Chine, on suspend, après chaque heure double écoulée, au dehors de la porte des bâtiments publics, une planchette qui indique l'heure qu'il est. De même comme chez nous, l'horloge de l'hôtel de ville indique l'heure.

² Environ mi-janvier.

³ Litt. Votre chance a déjà neuf décigrammes et neuf centigrammes.

⁴ Litt. que manque-t-il à ce seul centigramme ?

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Ce seul pourcent, répondit Madame Wang-kiou c'est que la personne principale n'est pas encore à la maison.

— Reviendra-t-elle ? dit Thsin-tchoung.

— Aujourd'hui, répliqua Madame Wang-kiou, elle est allée jouir du spectacle de la neige dans la maison du Lieutenant-Général Yu. Le banquet a été préparé dans un bateau sur le lac.

p.081 Mais le lieutenant-général Yu est déjà un vieillard septuagénaire, et la galanterie n'est plus de son fait. Aussi m'a-t-il dit qu'il la ramènerait vers le crépuscule ¹. Venez donc seulement dans la chambre nuptiale pour boire une tasse de vin aphrodisiaque ² et pour l'attendre à votre aise.

— Madame voudra-t-elle prendre la peine de me montrer le chemin ? dit Thsin-tchoung.

Madame Wang conduisit Thsin-tchoung par des couloirs sinueux et tortueux, à travers plusieurs chambres, jusqu'à un certain endroit qui n'était point une chambre à étage, mais une maison de plain-pied à trois appartements bien hauts et aérés. L'appartement à gauche était une chambre d'attente pour la servante ; mais il y avait un lit, un banc, une table, des chaises, etc., et il était installé pour pouvoir faire coucher un visiteur. L'appartement à droite était la chambre à coucher de Mademoiselle la Reine-de-Beauté. Elle était fermée à clef, et de chaque côté de cet appartement se trouvait une antichambre ³. Au centre, au dessus des sièges pour les visiteurs, était suspendu un tableau d'un maître célèbre, représentant un paysage ⁴. Sur la table des parfums, était une cassolette de Pó-chan ⁵ en bronze antique, dans laquelle brûlaient des tablettes d'encens d'ambre gris ⁶. De chaque côté

¹ Litt. les nuages jaunes.

² Litt. Excite-volupté-vin (*Tang-foung-tsieou*).

³ Litt. Une oreille-chambre.

⁴ Litt. Monts et Eaux. (*Chan-choui*).

⁵ Voyez la [note X](#) à la fin du volume.

⁶ Litt. de salive de dragon.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

se trouvaient des livres, des gravures, et étaient placées quelques curiosités antiques. Sur les murs étaient collées plusieurs poésies originales. p.082

Thsin-tchoung avait honte de ne pas être un homme lettré, et n'osa point les regarder attentivement, mais il pensa en lui-même : « Si les appartements extérieurs sont déjà si élégants, l'arrangement de la chambre intérieure doit être splendide et magnifique. Cette nuit tout cela sera à mon service, et dix onces pour une nuit ne sont pas trop. »

Madame Wang céda à Thsin-tchoung le siège de l'hôte, et s'assit elle-même sur le siège du maître pour lui tenir compagnie. Après quelques instants, une servante apporta une lampe. Elle avança aussi une table pour huit personnes ¹, six plats de fruits frais de la saison et une boîte à compartiments ². Le parfum de ces délicatesses, ainsi que d'une liqueur délicieuse, vous frappait déjà avant d'y avoir mis les lèvres.

Madame Wang prit une coupe, et lui dit pour l'encourager :

— Aujourd'hui toutes mes jeunes filles ont un hôte, et la vieille doit donc vous tenir compagnie elle-même. Je vous prie d'ouvrir votre cœur ³ et de boire joyeusement quelques coupes.

Thsin-tchoung n'avait au fond pas une haute capacité absorbante, et puis, comme il avait au cœur l'affaire principale, il ne but qu'une demi-tasse. Après avoir bu une seule fois, il refusa et ne but plus. Madame Wang dit :

— Monsieur Thsin, je pense que vous avez faim ; prenez un peu de riz et buvez encore du vin.

La servante lui offrit alors du riz blanc comme des flocons de neige ; et pendant qu'il mangeait de l'un, elle servait autre chose qu'elle plaça

¹ Litt. La table des huit génies, c'est-à-dire pour quatre hommes et quatre femmes. Les huit génies s'appellent : Tchang-ko-lao, Li-tié-koai, Lan-tsai-ho, Han-siang-tsse, Li-toung-pin, Tsaou-kwó-kao, Ho-sien-kou, et Han-tchoung-li.

² Boîte dans laquelle on sert des confitures.

³ C'est-à-dire secouer sa tristesse.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

devant Thsin-tchoung : c'était une assiette de soupe à divers ingrédients ¹. p.083 La commère avait une haute capacité absorbante et ne prit donc point de riz, mais lui tenait compagnie pour le vin.

Thsin-tchoung ayant mangé un plat, déposa ses bâtonnets, quand Madame Wang lui dit :

— La nuit est longue ; prenez encore un peu.

Thsin-tchoung emplit encore un demi-plat. Puis la servante, tenant une lanterne, vint lui dire :

— L'eau du bain est chaude ; je prie Monsieur l'hôte de prendre son bain.

Thsin-tchoung était arrivé tout lavé et baigné, mais il n'osa point refuser, et il dut donc aller encore une fois à la salle de bain. Après s'être entièrement baigné avec du savon onctueux et de l'eau parfumée, il se rhabilla et rentra s'asseoir. Madame Wang donna l'ordre d'enlever le baquet à diner, mais de placer le vin sur un réchaud ². Les ombres crépusculaires avaient déjà disparu ; les cloches du monastère des Félicités brillantes avaient déjà toutes sonné ³ ; mais Mademoiselle Meï n'était pas encore de retour.

En quel endroit la belle personne poursuit-elle ses plaisirs et ses ris ?
L'amant qui attend regarde jusqu'à ce que ses yeux lui picotent.

*

Un commun adage dit : "un homme qui attend a le cœur impatient." Donc, lorsque Thsin-tchoung ne vit point revenir la courtisane chez elle, il devint fort mélancolique ; mais la commère racontait à tort et à travers ⁴ toutes sortes de contes grivois, en l'encourageant à boire.

p.084 Insensiblement encore une veille ⁵ de temps avait passé quand

¹ Un potage à la Julienne.

² Les Chinois boivent toujours le vin chaud.

³ Les vêpres, après lesquelles les religieux vont se coucher.

⁴ Litt. elle prit sept et elle prit huit pour parler. (Anglicé "to talk at six and seven".)

⁵ La nuit chinoise est divisée en cinq veilles de deux heures chacune, commençant à 7

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

on entendit au dehors un grand tapage... C'était mademoiselle la Reine-de-Beauté qui revenait à la maison. Une servante étant venue l'annoncer, Madame Wang se leva précipitamment et sortit pour aller au devant d'elle. Thsin-tchoung quitta également son siège et se tint debout, quand il vit que Mademoiselle Meï s'était considérablement enivrée : ses femmes de chambre la soutenaient et la firent entrer. Lorsqu'elle fut arrivée à l'entrée de la porte, et qu'elle vit de ses yeux obscurcis par l'ivresse les lampes et les bougies dans l'appartement resplendissant de lumière, ainsi que des coupes et des plats placés en confusion, elle arrêta ses pas et demanda :

— Qui est ici à boire du vin ?

— Mon enfant, dit Madame Wang, c'est ce monsieur Thsin dont je vous ai parlé l'autre jour ; voilà déjà longtemps qu'il vous a désirée dans son cœur, et qu'il a envoyé les cadeaux. Mais comme vous n'aviez pas le temps, il a ajourné sa visite depuis plus d'un mois. Or, comme vous êtes heureusement libre aujourd'hui, je l'ai retenu ici pour votre compagnie.

— Dans tout le district de Lin-ngan, répliqua mademoiselle Meï, je n'ai jamais entendu dire qu'il y eut quelque chose comme ce Monsieur Thsin ; je ne veux pas le recevoir.

Puis elle se tourna et se sauva. Madame Wang ouvrit ses deux bras et la retint précipitamment, disant :

— C'est un brave et bon garçon qui certainement n'abusera point de vous ¹.

Mademoiselle Meï ne put donc faire autrement que de se ^{p.085} tourner. Au moment où elle passait le seuil et entra par la porte de la chambre, elle leva la tête et jeta un regard sur cet individu, dont le visage lui semblait quelque peu familier. Mais comme elle était alors ivre, elle ne put se le rappeler si vite, et dit donc :

heures du soir et finissant à 5 heures du matin.

¹ En se vantant demain qu'il vous a possédée.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Madame ! Cet homme, je le reconnais ! Ce n'est pas un jeune homme renommé. Si je le reçois, on se rira de moi.

— Mon enfant, répliqua Madame Wang, celui-là c'est Monsieur Thsin qui a un magasin de soieries en dedans de la porte de la Fontaine d'or. Autrefois, du temps que nous demeurions près la porte de la Fontaine d'or, je pense que vous l'aurez rencontré ; c'est pour cette raison que son visage vous paraît familier. Vous ne devez point faire une bévue en reconnaissant les gens. Moi, j'ai vu qu'il est venu avec des intentions sincères, et comme je le lui ai une fois promis, je ne dois point manquer à ma parole. Ayez donc un peu d'égards pour moi ¹ et laissez lui vous déranger une nuit. Je comprends que j'ai tort, et demain je vous offrirai mes excuses.

Tout en parlant d'un côté, elle poussa de l'autre côté Mademoiselle Meï en avant par les épaules. Mademoiselle Meï ne put résister à Madame et fut donc obligée d'entrer dans la chambre et de le saluer. Oui ! c'est ainsi :

En mille cas il est difficile d'échapper à la bouche d'une femme
résolue ;

En dix mille cas il est difficile de s'esquiver des mains d'une femme
résolue ;

Accordé que vous ayez des milliers d'expédients,

Il vaut pourtant mieux courir sur les talons d'une femme résolue.

*

p.086 Thsin-tchoung avait entendu tout ce discours d'un bout à l'autre, mais il fit semblant de ne pas l'avoir entendu. Mademoiselle Meï se plaça à côté de lui après lui avoir souhaité le bonjour ², et regarda Thsin-tchoung attentivement, ce qui lui fit naître beaucoup de doutes. Elle n'était nullement contente dans son cœur, et se tut sans dire mot.

¹ Litt. Regardez le visage de Madame.

² Litt. après les dix mille félicités.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Ayant appelé la servante pour apporter du vin chaud, elle se versa une grande coupe. La commère se dit que c'était pour honorer son hôte ; mais elle la vida elle-même d'un trait, ce qui fit dire à Madame Wang :

— Mon enfant ! vous êtes déjà ivre ; buvez un peu moins !

Mais la belle ne voulait pas l'écouter et répondit :

— Je ne suis pas ivre !

Puis elle but l'une après l'autre plus de dix coupes. Voilà ce que c'est "le vin après le vin, l'ivresse dans l'ivresse." Sentant qu'elle ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, elle appela la servante pour ouvrir la chambre à coucher et allumer la lampe d'argent. Sans délier ses cheveux et détacher sa ceinture, elle se débarrassa d'un coup de pied de ses souliers brodés, et entra tout habillée dans son lit, s'y jeta et s'endormit. La commère, voyant que sa fille se comportait ainsi, n'en était nullement contente et dit à Thsin-tchoung :

— C'est toujours l'habitude de ma petite fille, et elle ne fait que ce qui lui vient à l'esprit. Mais je ne sais pas ce qui la possède aujourd'hui. Du reste, cela ne fait rien à votre affaire : n'en soyez donc point étonné.

— Comment oserais-je ? répliqua Thsin-tchoung.

La commère encouragea Thsin-tchoung à boire encore quelques coupes de vin, mais Thsin-tchoung ayant répété plusieurs fois qu'il en avait assez, la commère le fit entrer dans la chambre ^{p.087} à coucher. Elle se pencha à son oreille et lui fit la recommandation suivante :

— Celle-là est ivre, faites-le doucement.

Puis elle cria encore :

— Mon enfant ! lève-toi ! et ôte tes habits ; alors tu pourras bien dormir.

Mais mademoiselle Meï était déjà dans les rêves et ne répondit point du tout. La commère s'en alla donc, et après que la servante eut rangé les coupes et la vaisselle, et eut essuyé la table, elle cria :

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

- Monsieur Thsin, dormez bien !
- S'il y a du thé chaud, dit Thsin-tchoung, j'en veux un pot.

La servante ayant préparé un pot de thé bien fort, elle le porta dans la chambre, puis elle tira la porte après elle et alla se coucher dans l'antichambre.

Lorsque Thsin-tchoung regarda après Mademoiselle Meï, elle dormait profondément, le visage tourné vers le fond du lit, et ayant enfoncé la couverture damassée sous son corps. Thsin-tchoung songea qu'une personne ivre de vin est naturellement frileuse ; mais il n'osa point l'éveiller en sursaut. Tout d'un coup il vit, suspendue sur la balustrade, une grande courtepointe damassée de soie rouge. Il l'enleva doucement et en couvrit le corps de Mademoiselle Meï. Puis il releva la mèche de la lampe d'argent jusqu'à ce qu'elle brûlât clairement, et, ayant pris le pot de thé chaud, et ôté ses souliers, il monta dans le lit et s'approcha près du corps de Mademoiselle Meï. De la main gauche il serra le pot de thé sur son sein, et il plaça la main droite sur le corps de Mademoiselle Meï sans oser fermer un instant les yeux. Oui ! c'est ainsi : p.088

Il n'a pas encore pris la pluie et pressé sous les bras les nuages ¹,
Mais pourtant on peut dire qu'il s'est approché du parfum, et qu'il
s'est reposé sur le jade ².

Je vous raconterai maintenant que Mademoiselle Meï dormit jusqu'à minuit, quand elle s'éveilla et voulut se retourner ; mais elle sentait qu'elle ne pouvait pas vaincre la force du vin. Sa poitrine lui semblait comme surchargée ; elle se releva en s'aidant des mains et s'assit au milieu des couvertures, et penchant la tête, elle ne faisait qu'éructer. Thsin-tchoung se leva aussi précipitamment, car il comprit qu'elle allait vomir. Il déposa son pot de thé, et la frotta avec la main sur le dos pendant un long espace de temps. Mademoiselle Meï ne pouvait le

¹ Voyez la [note IV](#) à la fin du volume.

² Le sens de ce distique est : Quoiqu'il n'ait point encore fait l'amour avec elle, il repose pourtant près de son beau corps parfumé.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

retenir dans son gosier, et plus vite que je ne pourrais le dire ¹, Mademoiselle Meï dégorgea son gosier et vomit. Thsin-tchoung, craignant qu'elle ne salât le lit, fit bâiller la manche de son surtout ² et la tint devant sa bouche. Mademoiselle Meï, sans savoir ce qu'elle faisait, rendait tout entièrement d'une seule goulée. Après avoir vomi, elle refermait ses yeux et demanda du thé pour gargariser sa bouche. Thsin-tchoung descendit du lit, et se dépouilla avec précaution de son surtout qu'il déposa par terre. Il toucha au pot de thé, et il était encore chaud. Il versa donc une tasse de thé fort dont le parfum émanait, et la donna à Mademoiselle Meï. Mademoiselle Meï en but deux tasses de suite ; et quoiqu'elle sentît que sa poitrine était un peu plus libre et dégagée, pourtant son corps était encore las et fatigué ; elle retomba p.089 donc comme tantôt, et se tournant vers le fond, elle se rendormit.

Thsin-tchoung roula ensuite fortement la saleté qu'elle avait vomie dans sa manche, dans le surtout qu'il venait d'ôter, et le posa à côté du lit. Puis il remonta comme auparavant dans le lit et l'embrassa comme la première fois.

Mademoiselle Meï dormit d'un trait jusqu'à l'aube, puis elle s'éveilla. Elle se retourna et vit dormir à côté d'elle un homme.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle.

— Mon nom de famille, répondit Thsin-tchoung, est Thsin.

Mademoiselle Meï se rappela alors les événements de la nuit passée ; mais toute confuse et troublée, elle ne se les rappelait pas trop exactement, et dit donc :

— J'ai été bien ivre la nuit passée ?

— Vous n'étiez pas très ivre, répliqua Thsin-tchoung.

— N'ai-je pas vomi ? demanda-t-elle encore.

— Non ! répondit Thsin-tchoung.

¹ Litt. Le temps pour le dire est long — ce temps est vite.

² Litt. de son surplis de Tao ; c'est-à-dire la robe religieuse. La religion de Tao est celle professée par les sectateurs du célèbre philosophe Lao-tsse. Cette robe à en Chine la même vogue qu'avait autrefois chez nous l'ample surtout de Lord Raglan.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— S'il en est ainsi, répliqua Mademoiselle Meï, c'est bien !

Puis réfléchissant un instant, elle dit :

— Je me rappelle encore avoir bu du thé ; il est improbable que j'aie fait un rêve.

— Oui ! lui dit alors Thsin-tchoung : vous avez vomi. Quand j'ai eu vu que Mademoiselle avait bu beaucoup de coupes de vin, je me suis pourvu pour le cas où vous vomiriez, en prenant un pot de thé que j'ai tenu chaud dans mon sein. Mademoiselle demandant en effet du thé après avoir vomi, je lui en ai versé, et je rends grâce à Mademoiselle qu'elle ne l'ait point repoussé, mais qu'elle en ait bu deux tasses.

— Ah ! quelle saleté ! s'écria Mademoiselle Meï, grandement effrayée. Où ai-je vomi ? p.090

— Craignant que Mademoiselle ne salât le lit, répondit Thsin-tchoung, je l'ai reçu dans ma manche.

— Où est-ce maintenant ? demanda Mademoiselle Meï.

— Je l'ai roulé dans mon surtout que j'ai caché ici, répondit Thsin-tchoung.

— Ah ! quel dommage ! reprit Mademoiselle Meï. Voilà que j'ai abimé votre habit.

— C'est mon habit, dit Thsin-tchoung, et je suis heureux qu'il ait été mouillé par quelques gouttes de Mademoiselle.

Mademoiselle Meï, entendant ces mots, pensa en elle-même : « Quel homme prévenant c'est »... et dans son cœur elle était déjà à demi ¹ contente et joyeuse.

En cet instant le ciel était déjà resplendissant de lumière. Mademoiselle Meï se leva et descendit du lit pour aller quelque part. Puis, regardant Thsin-tchoung, elle se rappela avec effroi que c'était M. Thsin, le vendeur d'huile, et lui demanda immédiatement :

¹ Litt. pour 4 ou 5 parties. Les Chinois divisent tout décimalement.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Dites-le moi sincèrement ; qui êtes-vous ? et pourquoi avez-vous été ici la dernière nuit ?

— Ayant obtenu que Mademoiselle la Reine-de-Beauté s'abaisse à m'interroger, répondit Thsin-tchoung, le gamin oserait-il mentir ! Je suis en effet ce Thsin-tchoung qui vient toujours vendre de l'huile à la maison.

Lui ayant raconté ensuite minutieusement toute l'histoire comment il l'avait vue pour la première fois accompagnant un hôte, puis comment il l'avait vue monter en palanquin ; ensuite la violence des pensées passionnées de son cœur, et comment il avait amassé l'argent pour la voir :

— La nuit passée, j'ai pu m'approcher intimement, pendant la p.091 nuit entière, de Mademoiselle. Ceci c'est le bonheur de mes trois existences ¹. Mon cœur est plein, et mes désirs sont satisfaits.

Lorsque Mademoiselle Meï entendit ces paroles, sa sympathie augmenta encore, et elle dit :

— La nuit dernière j'ai été ivre, de sorte que je n'ai pu vous recevoir et que vous avez perdu pour rien tant d'argent ; n'en avez-vous point de regrets ?

— Mademoiselle est une fée du ciel, répondit Thsin-tchoung ; et je crains seulement que je ne sois incapable de vous servir. Si seulement, vous ne m'en voulez point, je serai déjà mille fois heureux. Comment oserais-je avoir des espérances inconvenantes ?

— Vous êtes un courtier, reprit Mademoiselle Meï, pourquoi n'avez-vous point gardé cet argent amassé pour nourrir votre famille ? Ici ce n'est point un endroit à fréquenter pour vous.

— Je suis tout seul, répondit Thsin-tchoung et je n'ai ni femme ni enfants.

¹ Voyez la note 2 à la page 62.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Quand vous serez parti aujourd'hui, reprit Mademoiselle Meï en inclinant la tête, reviendrez-vous un autre jour ?

— Comme j'ai passé une nuit intime avec vous pendant cette dernière nuit, je suis consolé pour toute ma vie, et comment oserais-je faire de nouveau des rêves insensés, répondit Thsin-tchoung.

« Il est difficile, pensa Mademoiselle Meï, de trouver un homme aussi excellent, qui est en outre fidèle, généreux et honnête, et qui, de plus, est aimant et prévenant ; qui cache le mal et relève le bien. Entre mille et cent, on trouverait difficilement un homme pareil. Quel dommage que ce soit un ^{p.092} homme du marché ¹. Si c'était un jeune homme du monde ², je voudrais de grand cœur m'offrir à lui pour le servir. »

Juste au moment où elle était plongée dans ces réflexions, la servante vint porter de l'eau à laver le visage, ainsi que deux jattes de soupe au gingembre ³. Thsin-tchoung lava son visage ; mais comme il n'avait pas ôté son chaperon pendant la nuit passée, il n'avait pas besoin de se peigner les cheveux. Ayant avalé quelques gorgées de soupe au gingembre, il voulait prendre son congé ; mais Mademoiselle Met lui dit :

— Restez encore un peu, si cela ne gêne point. J'ai encore un mot à vous dire.

— J'ai une profonde admiration pour Mademoiselle la Reine-de-Beauté, répliqua Thsing-tchoung ; et de rester un moment debout à côté d'elle est délicieux. Mais qui ne doit penser à ce qu'il est ? Que j'ai été ici la nuit passée est vraiment une grande hardiesse et je crains seulement qu'on ne vienne à le savoir, et que cela ne fasse du tort à votre nom odoriférant. Si je pars donc de bonne heure, ce sera le plus sûr.

¹ Litt. du puits-marché. Dans l'antiquité les marchés se tenaient près du puits commun.

² Litt. Un homme à habit et à chapeau.

³ On le boit au réveil, pour enlever l'odeur aigre de la bouche.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Mademoiselle Meï fit un signe de tête d'assentiment, et chassa la servante de la chambre. Puis, ayant ouvert précipitamment sa table de toilette, elle y prit vingt onces d'argent ¹ qu'elle donna à Thsin-tchoung en disant :

— La dernière nuit je vous ai causé de l'embarras : acceptez donc, en attendant, ces onces d'argent comme capital. Mais ne le dites à personne. p.093

Thsin-tchoung ne voulait point l'accepter, mais Mademoiselle Meï lui dit :

— La façon dont j'obtiens cet argent est très facile, et je vous dois cette bagatelle pour récompenser votre amour de cette nuit. Cessez donc d'être si obstinément modeste. Si vous manquez de capitaux, j'aurai occasion de vous aider encore quelque autre jour. Quant à cet habit souillé, j'appellerai la servante pour le laver bien proprement pour vous le rendre.

— Je n'oserais importuner Mademoiselle, dit Thsin-tchoung, de s'inquiéter de cet habit commun, que je puis laver moi-même. Mais ce n'est pas comme il faut que j'accepte votre don.

— De quoi parlez-vous donc ! répliqua Mademoiselle Meï...

et elle fourra l'argent dans la manche de Thsin-tchoung qu'elle fit pirouetter en le poussant.

Thsin-tchoung comprit qu'il serait difficile de refuser, et se vit donc forcé de l'accepter. Il fit une révérence profonde et ayant roulé le surtout souillé qu'il avait ôté, il sortit de la chambre. Passant devant la porte de la commère, la femme de chambre, qui le vit, cria :

— Madame ! Monsieur Thsin part !

Madame Wang était justement aux lieux, et cria :

— Monsieur Thsin ! pourquoi partez-vous si tôt ?

¹ 151 francs, 60 centimes.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— J'ai une petite affaire, répondit Thsin-tchoung ; un autre jour je viendrai expressément pour vous remercier.

Je ne vous dirai point comment Thsin-tchoung partit ; mais je vous raconterai que Mademoiselle Mei, quoique Thsin-tchoung ne la concernât nullement, n'était pas du tout contente après qu'il fut parti, et après qu'elle eut vu son cœur honnête. Tout ce jour, elle refusa les visiteurs sous prétexte que le vin lui faisait encore mal, et se reposa chez elle. Elle ne songea à aucun des milliers de garçons célibataires, et ne fit que songer ^{p.094} à Thsin-tchoung, auquel elle songea en effet le jour entier. Il y a quelques couplets qui en font foi :

Beau vengeur, tu n'es pas positivement un jeune homme qui fouit
les maisons fleuries ¹,
Tu es un courtier et un homme honorable.
Pouvais-je savoir que tu fusses si doux et si prévenant.
Tu connais mon cœur, tu connais mes pensées :
Je ne crois point que tu sois emporté ; et je crois que tu n'es point
un amant léger.
Combien de fois ne voulais-je point secouer mes pensées,
Et, sans m'en apercevoir, mes pensées renaissaient encore.

@

¹ C'est-à-dire un coureur de filles.

TROISIÈME PARTIE

@

Ce récit contient deux épisodes, et je vais vous raconter maintenant que Hing-kiouen de la maison du Père Tchou était devenu très intime avec Lan-hoa. Voyant que le Père Tchou était cloué au lit par sa maladie, ils ne se souciaient plus de lui, ni le craignaient-ils. Après que le Père Tchou se fut emporté plusieurs fois, ces deux-là se concertèrent pour accomplir un certain dessein, et, pendant une nuit sereine et profonde, ils plièrent bagage ¹ avec les capitaux de la boutique, et la paire fila bel et bien ² sans qu'on sût où ils étaient allés.

Le lendemain, à l'aube, quand le père Tchou s'en aperçut, il pria un voisin de publier l'annonce de sa perte. On chercha p.095 et s'informa pendant plusieurs jours, mais rien ne bougea. Il se repentit alors bien profondément de s'être laissé si injustement séduire par Hing-kiouen jusqu'à chasser Thsin-tchoung ; car maintenant "il vit à la longue le cœur de l'homme" ³.

— J'ai entendu dire que Tchou-tchoung a loué un logis sous le pont de la Paix universelle, et qu'il colporte de l'huile. Ne vaudrait-il pas mieux le reprendre chez moi comme auparavant, afin que j'aie un soutien dans ma vieillesse et à ma mort. Je crains seulement que le souvenir de son ressentiment ne soit présent à son cœur. Je m'en vais charger un voisin de lui conseiller en bon garçon de retourner à ma maison ; de ne songer qu'à mes bontés, et de ne pas se souvenir de mes torts.

Thsin-tchoung eut à peine entendu ces paroles, qu'il ramassa encore le même jour ses effets et les transporta dans la maison du Père Tchou.

¹ Litt. Ils roulèrent la natte ; en hollandais : zijne biezen pakken, (plier ses joncs).

² Voyez la [note XI](#) à la fin du volume.

³ Allusion au proverbe chinois : "Une longue route fait juger des forces d'un cheval, comme une affaire prolongée fait connaître le cœur de l'homme." Nous avons expliqué l'origine de ce proverbe dans le troisième volume des "Notes and Queries on China and Japan".

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Au moment où ils se revoyaient, ils étaient un instant peinés ; puis le Père Tchou donna la somme entière qu'il avait encore dans ses poches à Thsin-tchoung. Thsin-tchoung avait lui-même encore un capital de plus de vingt onces. Il rétablit donc la réputation du magasin, et s'assit au comptoir pour vendre de l'huile. Ensuite, puisqu'il se trouvait dans la maison de M. Tchou, il se nomma Tchou-tchoung et ne se servit plus de la marque Thsin. Un mois ne s'était pas écoulé, que la maladie du Père s'aggrava, et le traitement médical ne put le guérir.

Hélas ! Hélas ! quelle douleur ! Thsin-tchoung se frappa la ^{p.096} poitrine et était grandement affligé, comme si c'était pour son propre père. L'ayant mis dans son suaire et cercueil, et s'étant habillé de deuil, il fit pendant sept semaines quelques bonnes œuvres. Puis, comme les tombes des aïeux de la maison Tchou se trouvaient en dehors de la porte des Flots purs, Tchou-tchoung l'y enterra en se lamentant, faisant toutes choses selon les rites, de sorte que les voisins vantaient tous sa générosité et sa vertu. Après que cette affaire fut réglée, il rouvrit son magasin comme auparavant.

Autrefois ce magasin d'huile était un ancien établissement, où le commerce avait toujours été excellent. Mais comme Hing-kiouen avait raclé et écorché pour son propre profit, il avait fait détalé une quantité de chalands. Or, comme on voyait maintenant le jeune monsieur Tchou dans le magasin, qui ne voudrait point le favoriser ? et ainsi le commerce devint plus florissant encore qu'auparavant. Comme Tchou-tchoung était tout seul, il voulait chercher au plus tôt un assistant expérimenté. Or, il y avait un individu qui faisait métier de courtier, nommé Kin-tchoung. Un jour il amena soudainement un homme âgé de plus de cinquante ans. Or, cet homme était précisément ce M. Sin-chen qui demeurait dans le village de Ngan-loh en dehors de la ville de Piën-liang. Comme il avait fui vers le sud pour échapper aux désastres de cette année, et qu'il avait été séparé de sa fille Yao-khin, par l'attaque des troupes du gouvernement, époux et épouse avaient fui à droite et à gauche ¹. Ils avaient passé plusieurs années dans la plus grande

¹ Litt. fui vers l'orient et échappé vers l'occident.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

déconfiture ; puis, ayant appris que Lin-ngan était florissant, et que le peuple qui avait passé ¹ au sud p.097 s'était, pour la plus grande partie, établi là tranquillement, il craignait en effet que sa fille ne fût descendue là-bas, et il venait expressément pour la chercher et s'informer après elle ; mais il n'avait encore reçu aucune nouvelle d'elle. Il avait déjà entièrement vidé la bourse ² qu'il avait sur lui ; et comme il devait encore de l'argent pour son dîner ³, il avait été chassé de l'auberge pendant la journée entière, de sorte qu'il ne savait où donner de la tête. Par hasard il entendit Kin-tchoung parler du magasin d'huile de la maison Tchou où l'on cherchait un aide pour vendre de l'huile. Comme il avait tenu lui-même une boutique de détaillant ⁴, le trafic de l'huile était aussi de son ressort. En outre, le jeune monsieur Tchou était originaire de Piën-liang, de sorte qu'il était son pays. Pour ces raisons il pria Kin-tchoung de l'amener et de le recommander à lui.

Quand Tchou-tchoung l'eut minutieusement interrogé, le pays reconnut son pays, et sans le savoir il s'émut.

— Vous n'avez déjà point d'endroit où vous puissiez vous réfugier, restez donc tous les deux près de moi, mon vieil époux avec ta femme ; alors au moins vous demeurerez ensemble avec un compatriote ; et vous pourrez à votre aise chercher des nouvelles de votre fille, ou bien changer encore de résidence ⁵.

Ensuite il prit deux ligatures de sapèques ⁶ qu'il donna à p.098 Sin-chen pour payer l'argent de son dîner. Il amena aussi sa femme Madame Youen pour la présenter à Tchou-tchoung qui mit en ordre une chambre vide dans laquelle il installa tranquillement le vieux mari avec

¹ C'est-à-dire passe le fleuve Yang-tsse, au sud duquel se trouve la ville de Lin-ngan ou Hang-tcheou (Voyez la note 3 à la page 31).

² Litt. le ceinturon (Pouan-tchen) dans lequel les Chinois roulent leur argent.

³ Litt. riz.

⁴ Litt. une boutique des six rangées, c'est-à-dire une boutique où l'on vend les six espèces de commodités : le riz, la chandelle, le bois de chauffage, l'huile, le vin, le charbon de bois, etc.

⁵ En cas qu'il ne retrouvât point sa fille à Lin-ngan.

⁶ Chaque ligature contient mille sapèques. On sait que les Chinois enfilent leur monnaie, qui est trouée, à un brin de paille.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

sa femme. Ces deux-là s'appliquaient de tout leur cœur à l'aider dedans et dehors ; de sorte que Tchou-tchoung était très content et joyeux.

La lumière et les ténèbres sont comme un trait ; et, sans qu'on s'en aperçut, plus d'une année avait passé. Il y avait plusieurs gens qui, voyant que le jeune monsieur Tchou ne s'était pas encore marié quoiqu'il fut déjà d'âge ; qu'il était dans de bonnes affaires et qu'il était en outre un honnête homme, voulaient de grand cœur lui donner sans façons leur fille en mariage. Mais comme Tchou-tchoung avait vu la beauté parfaite de Mademoiselle la Reine-de-Beauté, celle qui était ordinaire ne lui donnait point dans l'œil, et il avait décidé dans son cœur qu'il voulait chercher une fille d'une beauté hors ligne, avec laquelle il voudrait bien alors se marier. Ainsi, il le différait d'un jour à l'autre. Oui ! c'est ainsi :

Quand on a vu l'immense océan, il est difficile de prendre (un ruisseau) pour de l'eau ;

Excepté sur la montagne enchantée ¹, il n'y a point de nuages.

*

Je vous raconterai encore que Mademoiselle Mei de la maison de Madame Wang-kiou était dans l'apogée de sa renommée, et jouissait de tous les plaisirs du matin jusqu'au soir ², de sorte que sa bouche se dégoûta en vérité des mets riches et doux, et que son corps méprisa les broderies. Quoiqu'il en fût ainsi, p.099 elle éprouvait à chaque instant quelque chose de désagréable. Tantôt c'étaient les jeunes gens qui laissaient le cours à leurs passions ou qui s'emportaient ; quand elle buvait du vinaigre et remuait la lie ³ ; tantôt, quand elle était malade ou avait été ivre, pas un seul ne la dorlotait à la troisième veille de minuit. Elle songeait alors aux bonnes qualités du jeune monsieur Thsin, et elle se fâchait qu'elle n'avait pas eu la chance de le rencontrer encore. Avec cela

¹ Wou-chan. Voyez la [note IV](#) à la fin du volume.

² Litt. se réjouissait le matin et avait du plaisir le soir.

³ C'est-à-dire qu'elle souffrait amèrement.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

la période de sa beauté ¹ se terminait, et il fallait bien changer.

Après un an, une certaine affaire commençait à poindre. Je vous dirai donc qu'il y avait dans la ville de Lin-ngan un certain jeune homme du nom de Wou-pah. Son père s'appelait Wou-yó et venait d'être nommé gouverneur de Fou-tcheou ². Ce monsieur Wou-pah était nouvellement revenu, après avoir suivi son père à son poste. Il possédait une énorme quantité d'or et d'argent, et avait toujours beaucoup aimé à jouer son argent et à boire du vin ; et il courait toujours d'une maison à l'autre ³. Ayant entendu parler de la renommée de Mademoiselle la Reine-de-Beauté, qu'il ne connaissait pas encore de face, il envoya plusieurs fois quelqu'un pour l'engager, voulant la voir une fois. Mais Mademoiselle Meï, ayant appris que son caractère n'était pas bon, ne désirait point le recevoir et elle le refusa sous quelques prétextes, et pas seulement une seule fois.

Ce monsieur Wou-pah était venu plusieurs fois en personne à la maison de Madame Wang avec quelques flâneurs, mais ne l'avait pas rencontrée du tout.

p.100 Un certain jour, quand l'époque du Tsing-ming ⁴ était arrivée, chaque famille allait balayer ses tombeaux et en chaque endroit on foulait la verdure. Comme Mademoiselle Meï avait joui la journée entière du printemps, elle était devenue lasse et fatiguée, et comme elle avait en outre laissé s'accumuler une énorme dette de poésies, et de dessins qu'elle n'avait pas encore terminés, elle donna l'ordre aux gens de la maison que si, par hasard, des visiteurs venaient, de les refuser tous en son nom. Ayant fermé la porte de sa chambre, elle alluma une cassolette d'encens délicieux, et disposa les quatre trésors littéraires ⁵. Juste au moment où elle levait le pinceau, elle entendit au dehors s'élever une rumeur... C'était monsieur Wou-pah, qui amenait

¹ Litt. de ses fleurs de pêcher.

² Capitale de la province de Foukien.

³ Litt. il courait et se mouvait sous trois tuiles et deux maisons.

⁴ Une des 24 époques de l'année, vers le 5 ou 6 Avril, époque quand on nettoie les tombes et sacrifie aux mânes des défunts.

⁵ La pierre à encre, l'encre, le pinceau et le papier.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

avec lui plus de dix valets féroces pour chercher Mademoiselle Meï pour une promenade sur le lac. Comme il vit que la commère lui dit chaque fois de retourner, il se conduisit comme un brigand dans le salon central, tapant sur les meubles et frappant le mobilier. Il arriva ainsi tout en vociférant devant la chambre de Mademoiselle Meï, mais vit alors que la porte de la chambre était fermée à clef.

Or, il y a toujours eu dans les maisons des courtisanes un moyen pour faire retourner les visiteurs. La fillette se cache dans sa chambre, mais ferme la serrure de la porte de sa chambre du dehors, afin de déconcerter les visiteurs qui en concluent qu'elle n'est point dedans. Les gens honnêtes se laissent tromper par cela et passent outre ; mais monsieur Wou était un habitué, et comment se serait-il laisser imposer par ce piège mesquin ?... Ayant ordonné à ses gens d'arracher la ^{p.101} serrure, il ouvrit la porte de la chambre d'un seul coup de pied. Mademoiselle Meï ne put se cacher et fut aperçue par le jeune noble qui, sans lui permettre de s'expliquer, ordonna à deux de ses gens de la prendre par la main à droite et à gauche et de la tirer de la chambre jusqu'en dehors de son appartement ; tandis qu'il vociférait et l'injurait désordonnément.

Madame Wang-kiou voulait aller au devant de lui pour lui faire des politesses et des représentations ; mais voyant que les circonstances n'étaient pas favorables, elle ne put faire autrement que de l'éviter. Tout le monde dans la maison, grands et petits, se cachèrent, de sorte qu'il n'y avait pas la moitié d'une ombre. Les valets féroces de la maison Wou tirèrent Mademoiselle Meï en dehors de la grande porte de la maison Wang ; et, sans se soucier que ses souliers arqués étaient étroits et petits, ils coururent en volant vers la grande route ; Monsieur Pah venant derrière, se glorifiant d'avoir obtenu sa volonté.

Ils arrivèrent tout droit à l'embarcadère du lac, où ils poussèrent Mademoiselle Meï dans une embarcation et lui lâchèrent enfin les mains.

Mademoiselle Meï, venue à sa douzième année dans la maison de Madame Wang, avait été élevée au milieu de soieries et de broderies,

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

et avait été nourrie, pour ainsi dire, avec des perles et des bijoux. Mais avait-elle jamais souffert une pareille insulte et dégradation !

Descendue dans l'embarcation, elle se tourna vers la proue du bateau et, couvrant sa figure, elle sanglota hautement. Monsieur Wou-pah ne dérida point son front et était dans une aussi grande fureur que Koan-yun-tchang lorsqu'il se rendit avec son seul couteau au rendez-vous ¹. Il prit une chaise et s'assit les regards tournés au dehors, tandis que ses valets féroces se tenaient debout à ses côtés. D'un côté il donna l'ordre de détacher l'embarcation, et de l'autre côté il récapitula tous ses torts ², et la nomma d'une haleine sans cesser :

— Petite créature méprisable ! petite souche de p... ! tu ne veux point qu'on t'élève ! Si tu pleures encore, je te rosserai !...

Mais comment Mademoiselle Meï l'aurait-elle craint ?... elle ne cessa de pleurer.

Lorsque l'embarcation était arrivée au pavillon qui se trouvait au centre du lac, Monsieur Wou-pah donna l'ordre de placer le panier de provisions dans le pavillon, dans lequel il monta le premier. Puis il ordonna à ses gens :

— Appelez-moi cette petite créature méprisable pour boire du vin avec moi.

Mais Mademoiselle Meï se cramponna à la balustrade, car elle ne voulait point y aller, et ne faisait que crier et sangloter.

Monsieur Wou-pah sentit aussi que cela avait mauvaise grâce, et ayant bu tout seul quelques tasses de vin fade, il fit enlever, et redescendit lui-même dans l'embarcation pour entraîner lui-même Mademoiselle Meï. Mais Mademoiselle Meï trépigna des deux pieds, et ses clameurs augmentaient encore en diapason, de sorte que Monsieur Pah ordonna en grande fureur à ses valets féroces de lui arracher ses aiguilles de tête et ses boucles d'oreille. Mademoiselle Meï, la tête échevelée, sauta sur la

¹ Allusion historique à une épisode du célèbre roman historique San- koue-tchi (Voyez la [note XII](#) à la fin du volume).

² "Il se remit à compter un et à compter deux" (Sou yí sou eul tí fá tsó).

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

proue du bateau, afin de se précipiter dans l'eau ; mais elle fut retenue par les valets de la maison, tandis que le jeune noble s'écria : p.103

— Rebut que tu es ! ce n'est point que je craigne que tu ne l'accomplisses point ; car même si tu en mourrais, cela ne me coûterait que quelques onces d'argent et ce n'est pas une grosse affaire. Mais si tu sacrifies ta vie, c'est un péché ¹. Quand tu auras fini de crier et de sangloter, je te laisserai retourner, et je ne te ferai point de mal.

Lorsque Mademoiselle Meï entendit ces paroles qu'il la laisserait retourner, elle cessa en effet ses pleurs. Monsieur Pah ordonna de conduire l'embarcation au dehors de la porte des Flots purs, vers un endroit écarté et tranquille. Là, il ôta les souliers brodés à Mademoiselle Meï, et enleva les bandages de ses pieds, découvrant de la sorte deux Lys dorés ² ressemblant à deux bourgeons de bambou de jade. Puis il ordonna à ses valets féroces de la porter sur la berge, en vociférant :

— Petite créature méprisable, cours toi-même à ta maison, si tu peux. Je ne te donnerai personne pour t'accompagner !

Ayant dit ces paroles, il démarra au moyen d'un seul coup de perche et se dirigea derechef vers le milieu du lac. Oui ! c'est ainsi :

Il est arrivé qu'on a brûlé le luth ³ et qu'on a cuit la cigogne ⁴ ;
Mais combien de gens savent chérir le jade et aimer le parfum ? ⁵.

*

p.104 Mademoiselle Meï, avec ses pieds nus, ne put guère marcher un pouce de chemin. Elle y songea que ses talents et sa beauté étaient parfaits, et qu'elle n'avait essuyé ce mépris et ce dédain, que parce

¹ Pah ne veut point se rendre coupable de sa mort et c'est pour cette raison qu'il l'empêche de se noyer.

² Les petits pieds des femmes chinoises sont nommées délicatement Lys dorés (Voyez la [note XIII](#) à la fin du volume).

³ Voyez la [note XIV](#) à la fin du volume.

⁴ Voyez la [note XV](#) à la fin du volume.

⁵ Le jade et le parfum désignent une belle femme. Le sens de ce distique est que beaucoup de gens se perdent par un amour insensé, parce qu'il y en a peu qui sachent aimer véritablement.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

qu'elle était tombée dans la fange ¹.

« Autrefois j'ai noué, sans nécessité, connaissance avec tant de princes et d'hôtes illustres, et dans ma détresse je ne puis me servir d'aucun. Ayant essuyé une pareille ignominie, quelle figure ferai-je en revenant ? La mort ne serait-elle pas plus sublime ? Seulement, si je meurs, j'éteindrai le peu de réputation que j'ai. Mais c'est en vain que je jouis d'une grande renommée ; car, dans les circonstances actuelles, une femme de village me semble douze fois supérieure. Mais tout cela vient de la bouche fleurie de Madame Lieou-sse, qui m'a séduite à tomber dans ce trou et à couler dans ce fossé ; et voilà où j'en suis arrivée aujourd'hui !... Depuis l'antiquité les beautés ont été malheureuses, mais elles ne l'étaient pas toujours autant que moi. »

Plus elle réfléchissait, plus elle sentait de l'amertume, et elle éclata en grands sanglots...

Dans toutes choses il y a du hasard, et juste à propos Tchou-tchoung était sorti ce jour par la porte des Flots purs, pour aller au tombeau du Père Tchou. Ayant sacrifié et balayé, il ramassa les ustensiles de sacrifice et les déposa dans un bateau ; puis il retourna lui-même à pied. En passant par là, il entendit le bruit de sanglots, et s'avançant pour voir, quoique ses cheveux fussent en désordre et sa figure souillée, pourtant il n'y avait jamais eu deux de ces visages de jade et de ces faces fleuries, et comment donc ne l'aurait-il pas reconnue ? Alarmé, il s'écria : p.105

— Mademoiselle Hoa-kouei, comment vous trouvez-vous dans un pareil état ?

Mademoiselle Meï, entendant cette voix familière au milieu de ses lamentations et de ses pleurs, cessa ces cris et regarda, et, en effet, c'était le jeune monsieur Thsin si aimant et prévenant. En cet instant il semblait à Mademoiselle Meï qu'elle voyait un parent, et

¹ Litt. dans le vent et la poussière, c'est-à-dire dans les fanges de la prostitution.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

involontairement elle déchargea son cœur et vomit son fiel, et lui raconta et expliqua toute l'affaire. Thsin-tchoung en était tout à fait affligé et versait aussi des larmes à cause d'elle. Il portait dans sa manche un mouchoir de crêpe blanche, d'environ cinq pieds de longueur, qu'il en retira et déchira par le milieu, et qu'il offrit à Mademoiselle Meï pour en envelopper ses pieds. Avec ses propres mains il essuya ses larmes et arrangea pour elle sa chevelure noire et soyeuse ¹. Puis il la consola doucement à plusieurs reprises par de bonnes paroles, et après avoir attendu jusqu'à ce que Mademoiselle Meï eût cessé de pleurer, il s'empressa d'appeler un palanquin fermé ², et ayant prié Mademoiselle Meï de s'asseoir dedans, il prit lui-même les devants et la ramena tout droit à la maison de Madame Wang-kiou.

Madame Kiou, n'ayant eu aucune nouvelle de sa fille, avait été prendre des informations aux quatre coins, et juste au moment de son inquiétude et de son agitation, elle aperçut le jeune monsieur Thsin qui lui ramenait sa fille. C'était en effet comme s'il lui ramenait une perle qui brille la nuit ; et comment donc n'aurait-elle pas été joyeuse ? D'autant plus que, depuis quelque temps, la commère n'avait point vu Thsin-tchoung porter de l'huile à sa porte, et qu'elle avait souvent entendu dire dans le monde qu'il avait succédé au magasin et ^{p.106} à l'affaire de la maison, et qu'il avait les mains libres ³. Son influence n'était donc plus la même chose en comparaison de celle des jours passés, et elle se frotta donc naturellement les yeux ⁴ pour lui faire accueil. Puis, voyant l'état dans lequel se trouvait sa fille, elle en demanda la cause ; et ayant appris quelle grande amertume sa fille avait dû boire et qu'elle avait à rendre grâces au jeune monsieur Thsin de tout, elle s'inclina, et le remercia profondément, et chercha du vin pour le régaler. Le soleil inclinait déjà vers son coucher, et Thsin-tchoung, qui avait bu peu à peu plusieurs coupes, se leva pour prendre

¹ Litt. sa soie noire.

² Litt. chaud.

³ Litt. que ses mains et sa tête étaient vivantes et remuantes, c'est-à-dire qu'il était riche.

⁴ Koua-mo, se frotter les yeux pour mieux voir, comme on le fait quand on regarde une personne de grand nom ou de haute naissance.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

congé. Mais comment Mademoiselle Meï aurait-elle pu le laisser aller ?

— Il y a déjà quelque temps, dit-elle, que mon cœur est à vous, et je regrettais de ne pouvoir arriver à voir votre visage. Aujourd'hui je ne vous laisserai certainement point aller les mains vides.

La commère aussi le retenait poliment... La joie de Thsin-tchoung dépassait ses espérances. Pendant cette nuit Mademoiselle Meï joua de la flûte, pinça sa guitare, chanta et dansa. Elle s'efforça à épuiser les talents de sa vie entière pour les offrir à Thsin-tchoung. Il semblait à Thsin-tchoung qu'il faisait un rêve délicieux en errant parmi les immortels. Il jouissait jusqu'à ce que son âme s'égarât et que ses sens se dissipassent ; ses mains gesticulaient et ses pieds s'agitaient. Au plus profond de la nuit, rassasiés de vin, les deux se prirent par la main et se rendirent à la chambre à coucher. p.17 Nous n'avons pas besoin de vous parler des délices et de la plénitude de leur amour ¹ :

L'un était un jeune homme en pleine vigueur ;
L'autre était une fille exercée à l'amour ;
De ce côté il racontait les pensées qu'il avait chéries pendant trois ans,
Et de combien de rêves ardens et de songes pénibles il s'était consumé ;
De l'autre côté elle racontait ses réflexions et pensées d'une année,
Et comment elle se réjouissait du bonheur d'être collée à sa peau et
à sa chair.

L'un la remerciait que, pour l'avoir une fois caressée, il était uni avec
elle pour cette fois, et qu'elle ajoutait faveur sur faveur ;
L'autre le remerciait que cette nuit était plus parfaite que l'autre
nuit, et qu'il avait donc augmenté l'amour par l'amour.

.
. ²

On peut rire qu'un rustre ³ jette pour rien du tout ses capitaux,
Pour faire réussir le jeu voluptueux d'un enfant ⁴.

¹ Litt. de l'affaire des nuages et des pluies (Voyez la [note IV](#) à la fin du volume).
² Nous passons ces deux vers qui offenseraient les oreilles délicates du lecteur européen.
³ Litt. un villageois, c'est-à-dire le seigneur Wou-pah.
⁴ C'est-à-dire Thsin-tchoung.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

*

Après avoir complété leur jouissance ¹, Mademoiselle Meï dit :

— J'ai quelques mots à vous dire qui proviennent du fond de mon cœur et de mes entrailles, et que vous ne devez point repousser.

— Si vous voulez disposer de moi Mademoiselle, répliqua Thsin-tchoung, je n'ai rien à vous refuser, même si je devais sauter dans l'eau bouillante ou marcher par dessus le feu. Comment oserais-je donc vous repousser ? p.108

— Je veux me marier avec vous, dit Mademoiselle Meï.

— Quand Mademoiselle aurait eu le choix entre dix mille personnes ², répondit Thsin-tchoung en riant, je n'y aurais jamais compté qu'il tombât sur ma tête. Cessez donc de vous moquer de moi, et de gêner injustement vous-même mon dîner ³.

— Mes paroles sont vraies et sincères, répliqua Mademoiselle Meï ; comment pouvez-vous donc parler de ces deux mots se *moquer* ? A ma quatorzième année j'ai été enivrée par la commère et déflorée, et depuis ce temps j'ai cherché à me marier ; mais comme je n'avais pas encore rencontré quelqu'un que je connusse bien, et que je ne savais pas encore distinguer les bons d'avec les méchants, je craignais de me tromper dans la grande affaire de la vie entière. Plus tard, quoique j'eusse beaucoup de connaissances, c'étaient tous des individus riches et huppés et des amateurs de vin et de femmes, qui ne connaissaient que les gaies pensées d'acheter le sourire et de poursuivre le plaisir ; et lequel d'eux avait le cœur sincère qui chérit le jade et aime le parfum ? ⁴...

¹ Litt. Les nuages et les pluies ayant cessé (Voyez la [note IV](#) à la fin du volume).

² Litt. Quand Mademoiselle se marierait avec dix-mille personnes.

³ C'est-à-dire de gêner par une raillerie mon plaisir actuel.

⁴ Voyez la note 5 à la page 103.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

De tous ceux que j'ai vus, il n'y a que vous qui soyez un gentilhomme franc et sincère ; et en outre j'ai appris que vous n'avez pas encore pris femme. Si vous ne dédaignez donc point ma condition abjecte de fille de plaisir¹, je voudrais de grand cœur élever le plateau à la hauteur de mes sourcils² et vous l'offrir jusqu'à ce que ma tête soit blanchie³. Mais si vous me p.109 désapprouvez, je me tuerai demain devant vous avec une écharpe blanche de trois pieds pour vous prouver la sincérité de mon cœur ; car cela vaudra mieux que si j'avais été tuée hier par la main de ce rustre, et que j'eusse perdu mon nom et ma réputation, et provoqué les railleries du monde...

Ayant prononcé ces paroles, elle éclata en sanglots.

— Mademoiselle ! s'écria Thsin-tchoung, cessez de vous affliger. Je viens d'obtenir l'amour non mérité de Mademoiselle, que je n'aurais pu trouver si je l'avais cherché depuis le ciel jusqu'à la terre. Comment oserais-je donc le repousser ?... C'est seulement que Mademoiselle a une renommée qui vaut mille pièces d'or, et que ma maison est pauvre et mes forces minimales. Comment donc l'arrangerai-je ? car mes forces ne s'accordent point avec mes désirs.

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua Mademoiselle Meï. Je ne veux point vous le cacher. J'ai justement en vue de l'affaire du mariage amassé et accumulé expressément d'avance quelques effets, que j'ai mis en dépôt hors de la maison. Ne vous inquiétez donc pas le moins du monde des frais de ma rançon.

— Mademoiselle se rachètera donc elle-même, dit Thsin-tchoung. Mais vous avez toujours été accoutumée à de hautes salles et à une vaste demeure, et vous jouissez d'habits

¹ Litt. de fumée et de fleurs.

² C'est-à-dire vous servir respectueusement. (Voyez la [note XVI](#) à la fin du volume).

³ C'est-à-dire jusque dans ma vieillesse.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

élégants et de mets délicieux. Comment donc pourrez-vous vivre dans ma maison ?

— Je me contenterai volontiers de vêtements de toile et de mets grossiers jusqu'à ma mort, répliqua Mademoiselle Meï.

— Quoique Mademoiselle soit dans cette disposition, reprit Thsin-tchoung, je crains pourtant que Madame ne soit pas d'accord.

— J'ai un moyen, répondit Mademoiselle Meï : C'est comme p.110 cela et comme cela, et de telle et telle manière...

et les deux causèrent ainsi ensemble jusqu'à l'aube.

*

Mademoiselle Meï avait jadis placé en dépôt ses coffres et ses paniers dans la demeure de l'académicien Hoang, chez le fils du président Han, et chez le fils du lieutenant-général Thsi, tous des gens de sa connaissance. Mademoiselle Meï, prétendant donc qu'elle en avait besoin, les reprit successivement et s'arrangea secrètement avec Thsin-tchoung pour les recevoir et les placer dans sa maison. Puis elle monta en palanquin et se fit porter à la maison de Madame Lieou-tsse pour l'informer de l'affaire de son mariage.

— Je vous ai parlé déjà l'autre jour de cette affaire, dit Madame Lieou ; c'est que vous êtes encore bien jeune, et puis je ne sais point avec qui vous voulez vous marier.

— Ma tante, répondit Mademoiselle Meï, ne vous souciez point qui cela est. Je ne puis faire moins que de suivre les paroles de ma tante : « C'est un mariage sincère, un mariage joyeux, un mariage indissoluble, et ce n'est point une de ces affaires qui ne sont ni sincères ni hypocrites, et qui ne sont ni indissolubles ni dissolubles. » Je désire seulement que vous veuillez ouvrir la bouche, car alors je ne crains point que Madame ne donne sa permission. Votre nièce ne peut vous

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

témoigner autrement ses respects ; mais elle a seulement dix onces d'or qu'elle offre à sa tante pour en faire battre quelques méchantes aiguilles de tête ¹. Mais vous devez aussi arranger tout devant Madame. Quand l'affaire aura réussi, il y aura en outre les honoraires d'entremetteuse.

p.111 Lorsque Madame Lieou vit ces pièces d'or, elle rit jusqu'à ce que les fentes de ses yeux disparussent, et dit :

— Ma propre fillette, voilà une bonne affaire ! Comment donc désirerais-je vos effets. J'accepte, pour le moment, ces pièces d'or ; mais ce n'est que pour les garder pour vous. Je prends cette affaire entièrement sur moi. Il y a seulement que Madame vous considère comme un arbre dont on peut secouer l'argent, et qu'elle ne vous laissera point sortir à la légère pour un prix ordinaire. Je crains qu'elle ne veuille prendre mille pièces d'or ², et ce maître, est-ce un qui veuille ouvrir la main ? Laissez la vieille le voir une seule fois pour communiquer avec lui, alors ça ira.

— Tante, répliqua Mademoiselle Meï, ne vous souciez point de cette bagatelle. Admettez-le seulement que votre nièce se rachète elle-même ; cela suffit.

— Madame sait-elle que vous êtes venue à ma maison ? demanda Madame Lieou.

— Elle ne le sait point, répondit mademoiselle Meï.

— Acceptez donc la fortune du pot chez moi, répliqua Madame Lieou ; en attendant que j'aïlle d'abord à votre maison, pour parler avec Madame. Quand j'aurai communiqué avec elle, je viendrai vous le dire.

Madame Lieou loua un palanquin et se fit porter à la maison de Madame Wang-kiou, qui venait au devant d'elle et la fit entrer. Madame

¹ Litt. pour en faire battre désordonnément quelques aiguilles de tête.

² C'est-à-dire qu'elle en voudra plus.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Lieou s'informa après l'affaire du jeune seigneur Wou-pah, et Madame Wang la lui ayant entièrement racontée, Madame Lieou dit :

— Nous autres maîtresses de maisons de joie, nous maintenons plutôt des fillettes mi-basses et point hautes, qui p.112 peuvent gagner de l'argent, et qui de plus sont sûres ; car elles reçoivent n'importe quel hôte, et ainsi elles ne sont aucun jour inoccupées. Mais ma nièce, seulement à cause de sa grande renommée, ressemble à un morceau de poisson sec salé qui est tombé par terre ; les fourmis ¹ veulent toutes se fourrer dedans ; mais quoiqu'il y ait un grand empressement, elles ne sont pourtant point à leur aise... On parle coulamment de dix onces par nuit ; mais ce n'est qu'un vain nom ². Quand ces quelques princes ou nobles viennent une fois, ils ont partout où ils vont quelques parasites ³ avec eux, et pendant la nuit entière jusqu'au jour on a joliment de l'embarras. Les gens de la suite ne sont pas peu non plus, et chacun veut qu'on le flatte qu'il soit venu ; et si on leur manque en la moindre des choses ⁴, leur bouche profère tout de suite des grossièretés et ils lancent une roulade d'injures aux gens ⁵. En revanche, ils veulent toujours enlever secrètement votre mobilier, et cela ne va pas trop bien d'en informer leurs maîtres, de sorte que vous ne souffrez ainsi pas mal de petites vexations. En outre, ces montagnards et barbouilleurs d'encre ⁶ font des parties de compositions poétiques et des parties d'échecs, de sorte que c'est à peine si vous avez, dans le cours du mois, quelques jours de liberté. Puis ces jeunes p.113 gens riches et huppés sont à se disputer

¹ Litt. les fourmis de cheval, grosse fourmi à longues pattes, parti-culière à la Chine, et nommée à Emoui Tsao-bé-hia 走馬蟻, "la fourmi qui court comme un cheval".

² Parce qu'elle ne gagne point chaque nuit 10 onces d'argent.

³ Litt. des aides-fainéants.

⁴ Litt. s'il y a un peu de choses auxquelles ils ne peuvent arriver.

⁵ Litt. Ils injurient les gens Li-lien, Lo-lien. Ces mots sont une onomatopée du bruit des injures.

⁶ Terme de mépris pour les reclus et les lettrés.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

et à se quereller ; et si vous prenez parti pour Monsieur Tchang vous offensez Monsieur Li ¹. Si d'un côté vous vous réjouissez, il ne s'en faut pas beaucoup que vous ne soyez vexée de l'autre côté... Voilà le seigneur Wou-pah ce forcené ², qui vous fait mourir les gens de frayeur. C'était à parier mille contre un que tout serait perdu, et qu'on ne vous aurait pas même rapporté votre capital ³. Cela ne va pas non plus d'intenter un procès à des magistrats, mais vous êtes forcée de réprimer votre fureur et d'avalier votre langue... Aujourd'hui, grâce à l'élévation de la fumée de l'encens de votre maison ⁴, vous avez eu la paix et aucune affaire, et ce n'a été qu'un éclat de tonnerre passager au firmament. Mais quand cela aura atteint la hauteur d'une montagne ou la profondeur de la mer, alors le repentir viendra trop tard... Votre sœur a appris que le seigneur Wou-pah ne chérit point de bonnes intentions, et qu'il veut vous attirer encore une querelle. Ma nièce n'a pas non plus bon caractère, et ne veut point flatter les gens. Cette chose sera l'origine première des malheurs qui vous arriveront.

— C'est justement à cause de cela, répliqua Madame Wang, que je ne m'afflige pas peu. Voilà ce seigneur Wou-pah qui est un homme de nom et de réputation, et qui n'est pas non plus un homme méprisable ; mais cette fillette braverait plutôt la mort que de vouloir le recevoir, et a ainsi provoqué cette sourde colère... Dans les premiers temps, lorsqu'elle était encore jeune d'âge, elle écoutait encore les avis des gens. ^{p.114} Mais maintenant, qu'elle a une vaine réputation, et depuis qu'elle se laisse exalter et louer par quelques jeunes gens riches et huppés qui ont gâté ⁵ son caractère et rendu

¹ Tchang et Li s'usitent comme nos Pierre et Paul.

² Litt. Cet (homme furieux comme l')ouragan et (comme les) flots.

³ C'est-à-dire s'il avait tué Mademoiselle Meï.

⁴ C'est-à-dire grâce à votre bonne étoile ; grâce aux Dieux qui ont accepté votre encens.

⁵ Koan, c'est-à-dire en *l'habituant* à suivre sa propre volonté.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

fière son humeur, elle ne suit que sa propre volonté dans tout ce qu'elle fait ¹. S'il arrive des visiteurs, elle les reçoit si elle veut bien les recevoir ; mais quand elle n'en a point envie, neuf taureaux ne doivent point songer de la tirer de l'autre côté.

— Les demoiselles, reprit Madame Lieou, sont toutes ainsi quand elles font un peu d'affaires privées.

— Après la délibération que je viens d'avoir avec vous, répliqua Madame Wang, ne vaudrait-il pas mieux la vendre, s'il se trouve par hasard quelqu'un qui veuille en donner de l'argent, afin que j'en aie le cœur net et que j'évite de passer mes jours en portant ce fantôme dans mes entrailles ?

— Ces paroles sont excellentes, s'écria Madame Lieou ; car en vendant celle-là seule, vous pourrez en trouver cinq ou six autres ; et, si vous tombez sur une bonne occasion ², je pense que vous pourrez en trouver dix qui viendront. Pourquoi ne faites-vous point cette chose si commode ?

— J'y ai pensé et repensé aussi, reprit Madame Wang. Mais ces quelques-uns qui ont de l'influence et du pouvoir ne veulent point déboursier d'argent ; ils aiment mieux avoir les gens à bon marché. Quant à ceux qui voudraient payer quelques onces d'argent, ma fille vétille et chicane, et, prenant ses grands airs, elle n'en veut point ³. Si vous p.115 avez quelque bon maître, que ma sœur fasse alors l'entremetteuse et qu'elle arrange, parbleu, la chose. Si, peut-être, cette fillette ne veut point, je vous prierai encore, comme entremetteuse, de l'y persuader. La fillette n'écoute point les paroles de sa maîtresse... veuillez donc la persuader et retourner par vos paroles.

¹ Litt. en se mouvant ou ne se mouvant point, elle fait elle-même et gouverne elle-même.

² Litt. "Si, inopinément, vous vous heurtez", je pense etc.

³ Litt. Ma fille dédaigne leur bonté, parle de leurs défauts ; fait la hâbleuse et fait la pompeuse, et n'en veut point.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— Quand votre sœur vint ici, répliqua Madame Lieou en riant aux éclats, c'était justement parce qu'elle était l'entremetteuse pour sa nièce. Combien d'argent vous faut-il, pour que vous vouliez la laisser sortir d'ici ?

— Ma sœur, répondit Madame Wang, vous êtes une personne raisonnable. Dans nos maisons de plaisir, si nous achetons à vil prix, nous ne pouvons pas revendre à vil prix. De plus, ma fille Meï a depuis plusieurs années une grande réputation, et qui, dans tout Lin-ngan, ignore qu'elle est Mademoiselle la Reine-de-Beauté ? Il est dur de dire de la laisser se sauver pour trois ou quatre cent ; et il me faudrait au moins un millier entier de pièces d'or.

— Attendez que votre sœur soit allée le lui dire, répliqua Madame Lieou. Si elle veut payer cette somme, votre sœur reviendra caqueter ; mais si nous ne pouvons tomber d'accord, je ne viendrai point.

Au moment de se mettre en route, elle demanda encore expressément :

— Où est ma nièce aujourd'hui ?

— Ne m'en parlez point, répondit Madame Wang. Depuis ce jour qu'elle a essuyé les insultes du Seigneur Wou-pah, craignant qu'il ne revienne en fureur, elle se fait porter tout le jour en palanquin, pour aller le raconter dans chaque maison. Avant-hier elle était à la maison du lieutenant-général Thsi ; hier elle était chez l'académicien Hoang, et aujourd'hui je ne sais pas même à quelle maison elle est allée.

— Si vous me laissez faire, reprit Madame Lieou, la vieille dirigera la chose et établira le compas ¹. Je ne souffrirai point

¹ Il y a ici une double allusion. Le marin regarde son compas pour diriger son navire. Or, sur le contour du compas, se trouvent les douze signes horaires ; signes qu'on trouve aussi sur le *Tableau des Planètes* dans l'Almanach, avec l'indication du jour quand les planètes entrent dans ces signes. Quand deux personnes veulent se marier, un astrologue examine les signes sous lesquels l'homme et la femme sont nés, pour en tirer l'horoscope de l'opportunité de leur mariage. La phrase *Ngan-ting-liao-tso poan-*

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

que ma nièce ne veuille point et, dans le cas extrêmement improbable qu'elle refuse, votre sœur viendra elle-même lui donner des conseils. Seulement, si j'ai trouvé un patron, vous ne devez point à votre tour chercher la police pour m'intimider ¹.

— Je ne me dédirai point de la parole que j'ai dite une fois, répliqua Madame Wang.

Puis elle la reconduisit jusqu'à l'entrée de la porte ; et Madame Lieou criant : « Excusez mon babil ² ! » monta dans son palanquin et partit.

Elle était vraiment :

Un Lou-kia femelle, calculant le noir et discutant le jaune ³,
Et un Soui-ho ⁴ féminin, sachant parler à tort et à travers.
Si tous imitaient le parler de cette femme déterminée,
Un pied d'eau pourrait élever dix mille toises ⁵ de flots.

*

p.11 Lorsque Madame Lieou fut retournée chez elle, elle dit à Mademoiselle Meï :

— J'ai dit ceci et cela, et j'ai parlé de telle et telle manière à Madame. Madame le désire déjà elle-même, mais il faut qu'elle voie de l'argent devant ses yeux, alors cette affaire sera sur le champ terminée.

sing signifie donc, et "établir le compas", et "établir le tableau des planètes" pour arranger les convenances du mariage.

¹ C'est-à-dire vous rétracter.

² Litt. J'ai gazouillé et ronflé.

³ Voyez la note 7 à la page 40. — Le *noir* et le *jaune* se rapportent à l'encre noire avec laquelle Lou-kia corrigeait les fautes. Autrefois on écrivait sur du papier jaune. Quand on avait tracé un caractère incorrect, on le couvrait d'une couche de couleur jaune, sur laquelle on l'écrivait de nouveau.

⁴ Le Cicéron chinois. (Voyez la note 6 à la page 40).

⁵ Le *tchang* chinois a dix pieds.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

— J'ai déjà mis l'argent de côté, répliqua Mademoiselle Meï ; et demain, ma tante, vous devez en tout cas venir à ma maison, afin de terminer cette affaire ; car nous ne devons point laisser refroidir la chose ¹ et avoir à dépenser encore des paroles quelque autre jour.

— C'est convenu, répondit Madame Lieou ; et la vieille viendra donc naturellement à votre demeure.

Mademoiselle Meï, ayant pris congé de Madame Lieou, retourna chez elle sans en souffler un seul mot. Le lendemain, vers midi ², Madame Lieou étant en effet arrivée, Madame Wang lui demanda :

— Comment va l'affaire ?

— Elle est presque entièrement en règle ³, répondit Madame Lieou. Seulement, je n'ai pas encore parlé à ma nièce.

Madame Sze se rendit donc dans la chambre de Mademoiselle Meï, et les deux s'étant saluées et ayant causé quelque temps ⁴, Madame Lieou dit :

— Votre maître est-il déjà arrivé ou non ? et où est cette bagatelle ⁵ ?

— Elle se trouve dans ces quelques malles de cuir, dit Mademoiselle Meï en montrant du doigt la tête du lit.

Puis Mademoiselle Meï prit cinq ou six malles de cuir, et les ouvrant toutes à la fois, elle y prit treize à quatorze paquets, de cinquante onces le paquet ⁶ ; ensuite elle y prit encore un peu d'or, de perles, de bijoux et de pierres précieuses, dont elle évalua le prix, afin de compléter le chiffre de mille pièces d'or. Ceci causa à Madame Lieou un tel éblouissement que ses yeux lançaient des flammes et que l'eau lui en venait à la bouche.

¹ C'est-à-dire Il faut forger le fer quand il est chaud.

² Litt. "à la moitié de l'heure de la tablette Wou", la septième des 12 heures doubles chinoises, qui dure de 11 à 1 heures du jour, (Voyez la note 1 à la page 79).

³ Litt. de 10 (parties) il y a 8 à 9 (parties de réussies).

⁴ Litt. Ayant parlé un tour de conversation.

⁵ Litt. ce petit mot ; c.-à d. l'argent pour sa rançon.

⁶ Le *foung*, ou paquet, ne contient généralement que 20 onces d'argent.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

« Cette jeunesse, pensa-t-elle, est bien adroite ¹ ; je ne comprends pas comment elle a trouvé moyen d'amasser une si grande quantité d'effets. Ces quelques courtisanes ² dans ma maison reçoivent aussi des visiteurs ; mais elles ne peuvent point aller de pair avec celle-ci. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elles ne font point d'argent : car si elles ont quelques centimes dans la bourse, elles s'achètent, quand elles n'ont rien à faire, des pépins de melon pour croquer et des sucreries pour manger. Quand leurs deux jarrettières sont déchirées, il faut que Madame les arrange pour elles. Je voudrais bien avoir eu dans ma vie votre chance, ma sœur, de l'avoir obtenue. Tout ce temps, vous en avez déjà tiré une grande quantité d'argent, et maintenant qu'elle va sortir de la maison, il vous faut encore de si grandes richesses et vous ramassez cela dans votre demeure, sans que cela vous coûte le moindre effort. »

Tout ceci sont les paroles qu'elle ruminait secrètement dans ^{p.119} son cœur, mais qu'elle ne proférait point du tout. Cependant Mademoiselle Meï, qui vit que Madame Lieou ruminait, dit :

— Elle fait la difficile pour me tirer une rémunération ;

et elle prit encore précipitamment quatre pièces de soie de Lou ³, deux aiguilles de tête précieuses et une paire d'agrafes de cheveux de jade à tête de phénix, qu'elle déposa sur la table, disant :

— J'offre ces quelques effets à ma tante comme hommage à celle qui tient le manche de la cognée ⁴.

Madame Lieou, transportée de joie ⁵, alla dire à Madame Wang :

¹ Litt. a de pareilles entrailles.

² Litt. Têtes fardées.

³ Lou-ngan-fou, chef lieu d'un département de la province de Chan-si, est renommé pour ses soieries.

⁴ C'est-à-dire à celle qui remplit le rôle de l'entremetteuse de mariage (Voyez la [note XVII](#) à la fin du volume).

⁵ Litt. (dans) une joie céleste et gaîté terrestre.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

— Ma nièce veut de grand cœur se racheter elle-même ; il ne manque pas un sou ou un liard ¹ au prix ; et cela vaut mieux que si un vieux célibataire l'avait rachetée, car cela nous épargne un vaurien qui fait des pourparlers comme médiateur ², pour lequel il faut faire des dépenses en vin et en riz cuit, et auquel il faut donner encore en sus une récompense de dix ou vingt pour cent ³.

Quand Madame Wang entendit dire que sa fille avait dans ses malles de cuir tant d'effets, elle prit l'air de vouloir refuser. Vous direz : « Pourquoi donc ainsi ? » C'est que les commères sont ce qu'il y a de plus tyrannique dans le monde, et si les demoiselles trouvent moyen d'avoir un peu d'effets et qu'elles les placent tous dans leurs mains, elles en ^{p.120} sont bien contentes. Mais si elles se font un petit pécule dans leurs coffres ou paniers, la commère, quand elle en a vent, attend expressément jusqu'à ce que la fillette soit sortie de la maison ; puis, arrachant les serrures, elle retourne les coffres, renverse les paniers, et les vide entièrement. Seulement, comme Mademoiselle Mei avait une grande renommée, et que ceux qui la fréquentaient étaient tous de gros bonnets dont elle extorquait de l'argent et du papier-monnaie pour sa maîtresse, et que de plus son caractère était un peu bizarre, elle n'osait généralement point s'opposer à elle ; et de cette façon la commère n'avait pas osé mettre le pied dans la chambre à coucher. Et qui aurait su qu'elle avait tant d'argent !

Madame Lieou, voyant que Madame Wang n'avait pas l'air d'être contente, la devina et dit précipitamment :

— Sœur Kiou, chassez vos arrière-pensées ⁴. Ces quelques effets sont ce que ma nièce a elle-même amassé, et ce n'est point de l'argent qui vous est dû. Si elle avait voulu les dissiper ils seraient dissipés. Et peut-être aussi si elle ne

¹ Litt. Un gramme ou décigramme.

² C'est-à-dire un entremetteur de vente.

³ Litt. ajouter un et ajouter deux (dixièmes).

⁴ Litt. cessez d'avoir trois cœurs et une double pensée.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

s'était point fié à elle-même, et qu'elle les eût donnés en gage à un garçon célibataire qui lui plaisait, nous n'en aurions rien su encore... Au fait, ceci est une bonne qualité de ménagère qui est en elle. Et de plus, quand les demoiselles n'ont elles-mêmes point d'argent ou de papier-monnaie en mains, il est difficile de les chasser nues de la maison quand arrive le moment de leur mariage ; et on ne peut se dispenser alors de les équiper proprement et fraîchement de pied en cap, afin qu'elles puissent aller décemment ¹ à la maison de l'autre. Or, p.121 comme elle donne aujourd'hui elle-même ces quelques effets, je pense que vous ne devez point vous en inquiéter le moins du monde ². Ce tas d'argent, vous pouvez tout à fait et entièrement l'empocher et l'emporter ³. Puis, quand elle se sera rachetée et sera partie, craindriez-vous qu'elle ne restât votre fille ! ⁴ Et si elle s'est bien fourrée, craindriez-vous qu'elle ne vînt vous présenter ses respects à la fête du Matin-des-fleurs ⁵ ! Car, quoique mariée, elle n'aura pourtant point un propre père et une propre mère ; vous serez donc sa mère adultérine, et vous aurez certainement du bien-être.

Par ces lieux-communs elle mit Madame Wang en bonne humeur, de sorte qu'elle donna immédiatement son consentement. Madame Lieou alla tout de suite lui porter l'argent, et ayant pesé chaque paquet, elle le donna à Madame Wang. Puis, elle prit encore ces quelques pièces d'or, perles, bijoux et pierres précieuses, et désignant successivement chaque objet, elle en fixa le prix, disant à Madame Wang :

— Votre sœur a expressément prisé tout ceci au dessous de sa valeur, de sorte qu'en le troquant, vous pourrez aisément en tirer quelques dizaines d'onces d'argent ⁶.

¹ Litt. afin qu'elles puissent bien faire l'homme en allant à la maison, etc.

² Litt. d'un fil de soie ou d'un fil de chanvre.

³ Litt. le mettre dans le pantalon à votre ceinture.

⁴ C'est-à-dire elle reste pourtant votre fille.

⁵ Voyez la [note XVIII](#) à la fin du volume.

⁶ C'est-à-dire de plus que selon l'évaluation.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Quoique Madame Wang fut aussi une commère, elle était après tout honnête-femme ¹, et elle se fia donc aux paroles de Madame Lieou et accepta tout ce qu'elle disait ². Madame Lieou, ayant vu Madame Wang accepter ce tas d'effets, p.122 appela le maquignon pour écrire la licence de mariage ³ qu'elle porta à Mademoiselle Meï.

— Je ⁴ profiterai de l'occasion que vous êtes ici, ma Tante, dit dit Mademoiselle Meï, pour partir d'ici après avoir salué et pris congé de mon père et de ma mère ⁵... J'emprunterai pour un ou deux jours la maison de ma tante pour y rester jusqu'à ce que j'aurai choisi un jour heureux pour me marier ; mais je ne sais pas encore si ma tante y consent.

Comme Madame Lieou avait reçu tant d'honoraires de Mademoiselle Meï, et qu'elle craignait que Madame Wang n'eût des regrets éternels, de sorte qu'elle ne pourrait arracher Mademoiselle Meï de sa maison, et compléter l'affaire, elle dit :

— C'est parfaitement bien comme cela !

Mademoiselle Meï rassembla immédiatement sa toilette, sa boîte à cartes de visite, ses malles, sa couverture de lit et cætera, qui se trouvaient dans sa chambre ; mais quant aux effets qui appartenaient à la maison de la commère, elle n'en toucha point un atome. Ayant mis tout ensemble, elle suivit Madame Lieou hors de la chambre ; et ayant salué et pris congé de son faux père et de sa fausse mère, elle rejoignit sa tante.

Toutes les demoiselles lui criaient adieu, et Madame Wang sanglotait aussi à plusieurs reprises. Mademoiselle Meï, ayant appelé quelqu'un pour porter ses bagages, monta joyeusement en palanquin, et se rendit avec Madame Lieou à sa maison. Madame Lieou lui offrit une bonne

¹ Litt. une tête honnête.

² Litt. il n'y avait rien qu'elle n'acceptât.

³ Généralement la locution *houan-chou* désigne le contrat de mariage ; mais ici elle désigne l'autorisation de se marier que donne la maîtresse d'une maison de joie à une fille qui s'est rachetée, et par laquelle elle cède tous ses droits sur elle.

⁴ Litt. votre esclave.

⁵ C'est-à-dire Monsieur et Madame Wang.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

chambre retirée et p.123 tranquille, où elle déposa les bagages de Mademoiselle Meï. Puis les demoiselles venaient toutes féliciter Mademoiselle Meï.

Tchou-tchoung ayant envoyé ce même soir Sin-chen à la maison de Madame Lieou pour prendre des informations, il apprit que Mademoiselle Meï s'était déjà rachetée et était sortie. Ayant donc choisi un jour heureux, il alla chercher sa femme aux sons des chalumeaux, des flageolets et des tambours. Madame Lieou, comme entremetteuse en chef, escortait la nouvelle mariée, et Tchou-tchoung se réjouissait outre mesure avec Mademoiselle la Reine-de-Beauté dans la chambre nuptiale ¹ éclairée par les bougies fleuries.

Quoiqu'il eût autrefois partagé sa couche,
Cela ne pouvait se comparer aux plaisirs légitimes de nouveaux mariés.

*

Le lendemain le vieux bonhomme Sin-chen et sa femme demandaient à rendre visite aux nouveaux mariés. Chacun se reconnut alors l'un l'autre ; puis, la surprise passée, ils s'informèrent après les circonstances. Ces trois proches parents se cachèrent alors la tête dans les mains et sanglotèrent, et Thsin-tchoung comprit alors qu'il avait devant lui son beau-père et sa belle-mère. Il les invita donc à se placer sur le siège d'honneur, et le mari et sa femme renouvelèrent leurs salutations. Lorsque les proches voisins l'eurent appris, il n'y avait pas un seul qui n'en fut surpris, et ils préparèrent un grand festin pour cette double joie ; puis, après avoir bu du vin, ils se séparèrent tous joyeusement. p.124

Trois jours après, Mademoiselle Meï chargea son mari de préparer quelques lots de riches cadeaux et de les distribuer à chacun qu'elle avait connu autrefois, en reconnaissance de leur bonté d'avoir pris en dépôt ses coffres et ses paniers, et aussi pour leur faire part de la

¹ Litt. la chambre-grotte. En Chine la chambre nuptiale est nommée ainsi, parce que les fées habitent des grottes, et qu'une jeune mariée semble une fée au nouveau-marié.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

nouvelle de son mariage. Ceci montre que Mademoiselle Meï savait bien finir ce qu'elle avait commencé ¹. Dans les maisons de Madame Wangkiou et de Madame Lieou-sse, chacun avait reçu quelque cadeau ; de sorte qu'il n'y avait pas un seul qui n'en fut profondément touché.

Un mois entier après, Mademoiselle Meï ouvrit ses coffres et ses paniers qui étaient tous pleins de trésors en or et en argent ², ainsi que de soie de Wou ³ et de satin de Chou ⁴ dont on comptait plus de cent pièces ⁵. Il y avait en tout plus de trois mille pièces d'or, qu'elle donna toutes avec les clefs à son mari pour s'en acheter peu à peu des maisons, s'acquérir des propriétés et rétablir les bases de la maison. Le commerce du magasin d'huile était entièrement sous la direction de son beau-père Monsieur Sin, et à peine un an écoulé, la maison se trouvait en un état florissant ⁶ et avait un très bon air avec ses esclaves mâles et femelles.

Tchou-tchoung remercia le Ciel, la Terre et les Dieux de l'efficacité de leur protection et il fit des charités à chaque monastère et temple, en donnant joyeusement un assortiment ^{p.125} complet d'encens et de cierges pour toutes les salles, et pour trois mois d'huile pour les lampes en verre. Puis, ayant jeûné et s'étant baigné, il allait lui-même offrir de l'encens et faire ses dévotions, en commençant par le monastère des Félicités brillantes, et allant ensuite consécutivement aux monastères de la Retraite spirituelle, du Guide de la loi, de la Miséricorde pure et de l'Inde, etc. ⁷. Mais de tous ces monastères je ne vous parlerai que de celui de l'Inde, consacré au culte ⁸ du grand maître Koan-yin ⁹. On y trouvait trois emplacements : l'Inde supérieure, l'Inde centrale et l'Inde inférieure ¹⁰ où l'on fournissait abondamment au culte. Mais il était

¹ Litt. que Mademoiselle Meï avait un commencement et une fin.

² Litt. des trésors jaunes et blancs.

³ Actuellement la ville de Sou-tcheou-fou, le Paris de la Chine moderne, qui fait la mode.

⁴ Actuellement la province de Sse-tchouen.

⁵ Litt. Comment cela se serait-il arrêté au chiffre de cent ?

⁶ Litt. On avait fait que la maison ressemblât à des fleurs et à de la soie brodée.

⁷ Ling-yin, Fá-siang, Tsing-tsse, Tien-tchou.

⁸ Litt. l'encens et le feu (hiang fo) du grand maître...

⁹ C'est Avalokites'wara, le seigneur de la contemplation, une divinité bouddhiste.

¹⁰ Le monastère étant bâti contre les flancs d'une colline, les trois parties du monastère étaient bâties sur trois terrasses superposées.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

sur une route de montagne et était inaccessible aux bateaux et à l'aviron. Tchou-tchoung, ayant crié à ses gens d'y porter une charge d'encens et de cierges ainsi que trois charges d'huile pure, monta lui-même en palanquin pour s'y rendre. Il monta d'abord à l'emplacement de l'Inde supérieure, où les religieux venaient à sa rencontre et le recevaient dans la salle supérieure. Le vieux brûleur d'encens, le sieur Thsin, alluma les cierges et ajouta de l'encens.

A cette époque l'extérieur de Tchou-tchoung était changé par suite de sa manière de vivre, et sa taille s'était transformée par suite de la façon dont il se nourrissait. Il avait une tournure crâne ¹ et fière qui ne rappelait nullement sa physionomie dans sa jeunesse. Comment donc le sieur Thsin ^{p.126} aurait-il pu le reconnaître pour son fils ? Mais comme il y avait sur les seaux d'huile un grand caractère THSIN, et encore les deux caractères PIEN-LIANG ², il en était intérieurement bien surpris. C'était un hasard providentiel qu'il avait pris justement ces deux seaux d'huile en allant à l'Inde supérieure. Après que Tchou-tchoung eût fini d'offrir son encens, le sieur Thsin apporta le plateau de thé et le religieux en chef lui offrit du thé. Le sieur Thsin dit alors :

— Je n'ose point proposer la question ; mais pourquoi, M. le Donateur, se trouve-t-il sur ces deux seaux d'huile ces trois caractères ?

Lorsque Thsin-tchoung entendit le son de sa question, qui lui rappela le patois des Piën-liangois, il lui demanda :

— Vieux brûleur d'encens, pourquoi demandez vous cela ; ne seriez-vous point par hasard un Piën-liangois ?

— En effet, je le suis, répondit le sieur Thsin.

— Comment sont vos noms et prénoms ? demanda Tchou-tchoung ; comment se fait-il que vous soyez devenu religieux ici, et quel âge avez vous ?

¹ Ce mot de l'argot moderne rend exactement le sens du caractère kouei, tête ou chef, employé comme adjectif.

² Ville natale de M. Thsin.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Le sieur Thsin lui racontant alors minutieusement son nom, prénom et lieu de naissance :

— Je suis venu en telle année ici en fuyant la soldatesque, et comme je n'avais aucun moyen pour vivre, j'ai donné mon enfant Thsin-tchoung, âgé de treize ans, comme fils adoptif à un certain Tchou. Il y a aujourd'hui huit ans de là, et pendant tout ce temps je ne suis pas descendu de la montagne pour prendre des informations à cause de ma vieillesse et de mes infirmités.

— Thsin-tchoung c'est moi, votre fils ! s'écria Tchou-tchoung p.127 en l'embrassant et en éclatant en sanglots véhéments. Autrefois, lorsque j'étais dans la maison Tchou et que je colportais de l'huile, j'ai justement parce que je voulais chercher où mon père se trouvât, écrit expressément les trois caractères Piën-liang-Thsin ¹ sur ces seaux d'huile, comme signe de reconnaissance ; mais qui aurait pensé que nous nous rencontrerions en cet endroit ? En vérité c'est le Ciel qui nous donne cette chance.

Lorsque tous les religieux virent qu'ils étaient père et fils qui, après avoir été séparés pendant huit ans, étaient réunis de nouveau en ce jour, ils exprimèrent leur surprise. Thsin-tchoung passa ce jour dans "l'Inde supérieure" et coucha avec son père, chacun se racontant ses affaires. Le lendemain ces deux-là prirent les deux registres ² de "l'Inde centrale" et de "l'Inde inférieure", et y changèrent le nom de Tchou-tchoung en celui de Thsin-tchoung, reprenant ainsi son propre nom de famille. Après qu'ils eurent brûlé de l'encens et fait leurs dévotions dans ces deux endroits, et qu'ils furent retournés à "l'Inde supérieure", il exprima le vœu que son père retournât à sa maison, afin qu'il pût le nourrir tranquillement et joyeusement. Mais comme le sieur Thsin était déjà depuis longtemps dans les ordres, et qu'il faisait maigre et

¹ C'est-à-dire Thsin (de la ville de) Pien-liang.

² Sou-theou. C'est le registre dans lequel on enregistre les vœux et les donations qu'on fait dans les temples.

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

observait le jeûne, il ne désirait point suivre son fils à sa maison.

— Père, dit alors Thsin-tchoung, vous avez été séparé de votre enfant pendant huit ans, et votre fils n'a pas pu vous servir. En outre, votre fils vient justement de prendre femme ; qu'il lui soit donc au moins permis de saluer son beau-père.

p.128 Le sieur Thsin se vit donc obligé de céder et d'y consentir. Thsin-tchoung céda son palanquin à son père et le fit monter et s'asseoir dedans et allant lui-même à pied, ils arrivèrent tout droit à sa maison. Thsin-tchoung chercha un habillement complet tout neuf qu'il donna à son père pour changer d'habit. Puis il plaça un siège dans le salon central, et vint ensemble avec sa femme Sin lui rendre hommage. Son beau-père, Monsieur Sin, et sa belle-mère, Madame Youen, venaient ensemble lui présenter leurs respects. On arrangea pour ce jour un grand festin, mais comme le sieur Thsin ne voulut point rompre son jeûne ¹, il but seulement du vin pur et mangea des choses maigres.

Le lendemain les voisins firent une collecte d'argent pour leur faire un cadeau congratulatoire : d'abord pour les nouveaux mariés ; en second lieu parce que les parents et la nouvelle mariée étaient réunis ; en troisième lieu parce que le père et le fils s'étaient revus, et en quatrième lieu parce que le jeune monsieur Thsin était rentré dans sa famille et avait repris son nom, ce qui faisait ensemble une grande joie quadruple. Ils burent plusieurs jours de suite le vin de réjouissance. Le sieur Thsin cependant ne désirait point demeurer dans la maison, et songea au monastère de l'Inde supérieure. Conséquemment, il voulait rentrer pur et chaste dans les ordres. Thsin-tchoung n'osait point s'opposer à la volonté de son père ; mais il fit bâtir pour deux cents onces d'argent ² un ermitage ³ séparé près du monastère de l'Inde supérieure, qu'il donna à son père pour y demeurer. Chaque mois il lui envoyait ce dont il avait besoin pour ses dépenses journalières, p.129 et

¹ Litt. ouvrir la nourriture animale.

² 1.516 francs.

³ Litt. une pure demeure.

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

tous les dix jours il allait lui-même lui rendre une visite ; tandis qu'il allait lui rendre visite chaque saison avec Madame Sin ¹.

Le sieur Thsin vécut jusqu'à plus de quatre-vingt ans, et s'éteignit assis tout droit ² ; sa dernière volonté étant qu'on l'enterrât dans cette même montagne. Mais ceci sont des événements ³ postérieurs.

Je vous raconterai donc encore que Thsin-tchoung et sa femme Sin vieillissaient ensemble et qu'ils engendrèrent deux fils qui étudièrent tous les deux et obtinrent de la renommée. Et jusqu'en ce jour c'est un dicton dans les maisons de joie ⁴ que quand on veut louer quelqu'un qui excelle dans l'art de cajoler, qu'on le nomme toujours *le jeune monsieur Thsin*, ou bien *le Vendeur d'huile*. Il y a une ode qui en fait foi :

Quand le printemps est venu, on trouve en chaque endroit des
centaines de fleurs nouvelles,

Et les abeilles et les papillons s'empressent confusément de goûter
du printemps.

Tous ces jeunes gens de grande maison méritent d'être raillés ;

Leur volupé n'approche point de celle du Vendeur d'huile.

@

¹ C'est-à-dire sa femme, née Sin.

² C'est-à-dire sans souffrir de maladie.

³ Litt. une narration.

⁴ Litt. dans les marchés du vent et de la lune.

NOTES

@

Note I, p. 22. — ^{p.133} Poan-ngan, nommé aussi Poan-yo ou Ngan-jin, vivait sous la dynastie des Thsin. Il était si beau que les femmes et jeunes filles de la ville de Lo-yang étaient toutes éprises de lui, et jetaient les plus beaux fruits dans son char, quand il passait par les rues.

Note II, p. 22. — L'Empereur Wen-ti, de la dynastie de Han (179-156 avant notre ère), avait un favori nommé Tang-t'oung. Un physionomiste lui ayant prédit qu'il mourrait de faim et de misère, puisqu'il avait aux coins de sa bouche deux raies profondes, l'Empereur, irrité de cette prédiction, donna à Tang-foung les mines de cuivre du Chou (la province de Sse-tchouen) avec l'autorisation de battre monnaie ; de sorte qu'il devint l'homme le plus riche de l'Empire. Pourtant, Tang-t'oung mourut plus tard de faim par ordre du fils et successeur de Wen-ti qui le haïssait parce qu'il croyait que ce favori lui avait volé l'affection de son père. (Voyez la IVe nouvelle du *Kin-kou-ki-kouan*.)

Note III, p. 35. Si-chi, nommée aussi Si-tsze (西子), était la plus belle femme de l'antiquité. Elle vivait près de la montagne Chou-lo (亭羅), à l'ouest du ruisseau Jô-ye (若耶), ce qui lui fit donner son nom de Si-tsze, "l'Enfant de l'Ouest". ^{p.134} Le roi de Youe, Keou-tsiên (496-465 av. J. Chr.), l'ayant obtenue, lui fit donner une éducation soignée, et l'offrit ensuite au roi de Ou, à condition qu'il retirât ses troupes. Celui-ci y consentit et bâtit pour elle un palais magnifique nommé Kou-sou (姑蘇臺). Après sa mort, elle retourna à Youe, mais se noya en route dans un des cinq lacs. (Voyez ma traduction du Hoatsien-ki, note XXVI).

Note IV, pp. 38, 87, 98, 107. — Siang, roi de la principauté de Thsou (298-263 av. J. Chr.), se promenait un jour dans les environs de Kao-tang (高唐) et, étant fatigué, il s'endormit. Dans son rêve il vit

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

une belle femme qui s'approcha de lui et qu'il embrassa. Lui ayant demandé qui elle était, elle dit : "Je demeure sur la terrasse du soleil (Yang-tai) dans la montagne enchantée (Wou-chan) ; le matin je suis un nuage et le soir de la pluie." Le roi, réveillé, raconta son rêve, et depuis on emploie la locution "Nuages et Pluie" pour désigner le commerce intime entre les deux sexes.

Note V, p. 49. — Cette locution fait allusion au fait suivant : Sous la dynastie de Tang, un homme, nommé Wei-kou (韋固), étant à la recherche d'une épouse, rencontra, dit-on, un vieillard qui était assis sur un sac et parcourait un livre au clair de la lune. Il demanda quel était ce livre et que renfermait le sac ; le vieillard répondit : "C'est le livre du mariage ; le sac renferme des cordons rouges pour lier les pieds de l'homme et de la femme, dont le ciel a décrété l'union. Lorsqu'ils sont une fois liés ainsi, ajouta-t-il, quoiqu'ils vivent séparés par une immense distance, ils ne peuvent échapper aux liens du mariage. ([Stanislas Julien, Les deux jeunes filles lettrées](#), vol. II, p. 222, note 2.) L'auteur veut dire que les deux époux étant déjà vieux, ils n'ont plus à craindre la séparation, p.135 et que, conséquemment, ils dénouent la corde de leurs pieds pour le mettre de côté.

Note VI, p. 57. — Kao-tsoung, de la dynastie de Tin (1324-1265 avant notre ère), avait un fils excellent, nommé Ki. Sa mère étant morte de bonne heure, l'Empereur se laissa prévenir par les paroles de sa seconde femme, et chassa son fils Ki qui se suicida. Chi-tsse dit que Ki était si pieux qu'il se levait chaque nuit cinq fois pour voir si les vêtements de ses parents étaient assez chauds ou assez frais, et si leur oreiller était assez haut ou assez bas. (Voyez le *Tsien Kwo-tché* ou "L'Histoire des guerres civiles", Kiouen III, fol. 11, dorso.)

Note VII, p. 57. — Chin-sang était fils légitime de Hien-kong (獻公), prince de Tsin (晉). Sa concubine Li-ki (驪姬) voulant mettre sur le trône son fils Hi-thsi (奚齊), accusa Chin-sang de haute trahison envers son père. Chin-sang ne voulant se défendre contre une si odieuse accusation, se pendit dans un endroit écarté en l'an 656 avant notre ère. (Voyez l'Histoire générale de la Chine par le P. Mailla, tome

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

II, p. 115.)

Note VIII, p. 62. — Le célèbre empereur Chun étant décédé (avant J. Chr. 2206), ses deux femmes Ngo-hoang (娥皇) et Niu-ying (女英), filles de l'empereur Yao, se jetèrent en désespoir dans la rivière Siang, après avoir tant pleuré que les roseaux du bord de cette rivière étaient devenus tachetés par leurs larmes. Dans la suite, on nomma ces femmes Siang-fi ou Siang-Kiun (湘妃。湘君), les Dames ou les Princesses du (fleuve) Siang ; et la variété de bambou tachetée fut nommée "Bambou des Dames du Siang" (湘妃竹). Voyez le *博物志*, "Mémoires universels".

Note IX, p. 6. — Sou-chih, (蘇軾) célèbre savant (né en 1036, décédé en 1101), étant gouverneur de la ville de Hang-tcheou (vers 1090 de notre ère), fit exécuter de grands ^{p.136} travaux hydrauliques pour pourvoir la ville d'eau potable. A cette intention il fit creuser de nouveau le lac Si-hou, et forma, avec les immenses masses de sable, de terre, de boue et d'immondices provenant du creusement, une large chaussée de trente li (environ deux lieues et un quart) de longueur, qui partageait le lac en deux parties égales, pour servir de grand chemin aux voitures et aux gens de pied, et former en même temps, à chacun des deux côtés, un quai commode pour la charge et la décharge des marchandises. De cinq en cinq li, c'est-à-dire après l'espace de chaque demi-lieue environ, la chaussée devait être ouverte, pour laisser une communication libre aux eaux des deux côtés, et ces ouvertures devaient être couvertes par des ponts solidement construits. Par ce moyen, les hommes et les bêtes de somme, les chariots et les barques pouvaient également traverser le lac, et aller d'un bout à l'autre avec tout l'agrément et toute la facilité possibles ; et afin que ce lieu pût être encore un asile pour les désœuvrés, un passe-temps pour les curieux, et un terme d'honnête récréation pour tout le monde, il voulut qu'il fût embelli de tout ce qui fait l'agrément d'une promenade publique, et en particulier de magnifiques allées d'arbres qu'on planterait le long de la levée sur l'un et l'autre bord. (Voyez les [Portraits des Chinois célèbres](#), dans les *Mémoires concernant les Chinois* par les P. Jésuites de Peking,

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

Tome X, pp. 98-99.)

Or, la maison de Madame Wang était juste en face de ce lac et de cette chaussée, qui existait à l'époque de notre roman depuis environ une trentaine d'années, ayant été terminée vers l'an 1094 de notre ère. (Comparez : Pauthier, Marco Polo, pp. 493, 495 et 497.)

Note X, p. 81. — On lit dans les "Recherches sur les anciennes gravures par Liu-ta-lin" (呂大臨考古圖). "Au ^{p.137} pied de la Grande montagne (Poh-chan, 博山), dans la mer Lou-Siang (鑪象), il y a un rocher qui recèle une source chaude, qui répand une vapeur suave." On trouve mentionnées les Cassolettes, dites de Poh-chan, pour la première fois sous la dynastie de Han, quand le prince impérial en fit usage dans son palais. (Voyez le *Pi-sse-loui-pien*.)

Note XI, p. 94. — Littéralement : "C'était-la-beauté-des-pêchers de la paire" (Siang siang ti *thao tchi yao yao*). Il y a ici un jeu de mots intraduisible : les caractères chinois pour les mots s'évader (逃) et pêcher (桃) étant prononcés tous les deux Thao. La phrase *thao tchi yao yao* se trouve au commencement de la première strophe de la sixième Ode du Livre des Odes ([Chi-king](#), Part. I, chap. I) où l'on lit :

"Ce pêcher, qu'il est beau ! comme son feuillage est touffu ! Cette fille va à la maison de son époux ; elle réglera bien son ménage."

Il y a dans cette locution une fine ironie sur la conduite de Lan-hoa qui s'évade avec son infâme amant.

Note XII, p. 102. — Pien-hy, ancien chef des Bonnets-jaunes, voulant tendre un piège au célèbre Yun-tchang lorsqu'il traversait le passage de Y-chouy, l'invita à un repas dans un temple bouddhiste, dans lequel il avait embusqué deux cents hommes pour le massacrer à un instant donné. Yun-tchang, quoique averti de la trahison, se rendit néanmoins au repas et, au moyen d'un grand couteau, il étendit mort le traître Pien-hy et dispersa les assassins embusqués. (Voyez l'Histoire des trois royaumes, traduite par M. Théodore Pavie, Vol. II, p. 233—235.)

Le vendeur d'huile qui seul possède la Reine-de-beauté

Note XIII, p. 103. — Voici l'origine de cette locution. La tradition dit que le dernier prince de la dynastie de Thsi, ^{p.138} Toung houen heou (東昏侯, an 500 de J. Chr.), ayant fait fixer au sol du palais impérial des nénuphars en or massif, ordonna à sa favorite Pan-fei (潘妃) de marcher dessus, ce qui lui permit de s'écrier : Pou pou ching lien hoa (步步生蓮花), "à chaque pas un nénuphar naît."

Note XIV, p. 103. — Allusion historique : I-Koung, prince de Wei (衛懿公, 668-661 avant notre ère), aimait beaucoup les cigognes, et en avait une qu'il fit voiturer dans le char des ministres. Les barbares boréaux de Ti (狄) ayant attaqué l'État de Wei, le peuple, qu'on avait armé pour repousser l'ennemi, refusa de marcher en disant : "Envoyez-y votre cigogne, qui monte en char et a les émoluments d'un ministre. Quant à nous, qui n'avons jamais reçu aucune faveur de vous, nous ne voulons point nous battre. I-Koung perdit ainsi son royaume et, de dépit, fit cuire la cigogne, cause de son malheur. (Voyez le [Tso-tchouen, 2e année de Min-Koung.](#))

Note XV, p. 103. — Fang-sse-lin aimait beaucoup son luth, ce qui fut cause qu'il commit un crime qui le fit condamner à mort. De dépit, il brûla le luth, cause de son infortune.

Note XVI, p. 108. — Kouang (光) était la fille d'un certain Ming (孟) de Yeou-fou-houng (右扶風). Quoiqu'elle fut fort laide, on louait pourtant partout sa vertu, de sorte que plusieurs gens la demandèrent en mariage. Mais elle ne voulut accepter personne. Sa mère la querellait à cause de sa pruderie, et lui demanda à qui elle pensait donc se marier, ayant déjà 30 ans. Kouang lui répondit qu'elle ne voulait se marier qu'avec un homme vertueux tel que Liang hong (梁鴻). Celui-ci, l'ayant demandée en mariage, elle le prit ; mais lorsqu'elle entra richement parée au jour des noces dans la maison, il ne s'occupa point d'elle pendant sept jours. Kouang, étonnée de ce procédé, tomba à ses genoux et lui dit : "Pourquoi ne vous occupez-vous point de moi ?" Il répondit qu'il voulait avoir une femme simple qui pourrait faire son ménage, et non une poupée parée. "Je suis habituée à des habits

Le vendeur d'huile
qui seul possède la Reine-de-beauté

simples, lui répondit Kouang, et je ne me suis parée que pour vous plaire. Mais si cela ne vous plaît point, je vais changer tout de suite de vêtements."

Elle s'habilla ensuite de vêtements grossiers, et Liang changea alors son nom Kouang (光 Brillant) en celui de Té-yao (德翟, Vertu resplendissante). Puis il la mena à la montagne Paling (霸陵) ou ils gagnèrent la vie en labourant et en tissant. Après il la mena à Hoeï-ki (會稽), où il s'engagea comme pileur de riz.

Or, quoique Liang ne fut qu'un journalier, *elle lui offrit pourtant le plateau à dîner élevé sur ses deux mains à la hauteur de ses sourcils*, comme si elle l'avait offert à un grand personnage. (Voyez le *Lié-niu-tchouen*, "Histoire des femmes vertueuses" et ma traduction du *Hoatsien-ki*, note XLI, p. 100).

Note XVII, p. 119. — La [5e Ode du XVe chapitre](#) de la première partie du Livre des Odes commence par ce passage :

Comment coupe-t-on le bois pour faire un manche de cognée ?...
Cela ne peut se faire sans cognée.
Comment prend on une épouse ?... Cela ne peut se faire sans une
entremetteuse (de mariage).

De là la métaphore.

Note XVIII, pp. 5 et 121. — Hoa-tchao. Cette fête, nommée aussi "Le jour de naissance des cents fleurs" (百花生日), tombe le 15 de la seconde lune du printemps, c'est-à-dire ^{p.140} en Mars. En ce jour on sort se promener pour voir ses amis, et on se fait mutuellement de petits cadeaux pour fêter le renouvellement de la nature printanière. (Voyez l'Encyclopédie *Kouang-sse-loui-fou*, à l'article des Saisons (Soui-chi-pou).

@